PER
-334
CON

LA REVUE POPULAIRE

UN ROMAN D'AMOUR

RATIONNEMENT
AVRIL
1943
SUCRE

QUINZE CENTS
MONTREAL ET QUÉBEC
14¢ PLUS TAXE



RÊVE DE PÂQUES -- LES SOUVENIRS DE DÉSIRÉ DEFAUW



Pour porter au Service de votre Pays

"NATUREL" de CUTEX

Mesdemoiselles qui faites partie des CWAC, des WREN, du corps auxiliaire féminin du CARC, qui travaillez dans les cantines et les usines, qui conduisez des ambulances, qui êtes aides-gardes-malades, vous toutes qui travaillez pour votre pays . . . le "Naturel" de Cutex a été créé expressément pour vous. C'est un poli d'une nuance de mise, fabriqué d'après une formule nouvelle qui le fait sécher très rapidement, vous épargnant ainsi un temps précieux. *Portez ce "Naturel" au service de votre pays.* Et pour les heures de loisirs, les nuances "Alert", "Cameo", "Cedarwood", "Lollipop" ou "Saddle Brown" de Cutex.

LE POLI À ONGLES QUI SE VEND LE PLUS AU MONDE

NORTHAM WARREN, MONTRÉAL



Soins de Beauté *Par Francine*

Les bains d'yeux fréquents sont tout à fait recommandables, tant pour soigner des yeux tirés ou enflammés, que pour les fortifier. Les plus simples et anciennes recettes sont toujours les meilleures : l'eau boriquée chaude, l'eau légèrement salée, une infusion de plantain, de camomille ou de thé léger. L'eau de Vichy chaude est très salutaire pour l'inflammation des paupières.

•

La rougeur du nez provient d'une sorte de congestion. Dans ce cas, on ne lavera jamais qu'à l'eau chaude le soir en se couchant. Un traitement local aidera au traitement général favorisant la circulation. Voici une formule facile à préparer soi-même : faire dissoudre deux grammes de borax dans quinze gouttes d'eau de rose et autant de fleur d'oranger. Trois fois par jour, au moins, s'humecter le nez avec cette solution rafraîchissante et ne pas essuyer.

•

Pour stimuler la circulation sous-cutanée et garder sa souplesse à la peau, un bain de vapeur facial hebdomadaire est à conseiller. Rien de plus facile, on procède de la façon suivante : Placer une grande serviette éponge au-dessus d'une cuvette contenant de l'eau bouillante, en encadrant le visage comme pour une fumigation. La vapeur d'eau se dépose sur le visage qu'elle détend, assouplit, purifie. Quand la vapeur n'est plus assez dense, masser le visage à l'aide d'une crème nourrissante et terminer par des aspersions d'eau froide, ou passer directement à ce dernier stage si le massage n'est pas nécessaire.

•

C'est un inconvénient très ennuyeux que d'avoir les pieds froids, prenez tout simplement l'habitude de frictionner chaque matin vos pieds avec un gant de crin trempé dans de l'eau froide fortement salée. Vous ne tarderez pas à sentir se rétablir agréablement votre circulation.

•

Les coudes et les genoux rugueux s'embellissent en passant dessus quotidiennement une pierre ponce à grain fin imprégnée au préalable de savon de Marseille. Après le ponçage, mettez un peu de crème de beauté, tout comme vous le feriez pour votre visage, et du talc.

•

Contre l'enrouement : Mettez un citron frais au four comme vous le feriez d'une pomme ; lorsque ce fruit est à peu près cuit, exprimez-en le jus, battez-le avec une cuiller et versez-le sur des morceaux de sucre. Sucez ces bonbons d'un nouveau genre et votre enrouement disparaîtra comme par enchantement. Bien entendu, n'attendez pas, pour vous soigner, que cet enrouement soit devenu une extinction de voix.

•

Nettoyage de la peau : Il est urgent que toute femme se démaquille et nettoie sa peau le soir. Celles qui trouvent mille prétextes pour se contenter de la toilette du matin ont tort. Il est inutile qu'elles s'inquiètent de soins de beauté, pour elles la partie est perdue d'avance. Rappelons aussi aux femmes qu'elles ne doivent toucher leur visage qu'avec des mains parfaitement propres, et toujours de bas en haut. Se frictionner le visage avec crèmes et lotions en tiraillant la peau en tous sens, comme font la plupart des femmes, est un si mauvais système qu'il annule les effets du meilleur des produits. Vous devez avoir la main extrêmement légère, ne jamais déplacer un muscle, ne jamais frotter brutalement.

Quand on achète des chemises pour messieurs

On a souvent remarqué qu'un homme dont le faux-col est mal ajusté non seulement n'est pas à son aise, mais qu'il en éprouve un agacement qui lui fait perdre l'assurance qui lui est si nécessaire pour faire face aux problèmes quotidiens de son métier. L'achat d'une chemise n'est donc pas une affaire d'une importance négligeable, comme on serait tenté de le croire au premier abord.

•

Genre *de* faux-col : La plupart des hommes préfèrent les faux-cols qui sont cousus à la chemise. La forme en est variée et doit être choisie, d'après la ligne du visage et du cou. Il est des visages auxquels toutes les formes de faux-cols conviennent tandis que d'autres sont avantagés par un faux-col plus ou moins haut, ou encore aux pointes longues ou courtes.

Pointure exacte : Avant de partir pour faire vos emplettes, vérifiez la pointure exacte du faux-col et la longueur de la manche. Elles sont indiquées sur la bande du cou et au bas du devant de la chemise. Il vaut mieux vous fier à ces chemises que d'essayer de prendre vous-même les mesures de votre mari. Se rappeler que la manche de la chemise doit dépasser celle du veston d'environ un demi-pouce.

•

Ses goûts : Ne négligez pas de consulter votre mari sous prétexte qu'il n'entend rien à la qualité des tissus ou que vous avez meilleur goût que lui. Dans ce dernier cas, permettez-vous seulement des suggestions mais sans insistance, car s'il achète une chemise qui lui déplaît, il s'arrangera, sans rien dire, pour la laisser au fond du tiroir. Veuillez à ce qu'il ait toujours une provision suffisante de chemises et à ce qu'elles soient propres. Se rappeler qu'une chemise dure plus longtemps si l'on n'attend pas qu'elle soit très sale pour la laver. Raccommodez-les avec soin et faites-lui porter la semaine, pour aller au travail, celles qui ont été reprisées ou qui sont légèrement décolorées. Ne laissez jamais une chemise à la gelée sur la corde à linge, non plus qu'exposée au grand soleil. Mettez-les plutôt sécher à l'ombre. Ne les repassez pas avec un fer trop chaud. Enfin, qu'elles soient toujours en bon état quand votre mari s'apprête à les revêtir. Rien n'exaspère un homme comme de s'apercevoir, surtout au dernier moment, qu'il manque un bouton à sa chemise ou qu'une couture fait défaut.

GENERAL MOTORS SERVICE POUR LA VICTOIRE

SUR TOUTES MARQUES D'AUTOS et de CAMIONS

Pour votre véhicule...

"Conserver les roues qui servent le Canada"—tel est le devoir du mécanicien formé pour le service General Motors pour la victoire. Il lui incombe de maintenir les véhicules essentiels du Canada en bon état de service jusqu'à la victoire.

Nul n'ignore que le transport automobile est absolument nécessaire à la victoire. Les marchandises doivent parvenir à destination et les travailleurs de guerre à leur ouvrage—en temps.

Le service pour la victoire se propose un quadruple but: (1) prolonger la durée du transport, (2) obtenir le maximum de millage de l'essence et du caoutchouc, (3) éviter les frais de réparations inutiles, (4) protéger votre bourse.

Quelle que soit la marque de votre auto ou de votre camion—quels que soient son âge ou son état—épargnez-vous des ennuis, de l'usure inutile et de l'argent en voyant le marchand General Motors—aujourd'hui.

Pour tout le Canada

Dans cette chaîne nationale de transport, votre auto et votre camion sont des anneaux essentiels. Il faut que leur service soit maintenu. Avec votre concours et grâce au plan General Motors de service pour la victoire, il est possible de les maintenir.

Conçu pour donner un service responsable et régulier de *toutes les marques d'autos et de camions*, ce fameux plan de service pour la victoire est la méthode la plus efficace et la plus économique jamais réalisée pour maintenir votre auto ou votre camion en état de servir.

C'est un plan d'entretien complet . . . il s'obtient de tous les marchands General Motors . . . des marchands qui emploient des mécaniciens spécialement formés, disposant d'outils approuvés et bénéficiant de nombreuses années d'expérience et de connaissances spécialisées.

GM GENERAL MOTORS

CONSERVEZ LES ROUES QUI SERVENT LE CANADA



Qu'est-ce que la CANADA DRY'S Sparkling Water?

C'est une eau gazeuse bicarbonatée supérieure. Faite d'après une formule scientifique, elle possède des propriétés qui n'existent pas dans une eau gazeuse ordinaire. L'eau purifiée par procédé spécial, la fine carbonatation et des ingrédients additionnels en font la meilleure qui soit. Elle améliore toute boisson — et elle est meilleure pour vous.

ELLE EST *Vitalisée*:
La carbonation menue, procédé exclusif à Canada Dry, lui donne le mousseux du champagne. Elle rend les breuvages plus pétillants — plus longtemps.

ELLE EST *Alcaline*:
Des ingrédients spéciaux lui donnent une réaction alcaline.

ELLE *Relève le Goût*:
Son grand pétillement met en valeur le goût de toute boisson.



Economique! Grande bouteille de famille, en vente partout; fait de 8 à 10 grands verres. Le carton de 6 bouteilles individuelles est en vente dans la plupart des localités.

L'EAU GAZEUSE LA PLUS POPULAIRE DANS LE MONDE ENTIER

LA REVUE POPULAIRE

36e année, No 4 — Montréal, Avril 1943

SOMMAIRE

Quelques compositeurs que j'ai connus . . .
par Hélène Grenier 7

Rêve de Pâques
par Fernand de Verneuil 8-9

NOTRE ROMAN COMPLET :

COEUR EN FETE
par Jacques Grandchamps 10

Ma bonne est partie . . .
par Francine 12

Education des yeux 13

Mon Jardin de la Victoire
par Louis Prévost 14-15

Nouveautés Littéraires 16

Soins de beauté
par Francine 17

Le Homard
par Marcelle Lepage-Thibaudeau 18

Les mots croisés de "La Revue Populaire" 34

Plats de carême
par Mme Rose Lacroix 44

La Broderie
par Mme L de Bellefeuille 48

Pour compléter la garde-robe du printemps 49-50

Propos sur la Beauté
par Constance Luft Huhn 61

EN MAI, UN BEAU ROMAN COMPLET.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

Président ..... Fred Poirier
Vice-Président ..... Georges Poirier
Surintendant ..... Albert Pleau

Directeur ..... Jean Chauvin
Rédacteur en chef ..... Fernand de Verneuil
Chef de la Publicité ..... Charles Sauriol
Directeur artistique ..... Hector Brault
Pages féminines ..... Mme Jules Fournier
Chroniqueuse culinaire ..... Mme Rose Lacroix
Gérant de la circulation ..... Odilon Riendeau

NOS REPRESENTANTS :

Wilfrid Daoust, 20, Ile Avenue, Lachine. (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, St-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
Adélard Paré, 6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
Paul Larivière, 1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières.

TARIFS D'ABONNEMENT :
Canada : Un an : $1.50 — 2 ans : $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans : $2.50

975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada
Tél. : PLATEAU 9638*

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.





NOS ARMÉES COMPTENT SUR CHACUN DE NOUS

En octobre dernier, dans chaque ville et village, plus de deux millions de Canadiens ont acheté des Obligations de la Victoire. Les journaux ont alors relaté d'innombrables exemples de ce patriotisme agissant.

Cette fois-ci, tout le monde voudra répondre à l'appel de la patrie. Et, parce que les besoins sont plus grands – plus urgents – chacun prêtera encore davantage pour la Victoire.

L'heure de l'offensive a sonné et il vous faut mobiliser toutes nos ressources.

Nos combattants nous réclament plus de canons, plus d'obus, plus d'avions!

C'est uniquement en prêtant plus d'argent, en fournissant plus d'heures de travail à l'usine que nous répondrons à leur appel.

Visons plus haut! Doublons nos achats d'Obligations de la Victoire. Nos armées comptent sur chacun de nous.

LE COMITÉ NATIONAL DES FINANCES DE GUERRE













"Jusqu'à moi qui travaille à faire des pneus"

"NOUS, LES CHEVAUX, avions bien tiré notre part de caissons en 1914-18. Et ne voilà-t-il pas que la guerre actuelle—toute motorisée qu'elle soit—nous retombe entre les pattes. Cette fois-ci l'on s'attend à ce que nous aidions à labourer, à semer, à récolter le grain qui sert à fabriquer l'alcool à haute preuve—cet alcool à haute preuve d'où provient le caoutchouc dont Hirohito croyait nous priver. Et, prenez-en ma parole, les Nations Unies n'en manquent pas de ce grain, de cet alcool, de ce caoutchouc."

Le caoutchouc synthétique tiré de l'alcool à haute preuve, ne fait qu'un saut des éprouvettes jusqu'aux roues et aux chenilles des jeeps, des camions, des tanks, des caissons, des avions—rendu là il dure plus longtemps et donne plus de rendement que le meilleur caoutchouc naturel. Comme l'huile et la gazoline n'ont pas d'effet sur lui, il sert à faire des réservoirs à essence à l'épreuve des fuites, des boyaux à gazoline et à l'huile combustible et des coudes à tuyaux. Il sert à fabriquer des radeaux, des scaphandres, des masques à oxygène et mille et un autres appareils de guerre.

L'alcool à haute preuve s'emploie non seulement dans la fabrication du caoutchouc synthétique mais encore dans la production d'explosifs, de produits chimiques, de produits pharmaceutiques, de laque, de verre qui n'éclate pas et de plusieurs autres produits. Aujourd'hui l'alcool à haute preuve coule de nos alambics en un flot sans cesse croissant . . . c'est un élément essentiel pour la Victoire!

La Maison Seagram

Les distilleries Seagram au Canada et aux États-Unis consacrent 100% de leur production à l'alcool pour fins de guerre



Quelques compositeurs que j'ai connus...

Interview de Désiré Defauw

par HÉLÈNE GRENIER, secrétaire des Matinées musicales pour la Jeunesse.

Je suis exacte au rendez-vous que m'a fixé M. Désiré Defauw dans la grande maison où il habite. Un domestique est allé le prévenir après m'avoir fait entrer dans la bibliothèque. Un pas vif et discret dans l'escalier : le Maître paraît, la main tendue ; un large sourire illumine toute sa physionomie.

— Bonjour ! . . . Comment ça va-t-il ? . . . Quelles bonnes nouvelles ? . . .

Les trois phrases se suivent, rapides. La voix est chaudement timbrée d'harmonies inattendues. Je note la dernière question : « Quelles *bonnes* nouvelles ? » Elle est caractéristique. Cet homme ne veut voir et entendre de la vie que les choses bonnes et belles. Voilà le secret du dynamisme conquérant, de l'irrésistible tonicité que dégage sa présence. Tout au long de notre entretien, au cours duquel il évoquera les compositeurs qu'il a connus, mimant chaque incident avec un sens très vif de l'observation, M. Defauw ne rappellera que des souvenirs agréables, faisant voir ses sujets sous leur meilleur jour.

Le Maître m'indique un fauteuil et s'assied lui-même, légèrement à contre-jour. Ainsi éclairé, le haut du visage m'apparaît baigné d'un reflet gris mineur qui trouve dans la ligne puissante du menton sa résolution majeure.

Un éclair de malice passe dans ses yeux :

— Je suis prêt pour la question, dit-il.

— Croyez-vous, mon cher Maître, que le contact avec l'auteur d'une œuvre puisse stimuler l'inspiration de l'interprète ?

— Pour moi, oui, toujours. L'auteur de la musique que j'interprète est à mes yeux auréolé de sublime, et c'est une confirmation inappréciable dans ma sincère interprétation que de me trouver d'accord avec lui. Je garde un souvenir ému des témoignages que m'ont donnés les compositeurs dont j'ai joué les œuvres. Je me rappelle un télégramme de Respighi qui, de retour d'Amérique, venait d'entendre à Rome l'enregistrement que j'ai fait de sa suite, *Gli Ucelli* : « Merci pour la joie. Je n'aurais pas pu le faire moi-même. » . . . Un jour que j'avais donné une œuvre de Florent Schmitt à Paris, l'auteur, absent pendant les répétitions, arriva tout juste pour le concert. Après l'exécution, dans la pièce où des amis étaient venus me saluer, il fit irruption en criant : « Et dire qu'il ne m'a pas consulté sur l'interprétation ! »

« Il arrive aussi que l'auteur ne soit pas tout à fait de l'avis de l'interprète. Ravel ayant entendu sa *Valse*, inscrite à un de mes programmes à Bruxelles, me dit : « Je la prends plus vite que vous. Tout en maintenant mon *tempo*, j'avoue que c'est mieux comme vous la donnez. »

— Et les maîtres du passé ?

— Je suis sûr que leur rencontre serait infiniment précieuse à n'importe quel musicien digne de ce nom. Il en est un pourtant, que j'ai l'impression d'avoir connu : c'est Beethoven ; mais celui-là, vous le savez, il était Flamand d'origine . . . aussi, rien d'étonnant que je me sente avec lui quelques affinités.

(Lire la suite page 56)



Ci-dessus, M. Désiré Defauw au pupitre de l'orchestre des Concerts Symphoniques de Montréal. — Ci-contre, le maître parle au jeune auditoire des Matinées symphoniques pour la jeunesse. *(Photos Henri Paul)*

Rêve de Pâques

Nouvelle sentimentale

par

Fernand de Verneuil



Gisèle est un peu nerveuse mais, vraiment, il y a de quoi. Elle a mal dormi la nuit précédente, le temps est maussade et les fêtes de Pâques, toutes proches, ne lui vaudront pas un plaisir escompté depuis quelque temps, celui d'un voyage qu'elle a dû remettre à plus tard. Enfin, tout à l'heure, en rentrant chez elle, une auto a failli la heurter. Il faut moins que tout cela pour avoir les nerfs à fleur de peau quand on est sensible.

Et Gisèle est doublement sensible ; à cause de ses sentiments délicats et de son tempérament d'artiste.

Elle prend un livre qu'elle referme presque aussitôt, elle feuillette machinalement un album de croquis, se met à la fenêtre et regarde sans le voir le paysage accoutumé en murmurant : « Le maladroit ! . . . il aurait tout de même pu s'excuser au lieu de me sourire bêtement comme il l'a fait . . . Bêtement . . . j'exagère peut-être ! et puis, je m'en fiche, il ne m'intéresse pas du tout cet inconnu-là . . . »

Evidemment, c'est l'automobiliste de tout à l'heure qui fait les frais de ces réflexions, lesquelles semblent calmer un peu Gisèle. Machinalement, elle s'approche d'un chevalet supportant une toile inachevée qu'elle regarde un instant ; elle hausse les épaules.

C'est son propre portrait qu'elle a commencé depuis longtemps déjà, mais elle n'en est pas contente ; elle le trouve sans expression, figé comme une gravure de modes dans un catalogue, et pas très ressemblant ; son miroir lui dit et lui répète qu'elle est mieux que ça. Gisèle n'est pas vaniteuse mais elle est très jolie et le sait un peu. Elle n'aime pas qu'on le lui dise parce que c'est banal, elle préfère le lire dans les yeux de ceux qui la regardent ; c'est plus sincère.

Gisèle se dit que la beauté s'accentue par le frémissement de la vie qui donne de la mobilité aux traits du visage et que son pinceau est impuissant à reproduire cette illusion-là ; ça la décourage . . .

Alors, elle prend une grande décision.

Pour être bien sûre d'y donner suite, elle l'exécute immédiatement ; et puis ça lui changera les idées.

Elle étale hâtivement une couche de fond sur la toile rebelle et, quand ça sera sec, elle peindra un tableau différent ; n'importe quoi . . . Cette couche de recouvrement n'est pas fameuse mais elle tiendra tout de même, il faut l'espérer.

Le lendemain, Gisèle s'applique à sa nouvelle œuvre ; elle a décidé, cette fois, de copier la nature mais telle qu'elle l'entrevoit souvent dans un rêve : une maisonnette rustique au bord d'un lac miniature avec la montagne et la forêt à l'arrière-plan. Cette vision a la netteté d'un souvenir agréable ; pour un peu, Gisèle jurerait que cela doit exister quelque part, tellement les moindres détails de son rêve lui sont devenus familiers.

Le travail qu'on aime est facile et se fait rapidement ; quelques jours plus tard, le tableau est achevé. Gisèle, cette fois très contente de son œuvre, admire sans fausse modestie la maisonnette au bord du lac, soupire un peu en se disant qu'elle ne la verra jamais autrement ; elle met au bas cette simple légende : *Mon rêve*, et signe modestement de son prénom.

Sait-on jamais la valeur d'un acte en apparence banal, et peut-on prévoir les conséquences d'un geste qui nous semble très ordinaire ? Dans la vie, ce sont parfois les petites choses qui en changent le cours et la font bonne ou mauvaise. Quand Gisèle fit don du petit tableau, tout juste achevé, pour une vente de charité, certes, elle était loin de se douter des événements qu'elle préparait ainsi.

Ce n'est pas sans hésiter un peu qu'elle a donné le petit tableau ; il lui plaisait particulièrement parce qu'il était l'image exacte de l'asile champêtre où elle aimerait tant à s'isoler parfois de la vie fiévreuse de la grande ville. « Ce n'était qu'un rêve », murmure-t-elle, et elle ajoute : «Rêve de Pâques qui n'était pas plus réalisable que mon beau voyage manqué. »

A quelque temps de là, Gisèle apprit que son tableau avait trouvé acquéreur pour un bon prix. « Tant mieux pour la vente de charité », dit-elle, « ainsi que pour moi, puisque j'y trouve une petite satisfaction d'amour-propre. »

Les jours passent ; Gisèle ne pense plus à son tableau que rarement, pour se dire : une fantaisie passagère l'a fait acheter, une prompte lassitude de le voir l'aura fait reléguer dans un coin ; c'est la vie !



C'est son propre portrait que Gisèle a commencé depuis longtemps déjà, mais elle n'en est pas contente ; son miroir lui dit et lui répète qu'elle est mieux que ça . . .

Dessin de F.-L. Nicolet

Sans doute ; mais la vie que nous avons trop tendance à croire monotone tient également des surprises en réserve ; elle en jette, de temps à autre, quelques-unes sur le chemin des hommes ; tant mieux — si ce n'est pas tant pis — pour ceux qui les trouvent.

Le tableau a été acheté par François Constant, jeune homme titulaire d'une excellente humeur et d'une large aisance qui lui enlève tout souci du lendemain. Cela lui a permis de choisir une profession qui ne lui rapporte rien, bien au contraire, mais qui est de tout repos : celle d'amateur d'art. Il a le culte de la beauté qu'il admire partout où il la rencontre : dans les fleurs des champs, les nuages panachés de rayons de lumière, les réunions de jolies femmes et les expositions de peinture.

C'est au hasard des objets présentés par une vente de charité qu'il a vu le petit tableau de Gisèle, et tout de suite il est tombé en arrêt devant. D'abord parce qu'il a cru y reconnaître une de ses maisons de campagne, aussi parce que vraiment la chose en valait la peine.

« C'est une femme qui a fait cela, se dit-il en voyant la signature ; si elle est aussi jolie que « Son Rêve » ce n'est pas à une chaumière qu'elle me ferait rêver moi-même . . . »

Sur cette réflexion d'une franchise toute spontanée, il achète le tableau, le met sous son bras et va l'accrocher chez lui en bonne lumière pour en admirer à son aise tous les détails.

« . . . Tiens, c'est curieux ! on dirait que l'on voit quelque chose par transparence dans ce coin-là . . . »

François décroche le tableau et le regarde attentivement sous divers angles d'éclairage. Il n'en doute plus maintenant, une autre peinture se cache sous celle-ci, mais qu'est-ce que cela peut bien être ? . . .

Le jeune homme n'est pas de ceux qui se trouvent devant une énigme sans réagir ; il ne résiste pas à la curiosité qui le pousse à savoir et, délicatement, avec un dissolvant convenable, il fait disparaître la maisonnette, le lac et les arbres. Il ne reste plus qu'une légère pellicule de peinture blanchâtre au travers de laquelle on aperçoit distinctement un portrait de jolie femme.

Cela devient fort intéressant . . .

— Mais ! s'exclame tout à coup François, j'ai déjà vu cette figure-là ! il me semble même qu'il n'y a pas très longtemps de ça . . .

Il cherche dans ses souvenirs tout en continuant le nettoyage de la toile. A mesure que se précisent les traits qu'il remet au jour, sa conviction se fait plus tenace qu'ils ne lui sont pas inconnus, et son impuissance à les identifier ne fait que le pousser à trouver la solution de ce problème. Il veut savoir, il faut qu'il sache !

Il se souvient de ce nom « Gisèle » dont le paysage était signé ; peut-être les organisateurs de la vente de charité — s'il peut les retrouver — le renseigneraient-ils sur l'artiste et, par elle, saurait-il qui lui a servi de ce modèle pour ce portrait . . .

François est allé voir les organisateurs ; aucun ne connaît Gisèle. Serait-ce un simple pseudonyme ? La donatrice n'a pas donné d'adresse, elle a voulu rester inconnue.

Le jeune homme n'accepte pas son échec ; il se pique au jeu et se promet — quand bien même le diable serait contre lui — de retrouver l'original du portrait devant lequel il passe maintenant de longs instants de méditation.

Ce portrait a tout d'abord éveillé en lui de la curiosité, puis de la sympathie, enfin quelque chose d'étrangement doux qui n'a pas besoin d'être analysé très longuement pour être reconnu. Serait-il amoureux de l'inconnue ? à cette question qu'il se pose un jour, François, pour être sincère, doit répondre que son émoi intérieur ressemble, en effet, singulièrement à de l'amour. Sa volonté de retrouver la jolie fille s'en affermit encore.

Brusquement, un doute vient s'enfoncer dans ses pensées comme un poignard. Si cette jolie fille n'était que la copie, un peu modifiée, d'une gravure quelconque ? si l'inconnue était l'inexistante ? François s'efforce de n'y point penser, mais cette supposition s'ancre dans son cerveau et ne le lâche plus ; elle le rend très malheureux. Il avait fait, un peu follement, une montagne de projets et ne voit plus qu'un grand trou à la place . . .

Des jours se passent, pour François, avec des alternatives d'espoir et de découragement, de croyance à la belle inconnue et de doutes qui le font se traiter lui-même de sot. « Ah, quelle fâcheuse idée d'avoir acheté ce tableau, cause de tout le mal ! »

Il rumine justement des pensées couleur de suie, ce jour-là, et sa mauvaise humeur se traduit par la manière dont il conduit son auto ; ses coups de volant sont loin d'avoir le moelleux d'un geste de caresse. Pourquoi faut-il aussi que les piétons soient aussi insouciants ! Tiens, justement, cette jeune fille qui traverse la rue de biais sans faire attention à rien . . .

François actionne rageusement le klaxon, puis il lâche un « oh ! » de saisissement où il y a tout ensemble du doute et de la joie. La jeune fille s'est retournée et François vient de reconnaître l'original vivant de sa peinture. Frein, claquement de porte et trois enjambées qui sont plutôt des sauts ; le voici devant la jeune fille que cette brusque apparition alarme un peu.

La lumière se fait brusquement dans l'esprit de François ; cette jeune fille . . . mais oui, c'est la même qu'il a failli heurter, il y a quelques semaines ; c'est la même que celle du portrait, il n'est point possible d'en douter !

Il voudrait lui dire mille choses en même temps et ne peut que lui sourire. Comme l'autre jour . . . Et l'on croirait qu'il a pu entendre la réflexion que fit Gisèle après l'incident : « Il aurait pu s'excuser au lieu de me sourire bêtement », car il est tout désemparé par la soudaineté de la rencontre. Ce qui achève de le démonter, c'est que la jeune fille le reconnaît probablement aussi, car elle le regarde attentivement.

— Oh ! mademoiselle, c'est vous ! . . .

— Je le crois, répond-elle un peu ironiquement, car elle s'est vite remise ; mais vous-même, qui êtes-vous ?

— Je dois avoir l'air bête . . . répond François qui bafouille parce qu'il voudrait dire trop de choses en même temps.

— Je n'en disconviens pas, monsieur, mais c'est un peu maigre comme présentation.

— Eh bien, voilà . . .

. . . Deux jours ont passé depuis cette mémorable rencontre ; Gisèle et François sont les meilleurs amis du monde, car ils se sont raconté bien des choses au cours de ces deux jours-là. Ils ont aussi fait quelques projets. Gisèle refera le paysage détruit par François, mais d'après nature cette fois.

François lui a parlé de sa petite maison de campagne à laquelle le tableau ressemblait tant.

Et il la lui a donnée comme cadeau de fiançailles.

ROMAN D'AMOUR COMPLET

Coeur en Fête

Par Jacques Grandchamps

UN MORNE ennui régnait ce jour-là au carré des aspirants, à bord du « Duquesne », et pourtant, Dieu sait si les jeunes midships de ce beau « dreadnought », dernier cri du perfectionnement maritime, étaient folâtres et bruyants d'habitude Mais l'orageuse chaleur de cet après-midi de mai les avait fait fuir leur bâtiment. Il ne restait au carré que cinq ou six enseignes, dont quatre s'absorbaient dans un bridge sans entrain.

C'était un samedi. Une bonne partie des matelots était descendue à terre pour revoir, qui sa famille, qui une pimpante Quiberonnaise dont on s'était plus ou moins amouraché l'été précédent. Depuis quinze jours l'escadre était mouillée à Port-Haliguen pour exécuter ses tirs à feu sur le vieux garde-côtes « Tonnerre », et de nombreux officiers étaient partis dans les bois de Penthièvre respirer un air plus frais que celui de leurs tourelles.

— Ah ! qu'il fait chaud ! et que j'ai donc sommeil! s'exclama un des joueurs de bridge qui s'étirait en baillant. Si je n'avais pas eu la flemme j'aurais pris l'embarcation à 2 heures 30, et je serais allé déguster un cocktail à l'hôtel de France. Mais vrai ! ... s'habiller par ce temps-ci ! ... dit-il d'un air à la fois drôlatique et piteux, en considérant sa tenue plutôt négligée.

— Qui est à terre ? ... ajouta-t-il, en changeant subitement de ton, le commandant en second ?

— Encore ! Mais il y est donc toujours fourré ! Qu'est-ce que cela signifie ? Bien sûr il y a quelque intrigue là-dessous. Toi, Sancy, qui es le toutou du Commandant, dis-nous donc pourquoi le patron manifeste une telle prédilection pour les beaux sîtes de Quiberon ? ...

L'enseigne auquel l'aspirant s'adressait réprima une forte envie de rire, et répondit tranquillement:

— Je ne suis pas dans les secrets du Commandant, il ne me fait pas ses confidences.

— Bah ? Tu es son cousin, pourtant !

— Oh ! si vaguement ! Parce que dans les temps antiques et reculés une de mes arrière-grand-mères de Sancy a épousé un bisaïeul du Commandant de Marignargues, il s'ensuit, en effet, que nous sommes quelque peu parents. Ma mère était une amie d'enfance du patron, comme tu dis ; ils se sont, toutefois, perdus de vue depuis de longues années.

— Enfin, tu es son chéri, cela tu ne peux le nier ! Sais-tu alors pourquoi il va à chaque instant à terre, lui qui, l'hiver dernier n'y mettait pas les pieds ? ... Il va peut-être se marier, après tout !

— Ou tout au moins se remarier.

— Par exemple ! Il est donc veuf ?

— Depuis si longtemps que personne n'y pense plus. Il avait épousé une créole qui est morte peu de temps après son mariage. Je crois bien même qu'il doit avoir une fille.

— Tiens ! de quel âge ?

— Tu m'en demandes trop. Comme le Commandant n'en parle jamais je ne me hasarde pas à lui poser des questions sur ce sujet. Si je ne me trompe cette petite fille doit être restée aux Antolles dans la famille de sa mère.

— C'est plus mystérieux qu'un feuilleton du petit Journal. Au fait ! finissons donc ce bridge qui n'en finit pas ! Il me tarde de me replonger dans la lecture d'un passionnant roman détective que m'a prêté Villard-Sournois ? Allons, ouste, Villard, dépêchons ! »

L'enseigne que l'on interpellait ainsi brusquement, parut se réveiller de la somnolence qui l'avait envahi pendant l'aparté de ses deux camarades, et se remit à jouer.

La troisième manche fut bientôt terminée et Villard fit les comptes.

— C'est dégoûtant à la fin ! Sancy gagne encore cinq francs.

— Oh ! le veinard ! Mon vieux, ce que tu seras malheureux en ménage !

Un sourire un peu étrange serra les lèvres de l'enseigne.

— Ah ! dit Villard-Sonnois, Sancy ne se mariera pas ! il a assez de la mer sans épouser la fille !

Il ponctua son calembour d'un éclat de rire et continua :

— C'est comme Caddnon qui a épousé la gloire ! Tiens, quand on parle du loup on en voit la queue ! Le voilà ce brave Caddnon !

Un grand enseigne entrait bruyamment au carré. Il n'était pas besoin de le voir deux fois pour reconnaître sa mince silhouette, ses allures déguingandées, son regard perçant « le regard de l'Aigle » qu'avaient popularisés les journaux du monde entier, les réclames de Vin Mariani, de Dubonnet. et toutes les affiches de fêtes d'aviation.

Serge Caddnon était adoré de ses camarades. L'auréole de gloire qui nimbait son front de vingt-six ans, la célébrité de son nom, la réputation mondiale de ses prouesses d'aviateur, le laissaient aussi simple, aussi dénué de pose et de vanité que le plus humble des midships. Elève et émule de Conneau il avait remporté au Cirvuit international une éclatante victoire qui lui avait mis un demi-million en poche, et venait seulement de reprendre depuis deux mois un service actif.

Il s'avançait mollement, comme une grande chenille, drôlement accouté, avec un pantalon civil son caban d'uniforme et une vieille casquette anglaise dont on ne distinguait plus la couleur primitive. Ses camarades s'aperçurent alors qu'il était ruisselant d'eau.

— Mais, d'où tombes-tu ? Tu t'es noyé en route!

— Pas du tout, ne voyez-vous donc pas qu'il pleut !

C'était vrai : une averse bienfaisante rafraîchissait maintenant la température.

Villard-Sonnois demanda :

— Je croyais que tu étais venu à la nage.

— Farceur ! le Commandant m'a bel et bien ramené dans le vapeur 3.

— Ah ! et le Commandant est revenu aussi ? ...

— Mais oui, et il se passe même quelque chose d'insolite ...

— Quoi donc ? Dépêche-toi de nous le dire. tu nous fais languir ! ...

— Eh bien, voilà, dit d'un air satisfait Caddnon qui avait la réputation de commérer comme une vieille portière, lorsqu'il n'était pas dans la lune. ce qui lui arrivait souvent. Figurez-vous que j'avais invité à déjeuner à l'hôtel Penthièvre mon camarade Berthey, du « Bouvet ». Voici qu'au dessert (comment vous dire cela sans fatuité) une de mes ... admiratrices vient se planter devant notre petite table et me demande de lui signer deux cartes postales. Je n'osai refuser, et, pendant que je calligraphiai lentement les lettres de mon nom, elle se mit à me faire la conversation, me disant qu'elle avait passé tout l'hiver à Quiberon pour la santé de son petit garçon, mais que l'air si vif de ce pays finissait par l'énerver et qu'elle se décidait à repartir pour la Touraine. Elle ajouta que tout d'abord ce contre-temps l'avait ennuyée car sa villa était louée pour un an encore, mais enfin que tout s'arrangerait puisqu'elle venait de la sous-louer au Commandant du « Duquesne ».

— Au commandant Darcier, Madame ?

— Non, au commandant de Marignargues.

Je tombai à ce point des nues que je lui rendis ses cartes silencieusement, me contentant de la saluer.

Vous m'avouerez que cette histoire est plutôt bizarre !

Les commentaires des jeunes gens ne purent aller bien loin : un matelot entrait et s'adressant à monsieur de Sancy :

— Lieutenant, le commandant en premier vous prie de bien vouloir venir lui parler le plus tôt possible.

Philippe de Sancy se leva immédiatement, et se dirigea vers sa cabine pour remettre un peu d'ordre dans sa toilette.

L'étroit réduit était parfaitement rangé. Philippe ouvrit un tiroir, et l'atmosphère fut aussitôt saturée de « Fell » et d'essence de roses, ses parfums préférés qui lui rappelaient ce beau ciel d'Orient dont il gardait le plus exquis souvenir. Il prit un faux col, noua rapidement une mince cravate de soie bleue, échangea son veston de coutil blanc contre un autre de drap anglais, refit prestement sa raie, et sortit de sa chambre.

Cet ordre, ce souci des moindres détails, le révélaient tout entier. Philippe était un raffiné. De ses ancêtres maternels, nobles et riches Espagnols venus en France au XVII[e] siècle, il tenait un goût inné pour le faste, le luxe, les œuvres d'art, et l'horreur instinctive de ce qui est laid, ou même simplement banal. La vie sévère du collège et plus tard celle du Borda, le frottement journalier avec des camarades qui n'étaient pas tous de sa race et de



son éducation, les obligations de sa carrière avaient atténué sans les faire disparaître ces goûts de grands seigneurs qu'il portait profondément ancrés en lui et qui étaient comme la marque distinctive de sa personnalité.

En sifflotant entre ses dents « la Danaé », Philippe se dirigea vers le bureau du Commandant. Tout sa personne était empreinte d'une exquise distinction et d'une parfaite harmonie. Sa taille mince et bien prise, un peu au-dessus de la moyenne, ses traits réguliers, ses admirables yeux bruns, sa courte et soyeuse barbe noire le rendaient très séduisant, tandis que sa vive intelligence brillant dans chacun de ses regards, dans chacune de ses paroles, donnait l'impression d'une créature d'élite.

Son père était mort jeune. Sans aucune fortune il avait épousé la riche et belle Marie-Anne Rodrigués qui n'avait plus d'espagnol que le nom, si Française par le cœur et par les traditions transmises depuis trois siècles dans sa famille. Veuve à trente ans elle éleva virilement ses cinq enfants et se consacrant aux œuvres charitables passait maintenant la majeure partie de l'année dans le merveilleux château Louis XIII qu'elle possédait auprès de Concarneau.

Après avoir traversé le grand salon Philippe frappa à une porte à demi entr'ouverte.

— Entrez, fit une voix brève.

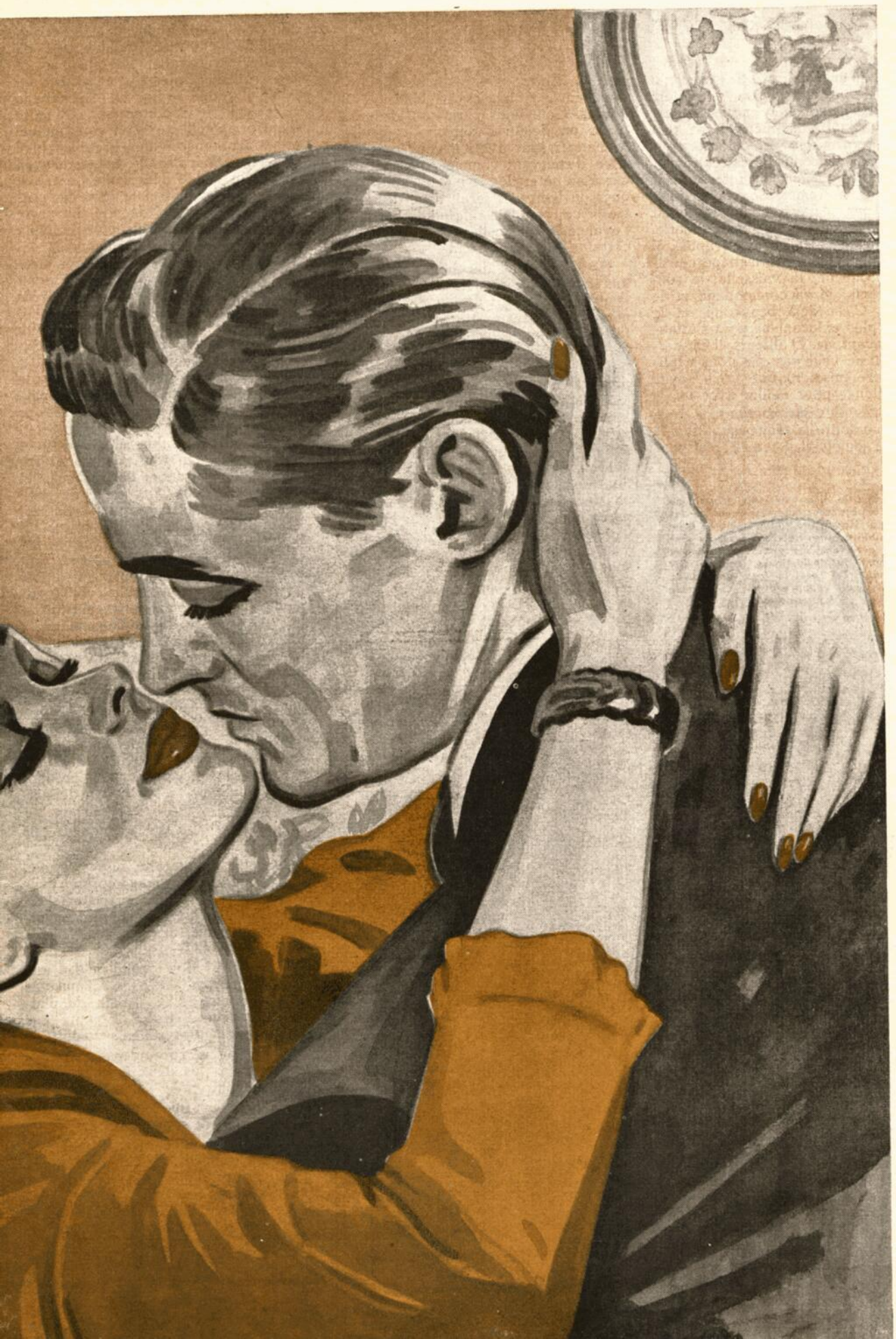
Le commandant de Marignargues était assis devant sa table de travail. Il était petit, avec des menaces d'obésité. Son teint brûlé par les embruns et le soleil, sa moustache rousse, sa barbe dure, ses petits yeux bleus constamment plissés, avec une large patte d'oie au coin de chaque paupière ne contribuaient pas à en faire ce que l'on est convenu d'appeler un bel homme, mais il y avait beaucoup de dignité dans sa petite taille, et tout en lui indiquait l'homme d'action, le chef.

— Vous m'avez fait appeler, Commandant ? se décida à interroger l'enseigne voyant que monsieur de Marignargues ne lui adressait pas la parole.

Philippe remarqua qu'il avait l'air préoccupé et que ses mains épaisses et très blanches chiffonnaient nerveusement un télégramme.

— Oui, mon ami, je vous ai prié de venir car j'ai un ennui. Voici ce qui m'arrive... Au reste. il faut que je vous donne quelques explications préalables.

— Vous savez sans doute, par votre mère qui fut une de mes amies d'enfance, que, marié à une jeune créole je restai veuf de bonne heure. Ce que l'on ignore davantage c'est que de ce mariage j'eus une fille dont la naissance coûta la vie à sa mère. Je n'ose guère avouer que dans le chagrin qui suivit ce deuil cruel je ne pus supporter la vue de mon enfant, bien innocente pourtant de mon malheur, et j'abandonnai totalement son éducation à ma belle-famille. Mais, la tante qui s'en occupait est morte il y a trois mois et l'on m'a demandé de reprendre Mayotte (elle s'appelle Marie-Louise, aux Antilles Mayotte est le diminutif de ce nom).



A vrai dire cette idée a été tout d'abord loin de me sourire. Je connais si peu ma fille ! L'ai-je vue seulement quatre fois dans toute ma vie ?... C'est bien possible ! A mon âge, changer ses habitudes, réorganiser un foyer, n'est pas chose facile. Cependant, mon devoir étant nettement indiqué, j'ai accepté d'emblée toutes les difficultés que comportait la situation. J'ai donc écrit pour que l'on me renvoyât Mayotte, et j'ai loué pour cinq mois la villa des Tamaris à Quiberon, parce qu'il est hors de doute que nous reviendrons encore ici en juillet, peut-être même en août, et qu'à cette époque l'air de Brest ne vaudrait rien à ma fille. La voici donc en France ; elle était à Paris depuis 8 jours avec son institutrice, elles ont dû partir ce matin, coucher à Sainte-Anne-d'Auray, et Mademoiselle Moreau me télégraphie qu'elles arriveront demain par le train d'onze heures. Or, le commandant Darcier est parti cet après-midi en permission, sa femme est souffrante, il ne reviendra pas d'ici quelques jours et moi je ne puis quitter le bord

Voudriez-vous donc, mon cher Sancy, aller attendre mes voyageuses à la gare ? Je ne vous demande pas d'être de corvée jusqu'à la gare, Mademoiselle Moreau saura se débrouiller, j'espère ! Je lui télégraphie de faire porter ses bagages à l'hôtel Penthièvre et de venir en voiture à Port-Haliguen où une vedette les prendra pour les conduire à bord. Elles peuvent être ici pour onze heures et demie, si toutefois elles savent se presser !

— Commandant, je ne demanderais pas mieux que d'aller au devant de ces dames, mais demain je suis justement ce quart jusqu'à midi.

— Ah ! diable ! quel ennui. Elles sont capables de se tromper d'embarcation ou de se perdre en route. Voyons, Sancy, ne pourriez-vous pas vous faire remplacer ?

— J'y songeais précisément, Commandant, Caddnon ne refusera pas de me rendre ce service, d'autant plus que je ne serai même pas une heure absent.

— C'est cela, arrangez-vous avec Caddnon, vous déjeunerez tous les deux avec nous.

Philippe se confondit en remerciements. saluts, et sortit.

En se rendant au carré des enseignes, il s'aperçut qu'il ne possédait aucune donnée sur la personne de Mademoiselle de Marignargues, ni de son institutrice, et qu'il lui serait assez difficile de les reconnaître.

— Bah ! pensa-t-il, quelque affreuse vieille duègne, et une petite fille à moitié négresse, cela me sautera vite aux yeux... Le Commandant ne paraît pas ravi de cette intrusion... Ce qu'ils vont se tordre au carré quand ils apprendront que je passe bonne d'enfants !

Toute la jeunesse du bord était réunie au carré ; il n'y manquait que celui que cherchait Philippe :

— Où est Caddnon ? demanda-t-il en entrant.

(Lire la suite page 12)

Ma bonne est partie...

Par FRANCINE

Elle est partie, comme tant d'autres, tentée par une situation plus facile ou un salaire plus alléchant. Et dire que vous vous étiez donné tant de mal pour la former, pour en faire ce qu'elle était devenue : une perle dont l'absence se fera cruellement sentir à chaque heure du jour.

Inutile de vous enfoncer dans un fauteuil pour méditer sur votre triste situation : le temps n'est plus à la méditation mais à l'action. Commencez par empêcher votre bébé de grimper sur le piano et son frère aîné d'écrire sur le mur, puis mettez-vous vaillamment à l'œuvre. Dites-vous que si vous n'avez plus de bonne pour vous aider vous n'avez pas non plus personne à qui vous craignez de déplaire, ni qui vous épie tout le long du jour, qu'il n'y a plus d'étrangère à votre foyer où vous vivrez désormais en famille avec votre mari et vos enfants, reine de ce minuscule royaume. Comme vous savez l'inutilité de faire des démarches pour trouver une remplaçante possible à votre perle, vous êtes par le fait même assurée de ne pas avoir à rester à la maison pour interroger les candidates à sa succession et répondre docilement au chapelet de leurs questions. Ce sont là de bien petits réconforts, il est vrai, il ne faut tout de même pas les dédaigner. Il en est un autre aussi qui mérite de retenir votre attention. Ayant une personne de moins à nourrir, et veillant vous-même à ne rien laisser perdre des provisions, vous êtes assurée de réaliser des économies appréciables, même en retenant les services d'une femme de ménage, une journée par semaine et en envoyant plus de linge à la blanchisserie. N'ayez à ce sujet aucun scrupule, il vous restera encore le ménage quotidien, la cuisine, la vaisselle, le soin des enfants, le raccommodage et le marché. C'est déjà beaucoup, et le mari le plus exigeant ne peut s'attendre à davantage. D'ailleurs, il est certain qu'il ne veut pas que vous négligiez votre mise, ni que vous soyez trop fatiguée pour veiller avec lui.

L'un des plus sûrs moyens de pouvoir accomplir la tâche quotidienne et de ne jamais rien remettre au lendemain, c'est d'être matinale. Levez-vous entre 6 heures et demie et 7 heures. Cela vous permettra de préparer un déjeuner substantiel et de le manger sans avoir à vous presser. Rien d'énervant comme de commencer à se hâter dès le matin. Pour gagner du temps, il serait sage de mettre le couvert la veille et de sortir à l'avance les ustensiles dont vous êtes certaine d'avoir besoin.

Il est essentiel de choisir des menus faciles à préparer et qui prennent peu de temps. Faites chaque semaine un gâteau et une couple de tartes. Préparez votre pâte à l'avance afin de gagner du temps. Ce n'est pas une dépense exagérée que de prendre un repas au restaurant le jour où vous pouvez confier vos enfants à la femme de ménage. Vous en profiterez pour déjeuner avec une amie. Espérons que le dimanche vos parents ou ceux de votre mari vous inviteront avec les enfants. Il ne faut pas renoncer à vos relations sociales parce que vous manquez de bonne. Conservez l'habitude d'avoir des amis à la maison un soir par semaine, disons le jour qui suivra le passage de la femme de ménage.



Depuis que le fisc américain frappe de lourds impôts les énormes revenus des stars de Hollywood, les mettant dans l'impossibilité de vivre luxueusement comme autrefois, les vedettes féminines se passent de domestiques, comme tout le monde. Tel est le cas de Bonita Granville qui réapprend à tenir seule sa maison.

(Suite de la page 11)

— Dans son lit, probablement ! Il a encore une heure avant le dîner, il en profite pour dormir !

Philippe referma la porte et, se dirigeant vers la chambre de son camarade, y entra doucement. Tout d'abord il avait eu l'intention de l'éveiller, il réfléchit que ce serait cruel, et prit le parti d'attendre que le dormeur ouvrit les yeux, car Caddnon — ainsi que l'avaient prévu ses camarades — reposait tranquillement.

Sa cabine offrait le spectacle d'un effrayant désordre. Philippe dut enjamber par-dessus un tub à moitié rempli d'eau où flottait encore une éponge, buta dans deux ou trois paires de souliers, et enfin, surmontant les obstacles accumulés sur son passage, alla s'échouer sur une chaise encombrée de vêtements. Son amour de l'ordre, violemment choqué par ce désarroi, fut le plus fort et, pour s'asseoir, il retira au fur et à mesure la casquette de Caddnon, sa redingote d'uniforme, un pantalon civil auquel adhéraient encore des bretelles bleu de ciel, une paire de babouches en cuir jadis rouge dont l'une contenait une chaussette de soie ajourée, puis un vieux mouchoir déchiré, un autre très brodé et tout neuf, enfin deux ou trois cravates très élégantes.

Philippe plia les effets qui traînaient, prit un journal qui se trouvait sur la chaise en leur compagnie, mais ne lut pas longtemps. Malgré lui il contemplait son camarade. Revêtu d'un pyjama couleur d'azur, Caddnon dormait de tout son cœur.

Il lui découvrait le vrai type de l'homme du Nord, et ceci lui rappela un fait survenu plus de treize ans auparavant.

Caddnon était alors élève au lycée Saint-Louis. Un jour, un camarade, jaloux de ses succès de bûcheur, lui jeta à la tête ces mots pleins de fiel :

D'abord, toi, tu n'as pas de patrie !

L'enfant suffoquait de colère. Il bondit sur l'insulteur et le cribla littéralement de coups de poings, tant et si bien que l'autre dut crier grâce. Et en revenant le soir chez lui Caddnan s'avouant, qu'en effet, il était le fils d'un médecin Anglais marié à une étudiante Russe, se jura que cette France qu'il aimait ardemment aurait un jour le meilleur de lui-même. Il ignorait encore quand et comment mais il voulait être le champion de quelque cause noble et généreuse entre toutes.

Philippe toussa un peu fort. Caddnon ouvrit les yeux, et, en baîllant à se décrocher la mâchoire, demanda étonné :

— Tiens ? Qu'est-ce que tu fais là ? . . .

— J'attendais que tu fusses éveillé. Dis donc, mon vieux copin, voudrais-tu demain matin prendre la fin de mon quart ? Le Commandant désire que j'aille attendre sa fille à Port-Haliguen.

— Sa fille ! Bon ! voilà qu'il a une fille maintenant ! Et c'est toi qui vas faire la « nurse » ? . . . Bien du plaisir, mon cher ! Enfin, compte sur moi, je te remplacerai très volontiers.

— Et comme récompense nous déjeunons tous les deux à la table du Commandant.

— Avec sa fille ! çà c'est chic ! J'espère que ce sera un fin gala !

— Sois tranquille, rien ne manquera à ton bonheur. Es-tu prêt ? Il est grand temps d'aller dîner.

— Je viens.

Et finissant de se rhabiller Serge Caddnon rejoignit son camarade au carré où, en attendant le potage qui n'arrivait pas, deux aspirants tapaient avec rage sur le piano qui n'en pou-

(Lire la suite page 20)



Education des Yeux

NOUS N'AVONS que deux yeux dont la fragilité est grande et l'importance plus grande encore ; ils doivent durer toute notre vie qui, sans eux, perd la plus grande partie de sa valeur et même de sa signification. Comme tous les autres organes de notre corps ils sont exposés aux maladies et aux accidents, ce qui nous impose le devoir de veiller particulièrement sur eux, vu leur fragilité. Le faisons-nous ?

Le plus souvent, non. Nous exposons, sans aucune protection, nos yeux à des vapeurs ou à des poussières qui peuvent être dangereuses, nous les surmenons, bref nous agissons à leur égard comme nous le ferions d'un jouet incassable ; nous nous exposons ainsi à le regretter mais trop tard.

Il peut arriver aussi que nos yeux nous donnent toute satisfaction pendant très longtemps puis un jour, brusquement, ils semblent avoir perdu beaucoup de leur efficacité ; la chose arrive précisément quand vous auriez besoin de posséder une très bonne vue pour le nouveau travail qui vous est confié. Que s'est-il passé ?

Une chose très simple, peut-être. Supposons que vous vous occupiez auparavant de travaux agricoles ; vous n'aviez pas alors à regarder des objets minuscules et de très près et vous pouvez être devenu presbyte sans vous en rendre compte. Si vous avez ensuite à vous occuper de travaux manuels demandant une attention soutenue, vous constatez que votre vue ne fonctionne plus normalement dans ce champ trop restreint. Persister n'améliorerait aucunement les choses, il vous faut consulter un expert oculiste.

De la nervosité sans cause explicable, des maux de tête que rien ne semble justifier peuvent encore être l'indication d'une vue qui a besoin d'être examinée par le spécialiste ; on ne le fait pas toujours et l'on a tort. Pourquoi traiter ses yeux comme si l'on en avait une douzaine de rechange ?

La nature a fabriqué l'œil humain pour servir pendant le jour et se reposer la nuit mais le progrès en a décidé autrement. On travaille et l'on vit aujourd'hui à peu près autant à la lumière artificielle qu'à celle du soleil ; on a imaginé des quantités de modèles de lampes dont certains sont de vente facile parce qu'ils sont d'un bel effet décoratif ; on s'imagine assez facilement, par exemple, que tel abat-jour donne une lumière diffuse de qualité supérieure alors, qu'en fait de lumière, la seule chose qui compte c'est la quantité. Il y a fatalement fatigue des yeux si elle n'est pas suffisante.

Il va de soi, cependant, qu'il faut soigneusement éviter les réflexions éblouissantes ou les ombres prononcées. D'autres précautions sont à prendre qui ne manquent pas non plus d'importance.

La fumée de cigarette dans les yeux leur cause de l'irritation ; il faut veiller à ce que cela n'arrive pas trop souvent. Les mêmes précautions sont à prendre vis-à-vis de l'eau salée pour les personnes qui vont aux bains de mer et la fixation prolongée d'un écran de cinéma n'a rien, non plus, de bien favorable pour les yeux.

Il peut arriver, toutefois, que certains jours on ne se sente pas une puissance de vision égale à celle des autres jours mais si la chose est simplement occasionnelle, si elle ne se répète pas trop fréquemment, il n'y a pas lieu d'en prendre inquiétude. De même qu'il arrive qu'on se sente la digestion moins facile un jour ou que l'on éprouve une sorte de paresse musculaire sans avoir fait auparavant quelque travail dur qui l'explique, il peut se produire, dans les yeux, une fatigue passagère qui d'ailleurs ne dure pas. La nature humaine a ses faiblesses et ne les limite pas à un seul organe.

Néanmoins, s'il est futile de s'alarmer trop vite en ce qui concerne les yeux, il ne faut pas oublier qu'une négligence envers eux peut avoir de graves conséquences car, encore une fois, ils ne sont pas remplaçables. Traitons-les donc bien et ne les surmenons pas, nous ne pourrons nous en porter que mieux.

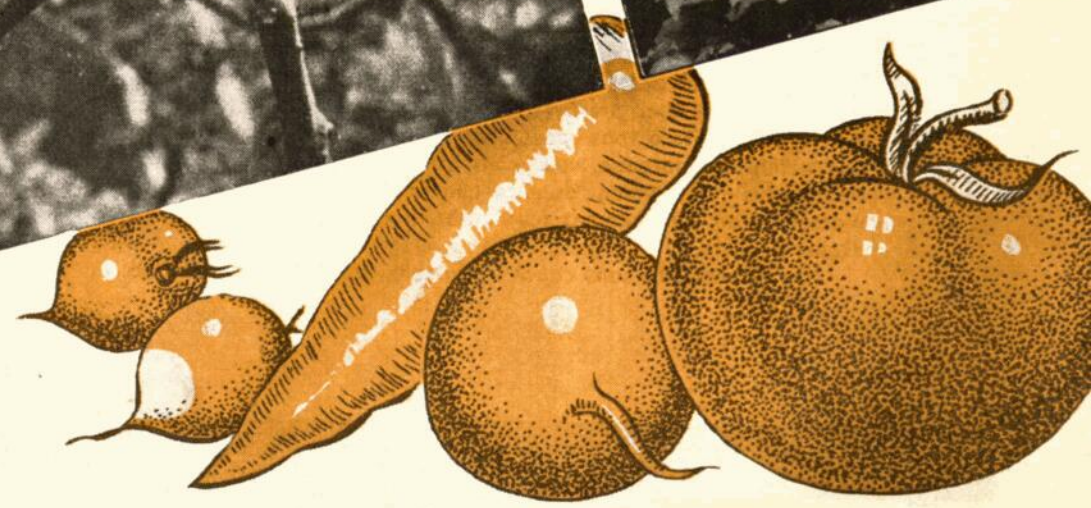
Mon Jardin . . .



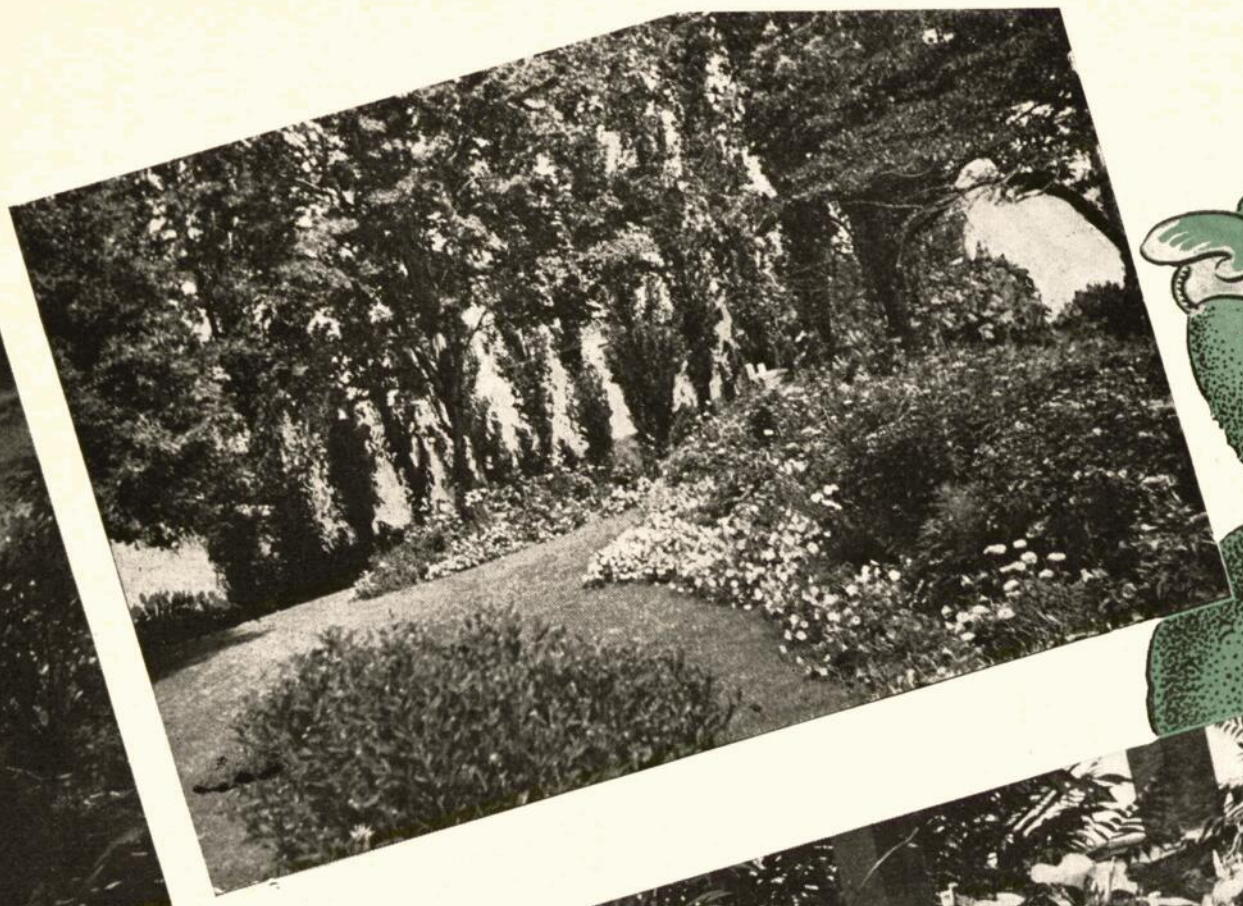




















... DE LA VICTOIRE

Par Louis Prévost

AVRIL, mois du IVe Emprunt de la Victoire et des Jardins de la Victoire. Sécurité pour l'après-guerre, grâce aux titres de l'Etat canadien achetés volontairement. Sécurité pour le présent, grâce aux semences mises en terre aux derniers jours d'avril et tout le long du mois de mai. Tout l'hiver dernier les ministères de l'agriculture du Canada et des Etats-Unis exhortèrent les civils des villes et des campagnes, indifféremment, à exploiter le sol. Chacun son jardin, si petit soit-il ! Au besoin, sacrifier les fleurs. L'important, en ce moment, et plus que jamais, c'est de produire soi-même et de mettre en conserves le gros des légumes de consommation domestique. La culture potagère n'a rien de sorcier et il n'est pas plus difficile pour un amateur de faire pousser une carotte qu'une pensée.

Nouveautés Littéraires

APPROCHES

Par MARCEL DUGAS

Ce livre renferme des essais sur Léo-Pol Morin, Alain Grandbois, François Hertel, Saint-Denys, Garneau, Simone Routier. Ils sont approchés « ici avec sympathie et désir de les comprendre ». Comme M. Marcel Dugas le dit dans la préface de son livre : « Il veut rendre à leurs qualités un tribut d'éloges. »

« Le monde, dit-il, souffre probablement de trop de négations, de critiques qui ne sont que la parodie de la compréhension ou qui trahissent le goût de détruire ce qui réclame, pourtant, sa juste part du soleil des vivants et des morts. Ce n'est pas trop dire, semble-t-il, et c'est affirmer que l'effort et l'art ont encore le droit d'être considérés. Quoique l'univers subisse des changements tels qu'on peut se demander s'il restera quelque chose après la tourmente, des vertus d'hier, c'est désirer sauver un sourire de civilisation que de tendre vers la justice pour les uns et les autres.

« L'auteur de ce livre a voulu retenir ce qui allait s'enfuir vers l'oubli de la mort ; il a voulu marquer aussi sa vive estime pour des contemporains dont il a connu la cordialité, la camaraderie.

« Il a joint à ces études un discours qu'il fit aux soldats : *Notre Nouvelle Epopée*. Il a choisi des raisons pour expliquer la mort, des raisons qui sont le pain de l'esprit et du cœur, et n'ayant de réalité, peut-être, que dans la vision d'un monde libéré de ses esclavages, de ses servitudes, de ses nécessités. Ce ne sont pas des raisons officielles, mai celles qui prêtent un sens à la mort, à la splendeur de certains sacrifices humains. Elles sont au-dessus de l'affreux carnage ; elles flottent dans cet univers de spiritualité qui persiste encore quand la plaine s'est endormie avec ses morts ou lorsque la mer est devenue silencieuse devant l'aube qui se lève, et que tout est disparu des armadas, des flottes orgueilleuses. »

Approches, par Marcel Dugas, aux Editions du Chien d'Or, C. P. 100, station "B", Québec, et dans toutes les principales librairies.

●

J'AI FAIM . . . !

Journal d'un Français en France depuis l'armistice

Par LOUIS LE FRANÇOIS

Les Editions Bernard Valiquette, de concert avec les Editions Brentano's, viennent de publier "J'ai faim . . . ! Journal d'un Français en France depuis l'Armistice".

"J'ai faim . . . ! " est l'histoire d'un "démobilisé" qui, après avoir appartenu à la plus belle armée du monde, erre, souffre et meurt de faim aujourd'hui dans son pays sous la botte du conquérant.

L'auteur a enregistré jour après jour les étapes de son douloureux martyre et montre d'une façon pathétique comment la défaite a fait surgir à nouveau la misère, l'intolérance, la persécution, les tracasseries et les brutalités policières, les déchéances physiques et morales, en un mot tout ce qu'on croyait que la civilisation avait fait disparaître.

"J'ai faim . . . ! Journal d'un Français en France depuis l'Armistice", par Louis Le François, est en vente au prix de $1.50 ($1.60 par la poste) aux Editions Bernard Valiquette, 1564, rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies.

ANTHOLOGIE DE LA POESIE CANADIENNE D'EXPRESSION FRANÇAISE

Par GUY SYLVESTRE

Tout Canadien cultivé voudra avoir dans sa bibliothèque l'Anthologie de la poésie canadienne d'expression française que vient de publier M. Guy Sylvestre aux Editions Bernard Valiquette. Ce livre est la somme de la poésie canadienne et, n'étant composé que des plus grandes beautés de notre littérature, on voudra y revenir sans cesse pour y relire tel poème aimé ou y repérer tel vers célèbre. C'est un livre indispensable à qui veut avoir une excellente idée de notre poésie.

Cette Anthologie a été préparée par M. Guy Sylvestre, jeune écrivain de grand talent, dont les débuts littéraires ont été accueillis chez nous avec enthousiasme. La brochure qu'il a publiée sur la *Situation de la poésie canadienne* lui a valu les plus grands éloges. M. Roger Duhamel écrivait que M. Sylvestre était "un des écrivains les plus cultivés et les plus puissants de notre génération", et M. Clément Marchand allait jusqu'à dire que l'auteur de *Situation de la poésie canadienne* était "le guide sûr et éclairant que la jeune génération où fleurit un talent si neuf, attendait."

Il va sans dire qu'un tel livre s'impose à la lecture non seulement du grand public, mais aussi de tous les étudiants qui y trouveront un guide sûr dans l'étude de notre poésie.

Anthologie de la poésie canadienne d'expression française, par Guy Sylvestre, est en vente au prix de $1.00 ($1.10 par la poste) aux Editions Bernard Valiquette, 1564, rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies.

●

LES CHANSONS ET LES HEURES

Poèmes, par MARIE NOEL

Edition nouvelle. Ouvrage réimprimé et distribué par la Librairie Granger Frères, Limitée, 54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal. — Beau volume in-12 de 200 pages.

Le chef-d'œuvre de la grande poétesse de France. "La plus grande, ce n'est pas moi, c'est Marie Noël," déclara un jour la célèbre comtesse de Noailles à l'un de ses admirateurs.

Son génie est fait d'amour et d'humour. Sa fidélité s'accorde, par une sorte de prodige, à une irréductible et charmante indépendance. Grâce, fantaisie, émotion, science du rythme, tout fait de son œuvre une mélodie à la fois câline et grave qui enchante.

Qu'est-ce qu'elle dit ? Rien et tout. Elle raconte son âme de femme peureuse et hardie, douce et forte, rieuse et mélancolique qui jamais ne s'impose, jamais ne s'arrange, toute vive, spontanée, sincère, vraie. Oui, c'est la grâce suprême de cette œuvre que la poésie et la vérité n'y fassent qu'un.

●

LE JARDIN DES BETES SAUVAGES (*)

Roman, par GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française

La *Chronique des Pasquier*, l'insurpassable chef-d'œuvre de Georges Duhamel, est l'histoire d'une famille bourgeoise française racontée en huit romans aussi captivants les uns que les autres et dont chacun constitue un livre complet qui peut-être lu seul.

Le Jardin des Bêtes Sauvages, le second roman de cette *Chronique des Pasquier* dont Les Editions Variétés ont entrepris la publication au Canada, met en vedette Laurent Pasquier, jeune homme rempli de rêves, d'idéal et d'enthousiasme.

Il vit, partagé entre ses amis et les membres de sa famille. Le temps devrait s'écouler sans heurts, sans complications, sans drames. Mais Laurent doit bientôt se rendre compte que la vie, si elle est parfois amusante, heureuse, est aussi dangereuse et maussade.

Et, un jour, Laurent Pasquier rencontre la vraie tristesse : il constate que les hommes mentent et qu'il lui faut vivre entouré de fauves comme dans un jardin de Bêtes Sauvages.

(*) Un volume de 240 pages. Prix $1.25 ; par la poste $1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

●

MAL D'AMOUR (*)

Roman, par JEAN FAYARD

Qu'est-ce que le *mal d'amour ?*

Le roman de Jean Fayard vous apporte la réponse en vous racontant une passionnante histoire d'amour.

Jacques Dolent, un militaire, avait au cours d'une permission rencontré trois jolies femmes qui lui avaient plu.

Mais après cette rencontre, Jacques s'était trouvé en face d'un problème difficile.

Il avait beau se poser mille et une questions, il ne réussissait pas à savoir s'il désirait simplement ces femmes élégantes ou si vraiment c'était l'Amour.

Mais, un jour, sur la place, il rencontre l'une d'elle . . .

(*) Un volume de 320 pages. Prix $1.25, par la poste $1.35. En vente dans toutes les bonnes libraisies et aux Editions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.

●

PAROLES DE PAIX

Par JOSEPH-DELVIDA POIRIER

En s'inspirant de la devise de Sa Sainteté le Pape Pie XII : "La Paix est le fruit de la justice", M. Joseph-Delvida Poirier vient de publier un recueil de vers : "Paroles de Paix", qui lui a déjà valu les plus beaux éloges.

Dans une appréciation élogieuse, M. Julien Perrin, p.s.s. n'hésite pas à dire que ces Paroles, exprimées en mots simples que tout le monde peut comprendre, seront pour bien des cœurs comme une source fraîche aux jours ardents. Cette poésie transparente, au rythme captivant, exaltant la vertu, l'héroïsme, tout ce dont on vit, bercera les âmes d'une paix divine. M. Perrin exprime le vœu que ces Paroles de Paix chantent sur les lèvres sincères des enfants, qu'elles résonnent dans la voix d'or des artistes, que les maîtres les revêtent de somptueuses harmonies. Qu'elles deviennent ainsi ce que les a voulues le poète, un chant d'amour pour l'humanité, un chant de gloire au Prince de la Paix !

"Paroles de Paix", par Joseph-Delvida Poirier, est en vente au prix de $1.00 ($1.10 par la poste) chez les dépositaires, 1564, rue Saint-Denis, et dans toutes les bonnes librairies.

Soins de Beauté

Par Francine



LES MAINS

■ Lorsqu'on est obligé de faire soi-même le ménage et la cuisine, récurer les casseroles et préparer les légumes, il faut protéger les mains en portant des gants usagés ou des gants de caoutchouc. Pour bien nettoyer et assouplir les mains après tous les nettoyages, enduisez-les de bonne vaseline ordinaire et massez quelques instants pour bien faire pénétrer le corps gras. Savonnez ensuite et lavez à l'eau bien chaude. Faites un second savonnage suivi d'un lavage à l'eau chaude et essuyez soigneusement. Vous retrouverez ainsi vos mains souples et blanches. Certaines personnes ont les mains moites, même en hiver, dès qu'elles se trouvent dans une pièce chauffée. Pour remédier à cet inconvénient, frictionnez les mains plusieurs fois par jour à l'alcool camphré. En outre, servez-vous de crème d'amandes pour adoucir les mains, en frictions après le lavage, et n'usez que de bon savon de première qualité.

LE NEZ

■ Le froid peut provoquer la congestion et la dilatation des petites veinules du nez, mais les troubles de la circulation, l'entérite, la dyspepsie peuvent également produire ce déplorable effet. Si les soins ne concernent pas le docteur, auquel il faut avoir recours lorsque l'état général est en jeu, on traite cet inconvénient avec efficacité par des lavages du nez, deux ou trois fois par jour, avec du lait, qu'on laisse sécher avant de se poudrer. Contre la couperose, on peut aussi employer la préparation suivante : Faire bouillir une poignée de pétales de roses dans un verre d'eau. Laisser réduire des trois quarts, passer et ajouter à ce liquide un verre à liqueur d'alcool camphré. Lotionner plusieurs fois par jour les plaques de couperose avec cette eau, pendant quinze jours environ, les rougeurs s'effaceront peu à peu.

LA PEAU

■ Se lotionner le visage avec de l'eau tiède dans laquelle on a mis une pincée de borate de soude est excellent contre la peau grasse et la dilatation des pores. Lorsque le peau est sèche, il faut préférer les adoucissants. Chaque soir, il est excellent de se démaquiller avec un tampon d'ouate imbibé avec un corps gras. Il faut renoncer à l'emploi du savon pour la figure quand on a la peau sèche. Une poignée de son ou de farine d'avoine dans de l'eau de plus tiède constitue une eau excellente pour lotionner, adoucir et raffermir l'épiderme du visage. Pour décongestionner les paupières, les lotions à l'eau tiède salée sont excellentes. Pour atténuer les rides et le gonflement de la paupière inférieure, lotionnez souvent avec de l'eau de plantain obtenue en décoction un peu sirupeuse.

LE COU

■ Voici un procédé très simple pour arrêter, dès le début, le vieillissement du cou : Mettez dans un récipient quelconque trois cuillerées d'huile d'amandes douces, trois cuillerées d'eau de roses et trente gouttes de jus de citron. Mélangez bien le tout en agitant fortement. Massez-vous légèrement tous les soirs avec cet onguent, en ayant soin de faire ce massage avec les deux mains bien à plat sous le menton et descendant vers le cou en un mouvement élargi. Essuyez ensuite avec une toile fine et tiède, et passez au talc. Ce traitement doit être fait tous les soirs régulièrement.

LES JAMBES

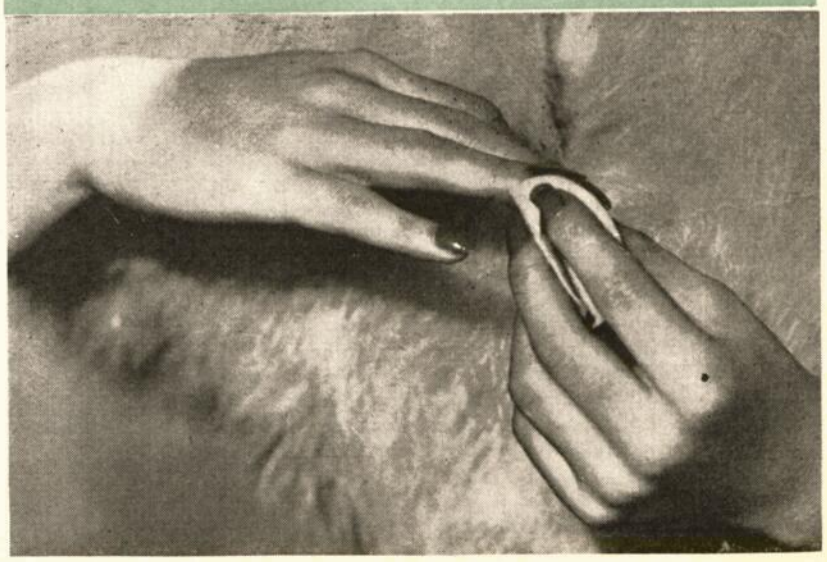
■ On ne peut guère changer la forme de la jambe, mais il est facile de remédier à certaines imperfections. Pour que la peau soit belle et la jambe souple, elle doit être lavée quotidiennement et frictionnée ensuite au gant de crin, en allant de l'extrémité jusqu'à la hanche. Passer ensuite légèrement de l'alcool avec la main. S'abstenir de porter des jarretières qui nuisent à la circulation du sang et peuvent provoquer des varices. Si les chevilles sont un peu fortes, faire quelques massages journaliers en remontant du bas de la cheville vers le mollet. Eviter les stations prolongées debout et faire une marche rapide tous les jours.

LES DENTS

■ On doit brosser les dents le matin, après chaque repas, et le soir au coucher pour les entretenir très propres. Brossez de haut en bas, en arrière et en avant ; employez de l'eau tiède dans laquelle vous versez quelques gouttes d'un bon dentifrice. Pour assainir et blanchir les dents, frottez-les deux ou trois fois par semaine avec le quart d'un citron, non avec le zeste, mais avec la partie juteuse du fruit. Cela désinfecte les gencives et les fortifie en même temps.



Toutes les recommandations, les conseils les plus pratiques ne valent pas, en fin de compte, les produits des marques les plus annoncées. Pour les soins de beauté des lèvres, des mains et des ongles, le plus simple est encore de s'en tenir aux produits les plus connus.



Le Homard

Un chevalier qui n'est pas sans peur et sans reproche.

Par MARCELLE LEPAGE-THIBAUDEAU

On a comparé le homard à un chevalier, mais ce n'est pas un chevalier sans peur et sans reproche, comme nous le verrons par la suite. La solide carapace dont il se fait un puissant bouclier rappelle cependant l'armure des chevaliers du Moyen-Age.

Cette carapace dure, faite de chitine fortement imprégnée de carbonate de chaux et de phosphate de chaux, est l'un de ses caractères distinctifs. Elle l'enveloppe presque tout entier : tête et thorax d'une part, délimitant de chaque côté de celui-ci deux cavités où se logent des branchies-attachées d'ailleurs à la base des pattes thoraciques — elle durcit chacun des anneaux libres de l'abdomen, rend quasi invulnérables les formidables pinces et protège chacune des autres pattes.

Le grand nombre des appendices du homard aussi bien que celui des autres Crustacés, ses cousins, leurs membres, si l'on veut, voilà de quoi surprendre le profane qui éprouve une curiosité autre que celle de goûter aux muscles savoureux. Pendant que chez les vertébrés, ils se réduisent à deux paires servant à toutes fins : locomotion, préhension, défense, attaque, ils se spécialisent chez ceux-là et sont en général adaptés à une fonction unique.

Localisés respectivement par paires sur chacun des segments ou anneaux — le homard est extérieurement formé de vingt segments discernables sur la face ventrale et plus nettement marqués sur la partie dorsale de l'abdomen — on en compte dix-neuf : le dernier anneau étant apode.

Décrire ces appendices spécialisés, c'est écrire l'histoire du homard et étudier ses mœurs.

Procédons d'avant en arrière. D'abord les appendices céphaliques : deux paires d'antennes, les antennules formées de deux parties et les antennes proprement dites, simples et beaucoup plus longues. Ce sont des organes exclusivement sensoriels sensibles au toucher et aux éléments chimiques. Viennent les mandibules, garnies de fortes dents chitineuses, servant au broyage des aliments, et deux paires de mâchoires, maxilles et maxillules, utilisées pour la mastication, les unes et les autres entourant la bouche.

Le thorax porte aussi des appendices buccaux, trois paires de pattes, dites pattes mâchoires, parce qu'affectées à déchiqueter les proies et cinq paires de pattes, nommées pattes ambulatoires, utilisées pour la marche et la nage, et dont les premières sont les énormes pinces dont la structure en fait des organes d'attaque et de défense.

Chacun des segments abdominaux, sauf le dernier, porte une paire de pattes plutôt régressées dont les dernières sont élargies en des sortes de rames, le uropodes, formant avec le prolongement abdominal, le telson, une nageoire caudale dont l'animal se sert un peu à la façon d'une godille.

Outre ces appendices, on observe en avant sur la tête, fixée sur de longs pédoncules, des yeux très mobiles qui sont en pleine activité la nuit surtout, car notre chevalier ne se promène guère le jour.

Un organe d'équilibre, constitué d'un sac tapissé de poils sensoriels et rempli de grains de sable, est situé à la base de chacune des premières antennes. Chaque mouvement du homard déplace les grains de sable qui frottant de l'une ou l'autre manière sur les soies le renseignent sur sa position. C'est une sorte de boussole interne.

Comment le homard assure-t-il sa subsistance ? Avec des déchets organiques souvent, tels des poissons morts. D'autres fois, il dînera d'un hareng vivant ou d'une morue passant dans ses parages ; ou bien se sentant en veine de bataille, il s'attaquera à de grands gastropodes, dont il brisera la coque pièce à pièce avec ses fortes pinces, pour pouvoir se repaître des tissus délicats qui y sont enfermés. Il lui arrivera aussi de creuser patiemment dans le sable, à la recherche d'autres mollusques dont il est friand. Comme quoi notre chevalier n'est pas sans reproche.

Ses proies, empoignées d'abord vigoureusement par les pinces aidées de l'une ou l'autre patte locomotrice armées aussi de pinces, mais beaucoup plus petites, sont d'abord déchiquetées par les pattes mâchoires, puis broyées par les deux paires de maxilles et les mandibules qui fonctionnent latéralement et non pas de haut en bas ou de bas en haut, comme chez les vertébrés. Avalée par la bouche, cette nourriture passe dans un court œsophage et tombe dans l'estomac supérieur, sorte de gésier, où elle est de nouveau triturée par un marteau masticateur armé de fortes dents ; on appelle cet appareil le moulinet gastrique. Après ce traitement, la nourriture descend dans l'estomac inférieur et dans l'intestin moyen, un tube court et droit où se fait l'absorption, pendant que les déchets se rendent directement dans le rectum.

Le foie du homard est un organe important débouchant dans l'estomac. Il est formé de deux glandes symétriques, masses volumineuses qui se décomposent en plusieurs lobes.

L'excrétion est assurée par deux glandes spéciales, dites glandes vertes, comprenant une vessie musculaire où se rendent les déchets du sang qui passent ensuite dans un court canal s'ouvrant à l'extérieur par un pore à la base de la seconde antenne.

La respiration se fait par des branchies véritables, expansions plumeuses qui garnissent la base des pattes, se logent entre celles-ci et sur le mur du thorax. Elles sont protégées, comme nous l'avons vu plus haut, par les replis latéraux de la carapace. L'eau circule, dans le canal ainsi formé, d'arrière en avant et est maintenue en un courant actif par le battement de lamelles situées à la base des secondes mâchoires.

Le système circulatoire est ouvert et non fermé comme chez les vertébrés, parce qu'il ne comprend

(Lire la suite page 47)



Dessin de GERMAINE BERNIER, de l'Université de Montréal.



A midi, quand la cloche sonne,
Nous filons vite à la maison.
En arrivant, maman nous donne
Un' Soup' Campbell's—oh! que c'est bon!

UNE SOUPE NOURRISSANTE POUR LES JEUNES CANADIENS

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC





Lunch à la maison

LA SOUPE AUX LÉGUMES CAMPBELL'S, avec tous ses légumes riches en vitamines et son bon bouillon de boeuf, est un excellent moyen de faire accourir les écoliers à la maison pour leur lunch. Elle est si nourrissante, si facile à digérer—et se prépare si vite et si simplement. Epargnez-vous du temps par ces jours affairés, et renvoyez vos enfants à l'école pleins d'énergie pour l'étude de l'après-midi. Voici un exemple des centaines de lunches que vous pouvez préparer rapidement en commençant par un bol de Soupe aux Légumes Campbell's.

Soupe aux Légumes Campbell's
Sandwiches de crackers et fromage
Salade d'oeufs durs
Fruits Frais Mélangés **Lait**



Lunch à l'école

LA SOUPE AUX TOMATES CAMPBELL'S — faite avec des tomates canadiennes mûries au soleil, du bon beurre de table et un assaisonnement délicat —est une de celles que les enfants préfèrent. L'on sait que les tomates sont un aliment protecteur et, par conséquent, cette excellente soupe convient parfaitement lorsqu'il s'agit de développer des citoyens sains et heureux pour le Canada! Une bouteille isolante pleine de Soupe aux Tomates Campbell's sera le mets principal d'un lunch délicieux et nourrissant pour les écoliers. Vos enfants se régaleront si vous mettez ce qui suit dans leur cantine —

Soupe aux Tomates Campbell's
Sandwich aux Oeufs en Salade sur du Pain Complet
Pomme et Petits Gâteaux Secs

PRÉPARÉES PAR CAMPBELL'S DANS SES CUISINES CANADIENNES MODERNES

Délicieux macaroni au fromage en 7 minutes de cuisson



POUR vous Mesdames, qui êtes si occupées *surtout* de ce temps-ci, le Kraft Dinner constitue un plat principal délicieux et économique. Et si vite préparé! En 7 minutes seulement, vous obtenez un macaroni au fromage tendre et léger dont toute la famille se régalera. Et le coût? A peine *quelques sous* par portion!



4 PORTIONS DANS CHAQUE BOÎTE

AVEC VELVEETA, VOUS OBTENEZ UNE SAUCE AU FROMAGE LISSE ET EXQUISE *en vitesse!*



PASTEURISÉ . . .
AUSSI DIGESTIBLE
QUE LE LAIT LUI-MÊME

● Vous n'avez qu'à faire fondre au bain-marie ½ livre de ce délicieux fromage. Ensuite, ajoutez-y ⅓ de tasse de lait. Et voilà! . . . vous avez une sauce au fromage lisse et savoureuse qui rend vos légumes plus appétissants et qui "étire" vos restes de viande ou de poisson. Une sauce qui apporte à vos mets des éléments nutritifs du lait en plus d'une saveur de fromage Cheddar si riche et cependant si douce!

COEUR EN FETE

(Suite de la page 15)

vait mais, pendant qu'un enseigne particulièrement excité dansait un endiablé « two-step ».

Chapitre II

Le vapeur 3 entrait à toute vitesse dans le petit port. Philippe de Sancy achevait d'enfiler de beaux gants tout neufs, et sauta lestement à terre. Il inspecta le quai : personne n'apparaissait. Pas de « governess » longue et anguleuse, pas de petite négrillonne aux boucles d'ébène. Ah ! cependant, voici deux silhouettes qui se dessinent sur la route. Une dame petite et replète suit péniblement une grande jeune fille en tailleur de piqué blanc.

Philippe est décontenancé :

— Ce ne sont pas elles ! pense-t-il ; c'est impossible ! Pourtant il n'y a à l'horizon que ces deux dames qui avancent toujours, et regardent autour d'elles d'un air inquiet.

Philippe se décide à les aborder :

— Mademoiselle de Marignargues ? demanda-t-il, incrédule.

— C'est moi ! dit une voix claire.

— En ce cas, Mademoiselle, permettez-moi de me présenter moi-même : enseigne de vaisseau de Sancy, envoyé par le Commandant pour vous servir de guide.

— C'est très aimable à vous, Monsieur, d'avoir pris cette peine. Mademoiselle Moreau qui m'accompagne (et, d'un joli geste affectueux la jeune fille désignait la grosse petite dame) sera plus rassurée de faire le trajet en votre société. Elle craignait les difficultés de l'embarquement qui seront aplanies grâce à vous.

Abasourdi l'officier contemplait cette jeune personne qui lui parlait de façon désinvolte avec son petit accent créole, doux comme un gazouillis d'oiseau.

Tout en marchant entre ses deux inconnus il n'en revenait pas de sa méprise. Comment ? la négrillonne c'était cette grande jeune fille blonde aux yeux de bluet, si pleine de charme et de grâce que l'on devait mettre un temps infini à s'apercevoir qu'elle était à peine jolie et qu'elle était surtout séduisante avec ses cheveux splendides, son doux sourire et son beau regard profond !

Intimidé pour la première fois de sa vie, l'enseigne se creusait la cervelle pour découvrir des phrases qui sortissent de la banalité. Mais que dire à des étrangères sinon qu'il fait chaud, que la mer est belle, le pays charmant ! . . .

Heureusement les péripéties de l'embarquement furent le sujet de variations nouvelles sur un thème ancien, et Philippe ne put réprimer la gaîté qu'excitait le joyeux fou rire de Mayotte devant l'affolement de Mademoiselle Moreau qui, au prix de mille peines et cris d'alarme, prenait place dans la baleinière.

Le petit quart d'heure de traversée s'écoula trop rapidement au gré de la jeune fille. Prise d'émotion en songeant que chaque tour d'hélice la rapprochait de ce père tant désiré, et chéri de loin, elle ne parlait plus. Philippe devinant son angoisse respectait son silence.

Enfin le youyou accoste; le Commandant est à la coupée . . . Mayotte gravit lestement l'escalier, deux cris étouffés jaillissent :

— Papa !

— Ma fille !

Le Commandant déteste les effusions en public mais quel cœur de tigre résisterait à l'enlacement de ces jeunes bras autour de son cou, à la caresse de ces baisers sur ses joues tannées, à l'appel enfantin de cette voix qui lui rappelle si vivement celle de l'adorée de jadis ! . . . C'est son enfant, après tout, la chair de sa chair.

Le sang bleu des Marignargues coule en ses veines, sous sa peau mate et fine comme sous son vieux cuir d'homme de mer, et il est fier de sa beauté, de sa grâce, de son charme, de ces attraits si pareils à ceux de celle qu'il aima vingt ans auparavant.

Sa fille ! La fibre paternelle qui sommeillait au fond de son cœur s'est réveillée. Tendrement il passe un bras autour de la taille souple de Mayotte et l'entraîne dans sa cabine, pendant que Mademoiselle Moreau se remet de ses émotions maritimes en les narrant au commissaire du bord qui est venu la saluer.

Mayotte inspecte d'un œil curieux la cabine et le bureau de son père, mas celui-ci, sans perdre de temps, la fait entrer au salon où la table toute dressée, couverte de cristaux, d'argenterie et de fleurs, attend les convives.

Philippe de Sancy est déjà là, puis, le suivant de près, un grand enseigne qui lui passe en riant le ceinturon, insigne du service.

— Mayotte, dit le Commandant, je te présente Monsieur Caddnon.

— L'aviateur, s'exclama la jeune fille. Oh ! je suis si contente de le connaître !

Caddnon dévore Mayotte des yeux. Mais oui . . . Il en est sûr à présent, il la retrouve ! C'est celle que dans le secret de son cœur il appelait « ma jolie petite inconnue ». Et soudain tout le passé se réveille . . . Perdu dans son rêve il entend les voix animées qui parlent marine, aviation, violoncelle, Opéra . . . Lui est à mille lieues de là, à cinq ans en arrière !

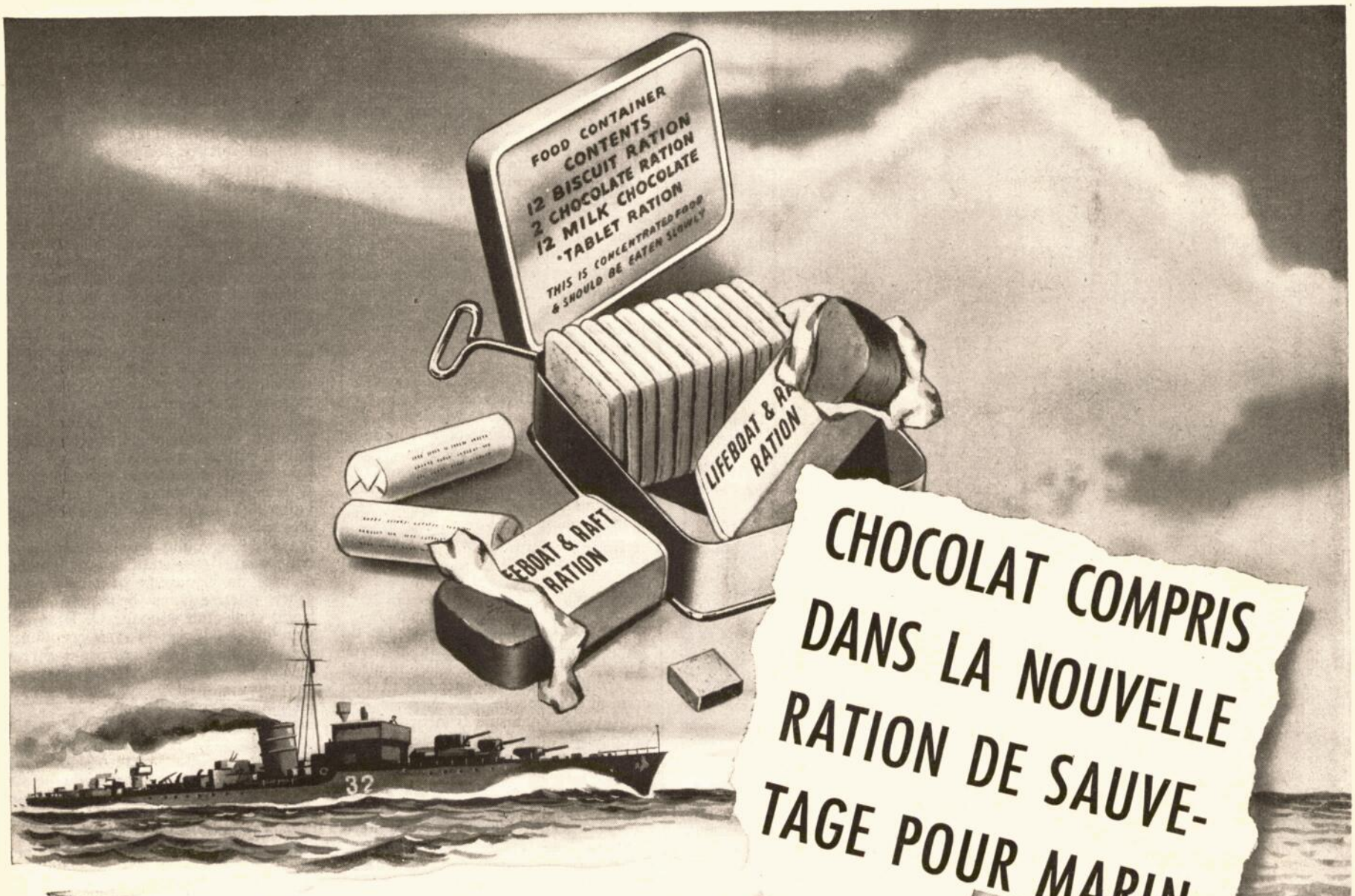
C'était durant sa campagne sur le Duguay-Trouin. Le vieux navire avait jeté l'ancre à Fort-de-France, où un grand bal fut donné en l'honneur des midships. Toute la soirée Caddnon dansa avec de ravissantes petites créoles aux cheveux noirs, aux yeux de velours, et le plus souvent avec la même : cette blonde aux prunelles de saphir dont le fin visage l'avait frappé.

Il n'avait jamais su son nom, mais il se souvenait de ce boston langoureux, de cette valse lente. « Quand l'amour meurt » que des violons pleuraient sentimentalement sur leurs cordes tendues, et la griserie de cette soirée lui remontait de nouveau au cerveau.

Il regardait Mayotte. L'enfant s'était fait femme, plus charmeuse encore, joignant à une grâce de sirène l'attirance d'une nature que l'on devinait, belle, loyale et bonne entre toutes. Oh ! le chaud soleil des Antilles, la douceur des nuits étoilées, les longues randonnées à cheval, au clair de lune, que c'était loin déjà !...

Depuis il avait revu bien des femmes. Sa gloire avait été la rançon de cruelles rancœurs et de lâches trahisons, car la volonté d'oublier une amère déception assombrissait encore sa brillante carrière, mais ce souvenir de jeunesse, son premier amour de midship, restaient pieusement enfouis dans un coin de son cœur où il gardait intact le suave parfum de ses rêves de vingt ans ! . . .

— Vous ne dîtes rien Caddnon. Qu'avez-vous donc ? des peines de cœur ? *(Lire la suite page 22)*



CHOCOLAT COMPRIS DANS LA NOUVELLE RATION DE SAUVE-TAGE POUR MARIN

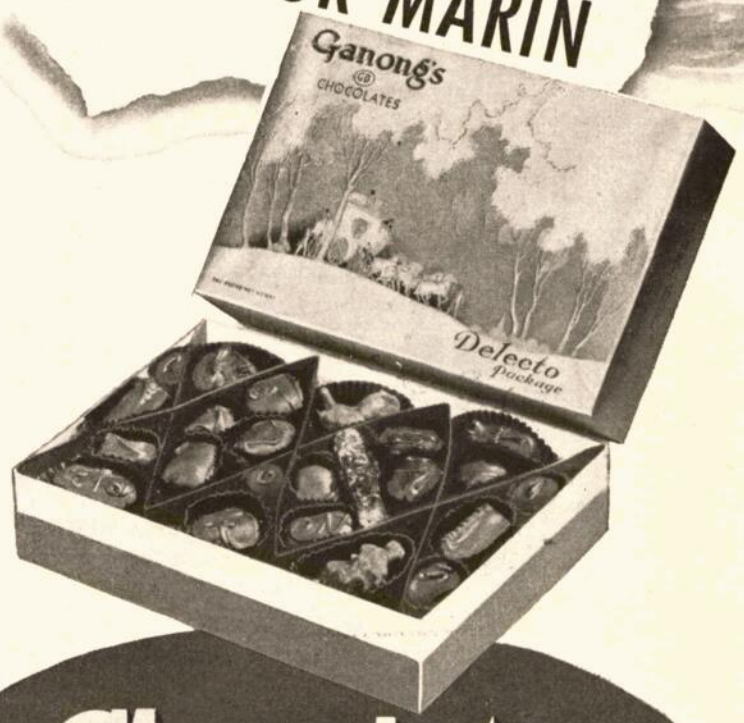
LE plus nouveau genre de ration comprend les tablettes et barres de chocolat . . ."l'emballage de sauvetage", inauguré par les Quartiers généraux de l'Amirauté canadienne.

Chaque trousse de ration d'urgence, pas plus grosse qu'une mallette de femme, contient huit récipients de 16 onces d'eau chacune, huit boîtes de nourriture contenant un haut pourcentage de calories, et huit paquets bien scellés de tablettes au lait. Quatre de ces trousses seront attachées à chaque chaloupe de sauvetage de dix hommes.

La boîte (telle qu'illustrée) est un peu plus grosse qu'une boîte de sardines et contient 12 tablettes de chocolat, 2 barres de chocolat, et des biscuits concentrés.

Un bonbon de qualité, l'une des meilleures nourritures, est très nutritif. Un approvisionnement de chocolats et des barres de chocolat de qualité contient la plus grande valeur nutritive dans le plus petit empaquetage possible.

NOTE: — Cette annonce ne veut pas dire que les produits Ganong aient été choisis ou approuvés par les Quartiers généraux de l'Amirauté canadienne. Elle tient tout simplement à démontrer que les chocolats de qualité et les barres de chocolat sont entièrement nutritifs.







Chocolats GB Ganong's

GANONG BROS. LTD. ST. STEPHEN, N. B.



Quand vous constatez que vous êtes délaissé par une jeune fille que vous ne pouvez oublier . . . employez la Crème à Dents Colgate—la pâte à dents qui purifie l'haleine en nettoyant les dents!



VOICI POURQUOI: Colgate a une mousse active et *pénétrante* qui va dans les interstices cachés entre les dents—aide à déloger les particules d'aliments en décomposition—à enrayer les odeurs de salive stagnante—à enlever la cause commune de la mauvaise haleine.

D'AILLEURS, Colgate a un agent de polissage sûr et inoffensif qui nettoie parfaitement l'émail des dents . . . leur redonne leur brillant éclat naturel! Il n'est pas étonnant que partout on abandonne des liquides, des poudres et d'autres pâtes en faveur de la Crème à Dents Colgate!



Soyez Prudents!
DEUX FOIS PAR JOUR—ET AVANT DE SORTIR—EMPLOYEZ LA CRÈME À DENTS COLGATE



COEUR EN FETE

(Suite de la page 20)

Caddnon sursauta.

— Toujours dans la lune! Enfin, mon cher, quand on monte aussi facilement à de telles hauteurs une simple distraction est bien permise! Toutefois si vous consentez à redescendre sur terre et à servir de guide à ma fille pour visiter le bâtiment avec de Sancy, j'en profiterai pour signer quelques pièces, puis j'ai bien des choses à dire à Mademoiselle Moreau que j'ai un peu laissée de côté, acheva le Commandant avec un sourire aimable à l'adresse de l'institutrice.

— A vos ordres, Commandant.

— De quel ton vous dites cela! Allons, mes enfants, encore une coupe de champagne! Mademoiselles, je bois à votre bienvenue! Caddnon, à vos gloires futures! Sancy! que faut-il vous souhaiter?...

— Mais... rien pour l'instant, Commandant, je me trouve si heureux de mon sort!

— Alors, filez, mes enfants, et amusez-vous bien!

CHAPITRE III

ENCADRÉE par ses deux gardes du corps, Mayotte passait la revue du « Duquesne ». Elle admirait tout, et on ne lui fit grâce ni d'un coin, ni d'un recoin.

Mayotte s'amusait franchement de cette visite que l'esprit et les remarques de ses guides rendaient instructive autant qu'attrayante.

— Maintenant, Mademoiselle, déclara Sancy, si vous promettez d'être très brave nous allons vous conduire dans un repaire de bandits, autrement dit: le carré des enseignes!

Mayotte aperçut alors quatre ou cinq officiers, puis deux jeunes femmes dont l'une, mise de façon assez excentrique, mimait un *cake-walk* devant un enseigne, tandis que l'autre applaudissait tout en écoutant les plaisanteries d'un midship.

L'entrée des nouveaux arrivants fit brusquement cesser ce tintamarre. Un enseigne, juché sur le piano, se retrouva par miracle sur ses pieds, saluant la jeune fille d'un respectueux plongeon; celui qui dansait s'arrêta net, les deux dames reprirent leur sérieux en entendant de Sancy dire avec une nuance de moquerie:

— Nous sommes désolés d'interrompre votre concert, mais nous tenions à faire à Mademoiselle de Marignargues les honneurs du carré. Mademoiselle, veuillez me permettre de vous présenter Mesdames Bucy et Brûlier. Nos camarades les enseignes Brûlier, d'Artigues, de Grangières, Villard-Sonnois et Lautinier.

— Aoh! Monsieur Caddnon! s'écria avec un fort accent yankee la jeune femme que l'on avait appelée Madame Bucy, vous venez juste à point pour danser un boston!

D'Artigues se mit au piano et le couple commença à danser.

Mayotte les regardait: lui, si blond, si jeune avec ses clairs yeux, très rieurs en ce moment, elle, très belle, un peu provocante, avec de splendides cheveux fauves, d'inquiétantes prunelles couleur d'aigue-marine, un teint de camélia blanc et des lèvres de pourpre. Sa taille souple était moulée dans une robe de foulard rouge, et, à certains moments, son grand chapeau noir empanaché dissimulait presque complètement son visage.

Philippe était debout devant Mayotte:

— Mademoiselle de Marignargues, voulez-vous m'accorder ce boston?

Comme toutes les jeunes filles, elle adorait la danse; elle suivit Philippe avec empressement. Il valsait avec une rare perfection guidant habilement Mayotte à travers les méandres compliqués du carré, et elle goûtait un plaisir infini à le suivre ainsi entre les tables, les chaises, le piano, sur le linoléum qui retenait le glissement de leurs semelles.

L'instant d'après, le petit Villard-Sonnois vint inviter la fille de son Commandant. Selon l'expression peu charitable de ses amis, il sabotait littéralement l'art de Terpsichore, marchant sur les pieds de ses danseuses, déchirant leurs traînes (lorsqu'elles en avaient) ou leurs dentelles, et les exposant à maints renfoncements, mais avec cela si gentil, si bon enfant, qu'on lui pardonnait volontiers son manque d'aisance chorégraphique.

Caddnon voulut aussi danser avec Mayotte. Il évoluait correctement, d'après de rigoureux principes, sans grâce comme sans beaucoup d'entrain, et il était songeur... Il se demandait si Mayotte l'avait reconnu...

Ne voulant pas l'interroger directement il parla de Fort-de-France, des séjours qu'il y avait fait sur le « Duguay-Trouin » mais sans rien préciser, et elle ne lui donna pas la consolation de s'entendre dire que son souvenir était resté vivant dans sa mémoire. La célébrité du jeune aviateur, seule, avait frappé son esprit, elle ne semblait pas se rappeler l'avoir déjà rencontré.

Une chaleur étouffante régnait au carré. Caddnon offrit à Mlle de Marignargues une orangeade glacée, puis lui proposa de remonter sur la plage-arrière où l'on respirerait davantage. Elle acquiesça à son désir et, de nouveau suivie par ses deux guides fidèles, alla s'asseoir au milieu d'eux sur le banc qu'abritait une tente de toile.

Mayotte resta un instant silencieuse. Puis, par les abords du salon qu'elle venait de quitter, éclata derechef le son du piano, et des voix chantèrent en chœur la valse en vogue.

— Tout le monde paraît bien gai! dit-elle alors à Philippe.

— Ah! Mademoiselle, je vous assure qu'au carré on n'engendre pas la mélancolie! n'est-ce pas Caddnon?

— Non certes! surtout quand d'aimables visiteuses viennent comme aujourd'hui distraire notre exil et charmer notre dimanche!... Dis donc, Sancy, La Veuve joyeuse porte allégrement son deuil!

— Qui est la « Veuve joyeuse »? demanda curieusement Mayotte.

— Madame Bucy répond à ce séduisant surnom. Elle a épousé il y a six mois l'un de nos camarades...

— Et il est mort?... Pauvre femme!

— Mais non, Mademoiselle! Elle s'envelopperait de crêpe et se perdrait dans des flots de noir, ce qui lui irait du reste fort bien! Bucy est seulement parti depuis peu aux missions lointaines. Pendant ce temps sa veuve... provisoire cherche des consolations et trouve des... consolateurs!

— Chut!... Caddnon! on ne dit pas de ces choses devant une jeune fille!

— Ah! diable! j'oubliais... Excusez-moi, Mademoiselle, je n'ai jamais eu de sœur.

— Pas même de frère?

— Hélas non ! Fils unique, pour mon malheur ! Est-ce assez bête . . . est-ce assez plat ! Enfin, je n'y peux rien !

— Et Madame Bucy habite Quiberon ?

— Pas toujours. Brest était le port d'attache de son mari ; elle y est d'abord restée, puis, Madame Butterfly ayant émigré ici pendant le séjour de l'escadre, elle a suivi son inséparable.

— Madame Butterfly c'est la femme de ce petit enseigne. M. Brûlier?

— Tout juste ! Elle a bien un type de mousmé, n'est-ce pas ? C'est Sancy qui l'a baptisée ainsi, il a un faible pour elle !

— Peut-on inventer de semblables histoires ! Tu n'avoues pas que Madame Bucy est — à ma connaissance — ton treizième flirt depuis cet hiver !

— Dis plutôt que je suis « son » flirt, ce qui n'est pas la même chose. Un peu crampon, cette chère Gladys! Brûlier commence à en avoir plein le dos, elle suit sa femme comme un caniche.

— C'est une Américaine ?

— Oui, Mademoiselle. Elle était venue à Brest, pendant les quelques semaines que les bâtiments américains passèrent dans notre port, retrouver son père un commodore géant et désagréable. Bucy la vit à un bal à la Préfecture Maritime et en devint éperdûment amoureux. Contrairement à la légende accréditée en France qui veut que tout sujet des Etats-Unis soit colossalement riche, la belle n'avait pas le sou. Bucy en possédait pour deux, ils se sont connus et mariés en l'espace d'un mois.

— Alors c'est un mariage d'inclination ?

— Eh oui ! . . . La lune de miel fut interrompue par le départ de Bucy. Sa femme tente d'oublier le chagrin, très réel sans doute, qu'elle en a éprouvé, et y réussit ! Ce soir, quand elle sera rentrée à l'hôtel, elle lui écrira dix pages au moins de papier pelure, en lui disant qu'elle languit loin de lui et qu'elle l'attend dans la retraite et le recueillement ! Et la voilà bien l'éternelle duperie féminine ! acheva Caddnon d'un ton qui voulait être léger et qui dissimulait mal une sourde rancune.

Mayotte, d'un air courroucé, balançait toujours son chapeau. Le soleil se jouait dans ses beaux cheveux blonds, y allumant des flammes. Le menton appuyé sur sa main gauche, dans une pose qui lui était familière, elle paraissait méditer profondément.

— Voilà une chose que je ne puis comprendre ! finit-elle par dire après un silence. Lorsqu'on épouse un mari on connaît par avance les lourds devoirs que la situation impose ! les renier est une lâcheté !

— Vous épouseriez volontiers un marin, Mademoiselle ?

— Pourquoi pas ? J'espère que je saurais trouver dans mon affection pour mon mari assez d'énergie et de courage pour supporter vaillamment son absence, et il me semble que loin de lui je n'aurais guère le cœur à danser et à faire la folle pour amuser les midships !

— C'est très juste. Malheureusement toutes les femmes ne raisonnent pas avec cette sagesse, n'est-ce pas, Sancy ?

— Hélas non ! Il faut dire aussi que la fragilité féminine reçoit parfois de rudes assauts et qu'il faut être fortement trempée pour vivre dignement cette vie austère de femme de marin. En somme, nous autres hommes de mer, nous ferions peut-être mieux de rester célibataires. La séparation, les départs lorsqu'on s'aime, ce doit être atroce !

Sancy se leva en achevant ces mots. Mayotte et Caddnon l'imitèrent.

Le thé était en effet servi dans le salon du Commandant et il fallut l'absorber rapidement car la vedette était avancée et l'embarquement ne devait plus tarder.

Mayotte alla remettre son chapeau dans la cabine de son père. Celui-ci la suivit, et comme elle allait repasser le seuil de la porte, il la prit dans ses bras et l'embrassa longuement.

— Papa ! mon Cher Papa ! Est-ce assez bon d'être ainsi réunis !

— Ma petite fille ! j'ignorais la valeur de mon trésor, comment ai-je pu vivre loin de toi !

— Mais nous voici ensemble pour toujours, et rien ne nous séparera plus désormais, n'est-ce pas ?

— Rien, ma chérie !

Il la retint un moment tendrement serrée contre lui, la couvrit de baisers, puis, dissimulant mal son émotion il la laissa aller, la reconduisant ensuite jusqu'au bas de l'escalier de tribord. Elle lui fit encore des signaux avec son mouchoir, et il ne quitta la coupée que lorsqu'elle ne fut plus qu'un point blanc presque invisible à l'horizon.

Chapitre IV

Lieutenant, il est moins cinq ! A ces mots fatidiques Caddnon, qui était étendu tout habillé sur sa couchette se réveilla brusquement, s'étira en baillant, sauta à terre et se rendit sur le pont où il devait prendre le quart de minuit à quatre.

Enveloppé dans son caban, car la nuit était étoilée mais assez froide, il se promenait de long en large, inspectant l'horizon.

Cet homme dont la gloire avait baisé le front de vingt-six ans, possédait une âme d'enfant, prête à tous les généreux élans, à tous les audacieux sacrifices.

Trahi une première fois par une fiancée infidèle qui se joua de son cœur, il passait, dédaigneux parmi la foule qui se pressait vers lui, gardant jalousement la pudeur de ses impressions et ne permettant à qui que ce soit d'en pénétrer le secret.

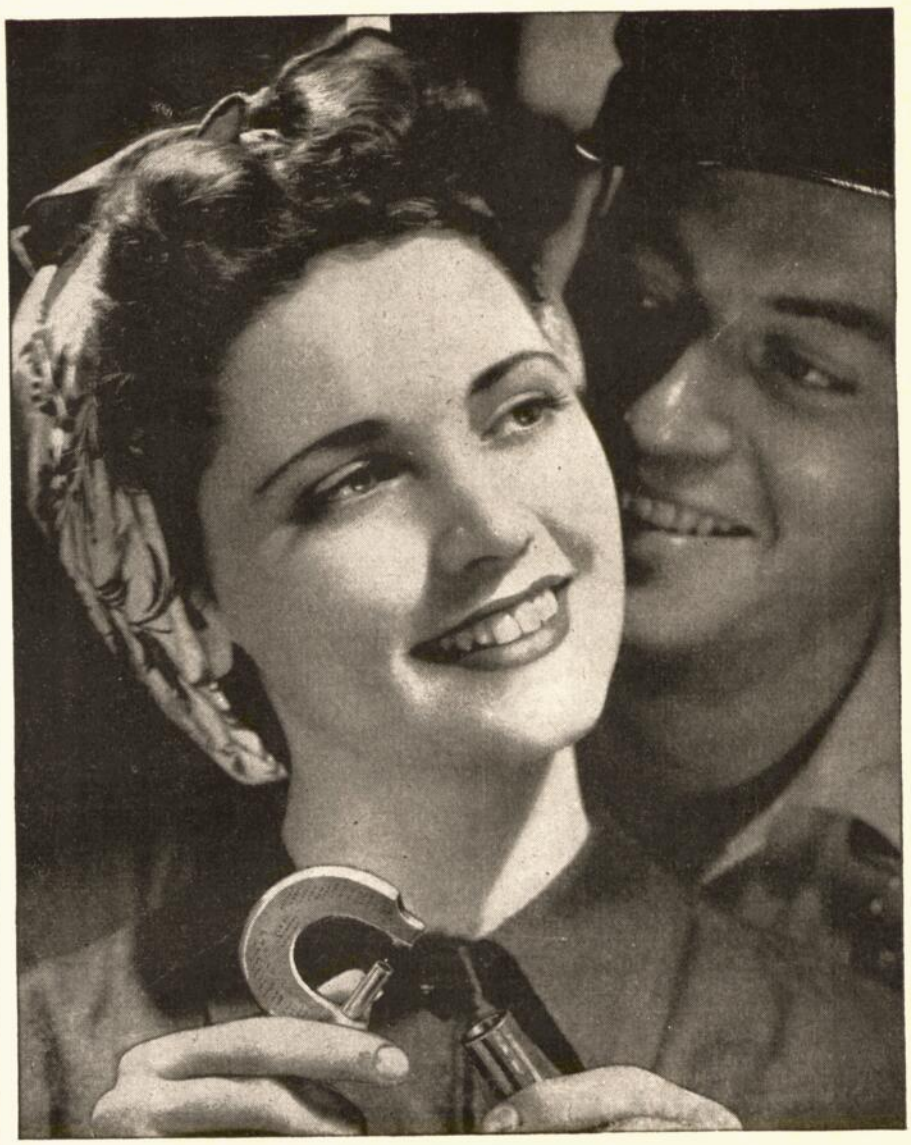
Sancy qui était son meilleur camarade respectait la réserve qui observait sans se démentir un seul instant, et c'était uniquement pour le taquiner que, cet après-midi, il lui avait reproché son treizième flirt. Car, aimé, adulé par tous, et surtout par les femmes, Caddnon s'en éloignait instinctivement.

En se promenant et en rêvant aux étoiles il vint jusqu'au banc où il s'était assis quelques heures auparavant avec Mayotte et Sancy. Machinalement il y prit place et ses yeux fixèrent des points lumineux qui étaient les fenêtres éclairées de l'hôtel Penthièvre. Il songea que durant cette nuit c'était là que dormait Mayotte. Il revoyait en esprit la silhouette fine de la jeune fille, son beau regard profond, ses cheveux ondés. Elle était tellement simple, si dénuée de cet insupportable apparat des conventions mondaines, elle paraissait si franche et bonne, affectueuse pour son père, pleine de prévenance vis-à-vis de son institutrice, qu'il se dit, secrètement charmé :

— C'est une vraie jeune fille dans toute l'acception du mot ! Elle a des yeux qui ne sauraient mentir !

Mais il ne chassa l'image de Mayotte que pour la remplacer par une autre aveuglément chérie jadis, et jamais morte en lui quoiqu'il n'en voulut pas convenir.

C'était si vrai qu'il n'avait encore pu consentir à se séparer de sa photographie. Il la possédait là, dans



"Ça va, chérie . . .
ton temps est rationné,
mais ce que je te trouve belle!"

Je fus très émue d'entendre Ted faire cette remarque! Mon émotion était faite de surprise et de joie. Je pensais avoir piètre mine avec ma blouse froissée . . . ma permanente cachée par mon turban . . . et mon visage barbouillé!

Quand j'entrai à l'usine, je me suis dit que je sacrifiais mon teint au pays. Je n'aurais plus le temps de m'occuper de mes soins de beauté! J'étais résignée à un simple débarbouillage au savon et à l'eau, l'affaire de deux minutes deux fois par jour . . . au savon Palmolive, bien entendu. Mais je n'avais jamais compté *exclusivement* sur le Palmolive, et mon sacrifice était fait . . . Et pourtant, voici que Ted, le plus beau garçon de l'usine, me proposait de SORTIR avec lui!

Le Palmolive doit donc être bon pour le soin de la peau. Eh bien, ça prouve qu'avec le nouveau Palmolive amélioré il suffit de *deux minutes* deux fois par jour pour qu'une ouvrière comme moi puisse garder sa peau fraîche et radieuse . . . c'est du moins ce que dit Ted.

Oui, il suffit de 2 minutes deux fois par jour pour garder votre peau radieuse . . . avec le Palmolive !

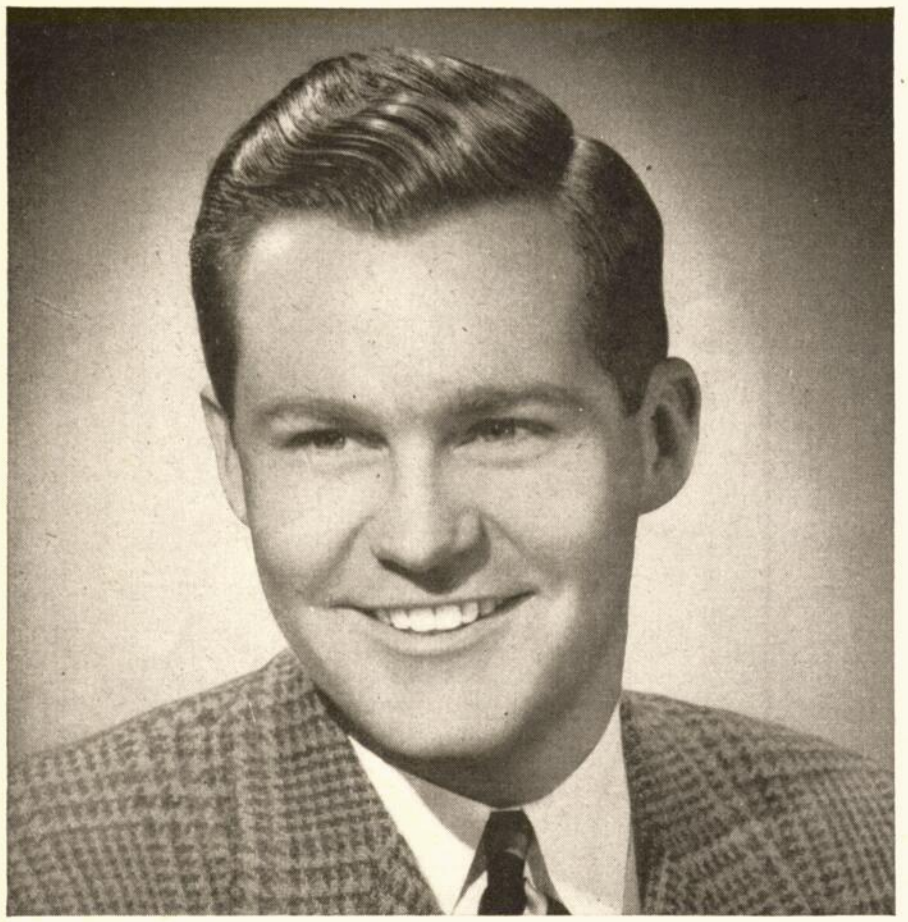
Rien de plus facile que la beauté du teint avec le traitement de beauté Palmolive pour le visage . . . et c'est si simple aussi la propreté *intégrale* avec les bains de beauté au Palmolive. Pourquoi le Palmolive? Parce que c'est le seul savon de grande marque à contenir le mélange très coûteux des soulageantes huiles de palme et d'olive—deux des meilleures aides naturelles de beauté. Le doux Palmolive soulage de fait la peau en la nettoyant à fond, sans la moindre irritation. Et cependant, le Palmolive ne coûte pas plus cher!



MAINTENANT PLUS QUE JAMAIS
JE COMPTE SUR LE *Palmolive*
POUR ME GARDER BELLE — POUR LUI !

Ayez ce Sourire Vainqueur

EN DONNANT LE SOIN SPECIAL IPANA A VOS GENCIVES !



Evitez la "Brosse à Dents Rosée"... Aidez vos gencives à devenir plus fermes — vos dents plus brillantes. Adoptez

IPANA ET SON MASSAGE

DE TOUT ce qu'il y a d'attirant en vous qui puisse donner aux gens une bonne impression, un sourire attrayant, vainqueur est l'une des choses qui comptent le plus. Mais souvenez-vous de ceci: une denture saine, brillante, qui *fait* votre sourire, dépend en grande partie de gencives fermes et saines. Et si vous souhaitez avoir des gencives saines, vous vous devez de leur procurer un soin spécial qui suppléera au manque de mastication énergique due à l'alimentation molle de nos jours.

Privées d'exercice, les gencives deviennent tendres, débiles et susceptibles de causer de graves désordres dentaires. Ceci se constate à la vue d'une légère teinte "rosée" sur votre brosse à dents — un avertissement naturel que les gencives ont besoin de soin.

Ne jamais négliger la "Brosse à Dents Rosée"

Ne négligez jamais le signe de danger qu'est la "brosse à dents rosée". Voyez votre dentiste le plus tôt possible, avant que vous ne soyez victimes de réels ennuis.

Très vraisemblablement, il vous dira que vos gencives deviennent simplement tendres et molles, et, probablement, il vous conseillera de leur donner plus d'exercice. Peut-être, aussi, comme tant d'autres dentistes de nos jours, vous recommandera-t-il "le bienfaisant stimulant d'Ipana et son massage".

Ipana—spécialement conçue pour aider le massage

Ipana vous procure un double avantage parce qu'elle ne fait pas que nettoyer les dents, les rendre blanches et brillantes, mais elle est spécialement conçue lorsqu'employée au massage, pour aider à tonifier et stimuler tout aussi bien les gencives.

Chaque fois que vous vous brossez les dents, massez vos gencives avec un léger supplément d'Ipana. Vous constaterez un revigorant "picotement" — exclusif à Ipana et son massage — qui vous avertit que la circulation s'avive dans vos gencives, les aidant à devenir plus fermes, à vous donner des dents plus brillantes et un sourire plus attrayant !

Un produit de Bristol-Myers
Fabrication canadienne



IPANA
PATE DENTIFRICE

Trois choses à retenir en temps de guerre :



1 Nettoyez vos dents, massez vos gencives chaque jour et voyez votre dentiste régulièrement pour examen.



2 Ne gaspillez pas Ipana. Vous n'en avez besoin que de peu pour nettoyer et masser vos gencives.



3 Remettez au pharmacien un tube métallique vide lorsque vous achetez un nouveau tube d'Ipana.

son portefeuille, pas bien loin de son cœur . . .

Caddnon tenait la photographie entre ses longs doigts nerveux et souples. C'était bien elle, cette femme cruelle qui s'était jouée de lui ! C'étaient bien son beau profil de médaille, ses yeux de velours, sa bouche au sourire indéfinissable, autant d'attraits menteurs qui ne s'étaient fait si charmants que pour le mieux leurrer.

Violemment, avec un sursaut de l'ancienne colère d'autrefois, Serge déchira l'épreuve et en lança les multiples débris à la mer.

Il se sentit apaisé, le cœur en fête, riche d'espoirs incertains et de félicité future. Allumant une cigarette il reprit d'un pas léger sa marche silencieuse qui ne troublait point le sommeil de tant d'hommes dormant au-dessous de lui.

Chapitre V

A la villa des Tamaris, Mayotte étudiait consciencieusement son piano. Ses gammes régulières et monotones berçaient le sommeil de son institutrice, endormie sur le Gaulois qu'elle essayait vainement de lire.

Précisément, en étudiant un passage difficile, Mayotte levait les yeux sur un portrait de son père accroché à la muraille.

Son père ! comme elle l'aimait !

Le sentiment de respect presque obligatoire que de loin elle éprouvait pour lui ne ressemblait en rien à l'adoration qui germait maintenant en son cœur.

Généreusement elle ne voulait plus se souvenir des longues années pendant lesquelles il s'était volontairement tenu séparé d'elle. Elle se rendait compte que désormais elle tiendrait dans sa vie la plus large place, et elle formait déjà des projets d'avenir.

D'abord, elle ne se marierait pas. Elle se découvrait une vocation subite pour le célibat ; elle avait dix-neuf ans et ne tenait pas à aliéner sa chère liberté ! Son père suffirait à occuper son existence.

Ses prérogatives de maîtresse de maison l'amusaient. Elle avait fait quelques visites avec son père et en avait déjà reçu plusieurs, entr'autres celles d'une dizaines d'officiers du « Duquesne ».

— Je n'aime pas M. d'Artigues, monologuait-elle, il est trop taquin ! Il fait sans cesse monter à l'échelle cette pauvre Madame Bucy qui est bien drôle, il faut l'avouer. Le petit Villard-Sonnois a l'air d'un bon petit garçon bien sage, il est toujours serviable et de belle humeur.

Quant à Messieurs Caddnon et de Sancy, eux, ce sont de vrais amis; ils m'ont parfaitement pilotée le jour de mon arrivée sur le bateau de papa. Je leur ai même développé ma profession de foi, moi qui ne veux plus me marier ! . . . C'est vrai qu'avant de mieux connaître papa je ne songeais pas à lui consacrer mon avenir ; la vie change, et les résolutions aussi !

Deux coups de timbre interrompirent les réflexions de Mayotte, et la cuisinière entra portant un billet sur lequel étaient tracés ces mots « très pressé ».

— Mademoiselle, le petit gamin a dit qu'il faudrait répondre ce soir « sans manque » à ce mot d'écrit, c'est très important !

Un peu émue, Mayotte décacheta l'enveloppe. Elle commença par rire du style biscornu de Madame Bucy, puis, n'y tenant plus, éveilla Mlle Moreau :

— Chère Mademoiselle, reprenez vite vos esprits, nous allons demain à Cranac, Madame Bucy nous invite, ce sera très drôle ! Voici justement Papa, nous allons lui soumettre le cas !

Et Mayotte courut au-devant de son père qui donna bien vite le consentement désiré.

Le soir, à table d'hôte, Madame Bucy reçut un volumineux courrier: c'étaient les réponses de ses invités. Une à une elle les passait à Odette Brûlier, sa voisine de gauche, ou bien lisait tout haut :

« Lieutenant de vaisseau Danvères. Impossible. Regrets. »

Jacques Brûlier pouffa de rire :

— A la bonne heure, c'est court et bien senti comme une épitaphe !

« Serge Caddnon, enseigne de vaisseau, remercie Madame Bucy de son aimable invitation à laquelle il aura l'honneur de se rendre. »

— Je pense qu'il n'en met pas trop long, non plus celui-là, dit Odette à son mari, il ne se compromettra pas avec de semblables phrases !

« Philippe de Sancy, enseigne de vaisseau, très sensible à l'aimable invitation de Madame Bucy, regrette infiniment de ne pouvoir l'accepter, un rendez-vous d'affaires exigeant demain sa présence à Lorient. »

— Bon ! un de moins ! observa Gladys.

— Connu, le rendez-vous d'affaires, confia tout bas Brûlier à sa femme ; c'est une échappatoire, cela l'assommait d'aller à Carnac, ce garçon!

Gladys compulsait toujours ses lettres. Elle calculait mentalement le nombre approximatif des excursionnistes et s'écria, d'un ton vainqueur :

— *Well!* Je vais commander trop de plum-cake ! on prendra le « tea » dans les « lignements » avant de partir !

Brûlier sourit d'un air de pitié, se leva de table et, passant son bras sous celui de sa femme, entraîna celle-ci sur la terrasse.

Le crépuscule tombait : les feux s'allumaient un peu partout. Sur la plage déserte la mer chantait inlassablement son éternelle berceuse.

Seuls tous deux devant l'immensité les jeunes gens se regardaient. Un grand silence régnait ; l'enseigne le rompit le premier :

— Dis, ma petite Odette, interrogea-t-il tendrement, tu tiens beaucoup à aller demain à Carnac ?

— Mais, Jacques, je ne puis guère refuser. Si je n'y vais pas Gladys sera furieuse, et elle me reprochera amèrement d'avoir fait manquer la partie !

— C'est dommage que tu aies accepté sans me demander mon avis. Je serai de quart, tu le sais ? Tu aurais pu venir me tenir compagnie, la baleinière eût été à ta disposition à deux heures.

— Ce n'est pas possible, Jacques, Gladys compte sur moi, et . . .

— C'est-à-dire que tu préfères de beaucoup aller t'amuser avec tous ces écervelés plutôt que de rester avec moi ! dit sèchement le jeune homme.

Odette baissa la tête. Elle était bonne enfant, capable à ses heures d'actes méritoires, mais ce jour-là sa petite cervelle de linotte concevait difficilement le sacrifice du plaisir projeté.

Chapitre VI

L'embarquement pour Carnac s'était fait « très matinalement » puisqu'il avait fallu prendre le train de 8 heures 30. Madame Bucy annonçait à qui voulait l'entendre que son amie Odette et elle-

même s'étaient levées à quatre heures pour retrouver à la messe de six heures Madame Dozier, la femme d'un lieutenant de vaisseau du « Bouvet », Mesdames Tralin et Vinclère, Mademoiselle de Marignargues et son institutrice.

Cela ne paraissait pas avoir restreint si peu que ce soit son élégance habituelle, car plus séduisante et pomponnée que jamais, la jolie jeune femme menait toute la bande joyeuse avec l'audacieuse assurance d'un général conduisant ses troupes à la victoire.

A la gare ce fut un désarroi universel, chacun se casait comme il pouvait. Mayotte monta dans un compartiment avec Madame Dozier qu'elle aimait, et de Grangières qu'elle détestait sans savoir pourquoi.

L'itinéraire tracé par d'Artigues, comprenait la visite de Carnac-bourg, du Tumulus Saint-Michel, de Carnac-Plage, et retour aux alignements du Menec pour le pique-nique.

Toute cette jeunesse éprise de mouvement et de tapage regardait peu le paysage. Mayotte qui aimait passionnément la nature se retrouva en haut du Tumulus, seule avec Caddnon.

Plongé dans une profonde contemplation l'aviateur ne s'aperçut que quelques instants plus tard de la présence de la jeune fille.

D'un geste large il embrassa l'immense étendue qui se déroulait à leurs pieds et dit simplement :

— C'est beau !

Serge et Mayotte goûtaient toute la beauté de ce spectacle idéalement reposant.

Une voix railleuse murmura près d'eux :

— Descendez donc les amoureux, on n'attend plus que vous !

De Grangières remorquant Madame Bucy les interpellait de la sorte.

Une teinte foncée envahit le visage de Caddnon. Il avait vu rougir Mayotte et, exaspéré, ne mesurant plus ses paroles, il répondit vivement :

— Dispense-toi, je te prie, de réflexions malsonnantes, je ne supporterai pas qu'en ma présence tu fasses de telles allusions. Ai-je besoin de te rappeler que Mlle de Marignargues a droit à tout ton respect !

De Grangières n'insista pas. Il était plus bête que méchant, aimant surtout à se faire remarquer par des phrases sensationnelles qui n'étaient pas toujours heureuses ! Il avait voulu montrer de l'esprit devant Madame Bucy et avait médiocrement réussi. La jeune femme, elle, ne parut pas avoir entendu les paroles incriminées, mais la réponse violente de Caddnon fit passer une lueur de jalousie dans ses beaux yeux, et elle jeta à Mayotte un regard qui n'avait rien de tendre.

Mayotte suffoquée, tout d'abord, par la stupide apostrophe de Grangières se remit vite d'aplomb ; en descendant la côte elle se rapprocha de Serge et murmura :

— Merci !

La bande des touristes se reforma, et à midi sonnant le déjeuner commença sur la lande, à l'abri d'une ferme, entre les géants de pierre.

Mayotte restait silencieuse. Elle s'était promis tant de plaisir de cette partie, et voici que la maladroite intervention de Grangières avait tout gâté !

Elle n'osait plus parler à Caddnon, sentant les yeux de Gladys braqués sur elle et épiant son moindre geste.

— Après tout, je suis bien bonne, se dit-elle. Pour un imbécile et une coquette je ne vais pas me priver de la société d'un galant homme qui a si bien pris ma défense !

Après le déjeuner, sans ostentation, elle glissa quelques mots aimables à Serge sur des sujets dont la banalité ne pouvait exciter la curiosité de Madame Bucy, puis se rapprocha de Madame Dozier dont la sérénité la calmait. Car elle se sentait énervée. Il faisait trop chaud, le vent ne rafraîchissait pas l'air, le temps devenait orageux, ces jeunes femmes étaient trop excitées, ces jeunes gens trop bruyants, ils ne mettaient plus de sourdine à leur exubérance qui dégénérait en dissipation.

Puis il fallut songer au départ. Ce n'était pas petite affaire que ranger les reliefs du festin et la vaisselle qui était restée éparse sur la lande.

Les préparatifs du départ traînèrent tellement en longueur que le train était en gare lorsque les deux véhicules arrivèrent à Plouharnel, au trot pénible de leurs deux malheureux chevaux poussifs. Ce fut une bousculade indescriptible, personne ne ne trouvant de place dans les wagons bondés depuis Auray où une fête locale avait attiré nombre de Quiberonnais.

Caddnon se chargea de Mademoiselle Moreau, et la hissa dans un compartiment. Villard, d'Artigues, Madame Bucy et ses amies prenaient d'assaut le fourgon des bagages. Mayotte, en désespoir de cause, allait les suivre lorsqu'un employé la happa un peu rudement par le bras, et dit d'un ton de mauvaise humeur :

— Allons, allons, en voilà assez comme ça ! Montez donc en tête, Madame, il y a de la place . . . Mais, dépêchez-vous, sapristi !

Mayotte prit ses jambes à son cou et courut à toute vitesse. Elle grimpa au hasard dans une voiture : Il était temps, le train s'ébranlait.

Etourdie par cette hâte et ce tumulte, elle se laissa tomber sur les coussins et reprit son souffle. Elle s'aperçut alors qu'elle était dans un wagon mixte, et n'occupait pas la classe à laquelle son billet lui donnait accès. Elle se leva, ouvrit la porte de communication et entra dans le plus proche compartiment de première où un voyageur, très absorbé par sa lecture, ne leva pas les yeux à son arrivée.

Mayotte le voyait de profil : une soyeuse barbe brune dessinait un menton volontaire, des traits réguliers et fins qu'abritait un canotier de paille. Elle le reconnut et éclata de rire :

— Monsieur de Sancy ! êtes-vous sourd ? . . .

Philippe sursauta. Vivement il se découvrit :

— Mademoiselle, veuillez m'excuser, j'étais à cent lieues de me douter de votre présence.

— Ce que vous lisez est donc si passionnant ?

Curieusement elle s'était rapprochée, et lut le titre du volume resté sur la banquette.

— Oh «les Géorgiques chrétiennes» de Francis Jammes ! Ce doit être bien aride ! fit-elle avec une petite moue.

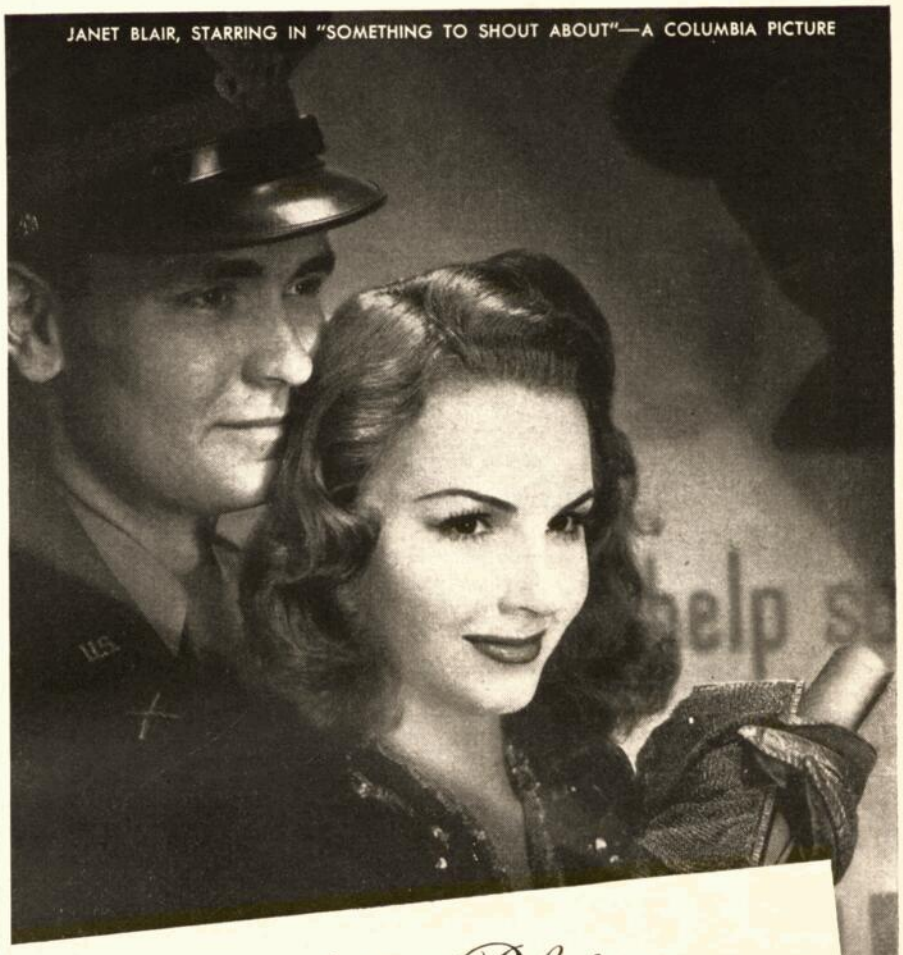
— C'est splendide ! répondit simplement Philippe. Puis, plus gaiement il reprit :

— Daignez-vous m'expliquer, Mademoiselle, par quel heureux hasard j'ai l'extrême honneur de voyager en votre compagnie ?

— C'est très simple. Nous avons passé la journée à Carnac avec Madame Bucy ; nous sommes arrivés quand le train allait partir, les autres se sont casés partout un peu, où ils ont pu, même dans le fourgon, quant à moi un employé m'a pourchassée jusqu'ici !

— Et vous avez, naturellement passé un délicieux après-midi ! Vous vous êtes amusée ? . . .

"Pendant L'extinction des Feux essayez mon *M.N.W."



selon Janet Blair :

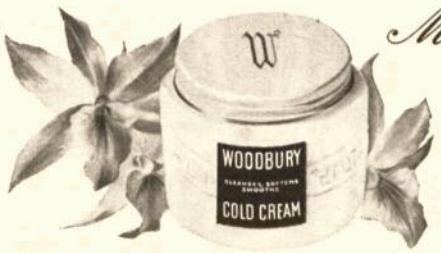
"Vous ne soupirerez plus après le succès si vous suivez le système de beauté de Hollywood. Ces soins nocturnes aident à rendre le teint radieux. Nous appelons cela M.N.W. C'est notre symbole pour le

*Masque Nocturne Woodbury."

Nettoyez-vous la peau avec cette Crème Woodbury satinée—essuyez. Remettez-en. Essuyez encore et laissez-en une couche légère pour sa magie nocturne. Ses 4 ingrédients spéciaux agissent aussitôt, rendant une peau rugueuse douce comme la rosée et aidant à lisser toutes les petites rides sèches. Un ingrédient unique purifie automatiquement la crème en pot, la protégeant constamment contre les germes de poussière ou de doigts sales. Employez la Crème Woodbury ce soir—pour avoir demain un teint plus doux, plus lisse, plus exquis.

WOODBURY COLD CREAM

Masque de Beauté des Étoiles

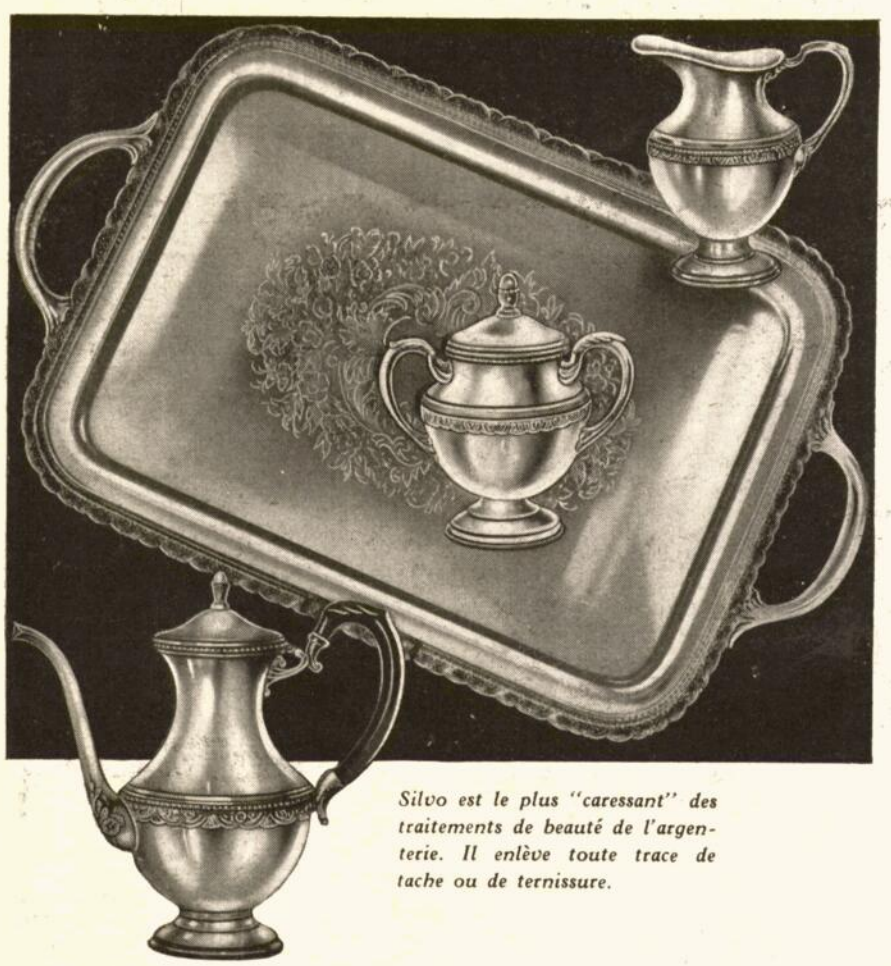


Avant tout, protégez votre Beauté. Achetez aujourd'hui la Crème Woodbury. Grands pots — pour bien des Masques Nocturnes — 50¢, 25¢.

Sa Base de Poudre est la nouvelle Woodbury Foundation Cream qui donne un doux éclat. Woodbury Cleansing Cream est utile pour une peau grasse tandis que Woodbury Dry Skin Cream aide toute peau sèche.

(FABRICATION CANADIENNE)

ACHETEZ DES TIMBRES ET DES CERTIFICATS D'EPARGNE DE GUERRE



Silvo est le plus "caressant" des traitements de beauté de l'argenterie. Il enlève toute trace de tache ou de ternissure.

"First Love"

Si vous possédez ce patron exquis venant des ateliers de l'International Silver, vous l'apprécierez aujourd'hui plus que jamais, puisque, s'il lui arrivait quelque chose, il pourrait être difficile à remplacer. Ne manquez donc pas de suivre le conseil de ses fabricants et faites-en ressortir toute l'éclatante beauté à l'aide de Silvo, le poli doux qui délicatement, rapidement, sûrement, enlève toute trace de matité ou de tache ! Servez-vous-en pour toute votre argenterie afin de la rendre et de la conserver comme neuve.

SILVO
POLI LIQUIDE
POUR ARGENTERIE

S22F

— Mon Dieu, oui, tout le monde paraissait enchanté ; Madame Bucy reçoit de façon charmante !

Philippe hésita un instant, puis, se décidant à parler :

— Je n'ai pas de conseils à vous donner, Mademoiselle, mais, croyez-moi, Madame Bucy n'est pas une femme dont vous pourrez faire votre amie.

Mayotte se rebiffa. Elle était, parfois, animée d'un certain esprit de contradiction, et il suffisait qu'on parût attaquer l'Américaine vis-à-vis de laquelle elle ne ressentait aucune sympathie, pour qu'elle prit immédiatement sa défense :

— Il me semble que mon père est d'âge à savoir quelles sont pour moi les relations utiles ou nuisibles, et je ne vois pas de quel droit . . .

— Je vous ai blessée, Mademoiselle, je vous en demande pardon. Je crains que vous ne vous mépreniez sur mes intentions. Ne pensez pas surtout que ce que je vous ai dit soit un sot besoin de bavardage, ou le désir de m'immiscer dans des affaires qui ne me regardent point. J'ai voulu seulement vous prévenir, comme je l'eusse fait pour l'une de mes sœurs, qu'il y avait quelque danger à fréquenter Madame Bucy.

— C'est pourtant une honnête femme, je suppose !

— Bien loin de moi l'idée d'attaquer sa réputation qui est restée jusqu'ici inattaquable. Mais elle est frivole, avide de plaisir, et prend sur ses amies un ascendant qui n'est pas toujours d'un heureux effet. (Philippe avait encore sur le cœur les doléances de Jacques Brûlier la nuit précédente). De plus elle est jalouse, or, par principe une femme jalouse est toujours à craindre. Vous voici avertie, Mademoiselle, profitez ou ne profitez pas de ce conseil, très désintéressé, je vous assure. Je crois que j'ai bien fait de vous apprendre la vérité si désagréable qu'elle fût.

— Je vous remercie. J'étais une orgueilleuse de ne pas vouloir vous écouter tout d'abord ! . . . Ainsi, vous avez préféré aller à Lorient pour votre rendez-vous d'affaires plutôt que de nous accompagner ?

Philippe fut pris d'un fou rire :

— Si je vous avouais que ce fameux rendez-vous qui aura, bien sûr, déchaîné la malignité de ces dames, m'était donné par mon dentiste ! Il a consenti à m'opérer un dimanche parce que je n'étais libre que ce jour-là, ce qui m'a permis de fuir vos agapes . . . tumultueuses ! . . . J'en ai profité pour remonter mon stock de musique et de livres, ajouta-t-il en désignant les menus colis disséminés sur la banquette.

— C'est vrai, vous m'avez dit que vous jouiez du violoncelle. Vous devriez venir faire de la musique d'ensemble avec moi, cela m'empêcherait d'oublier ce que j'ai appris.

— Bien volontiers, j'aime passionnément la musique, et ici j'ai rarement l'occasion de m'offrir ce luxe !

— Nous arrivons, tenons-nous bien car notre bonne réputation serait perdue !

Il descendit le premier, tendit la main à Mayotte pour l'aider à sauter, et tous deux attendirent à la sortie la bande joyeuse que le trajet avait un peu calmée.

CHAPITRE VII

LE MATIN du 24 juin, Mayotte revenait de la messe par le chemin des écoliers. Elle marchait d'un pas alerte le long des sentiers bordés de tamaris. Le cœur en fête, elle admirait tout du même œil enthousiasmé.

C'était aujourd'hui la fête de son père. Elle lui avait écrit la veille huit longues pages, car l'escadre partie depuis quatre jours avait regagné Brest pour peu de temps. Mayotte se trouvait donc seule à Quiberon avec Mlle Moreau et Madame Dozier dont la villa était voisine des Tamaris. Madame Bucy avait suivi Madame Brûlier, les joyeuses randonnées n'existaient plus qu'à l'état de souvenir.

Il faisait si beau que la petite créole ne se sentit pas le courage de rentrer encore. Elle marcha longuement sur le sable durci par la mer qui venait de se retirer, et allait s'étendre paresseusement à l'abri d'un rocher lorsqu'elle rencontra le facteur.

— Ah, Mademoiselle ! voulez-vous prendre votre courrier, dit le brave homme, cela m'évitera d'aller jusqu'à la maison !

La jeune fille tendit la main avec empressement, consulta vite les adresses, mit de côté les journaux et la correspondance pour son institutrice, et décacheta vivement l'enveloppe sur laquelle elle avait reconnu l'écriture de son père.

Adossée presque confortablement au rocher elle lut :

« Duquesne », 23 juin.

« Ma petite fille chérie,

« Si je n'étais philosophe je dirais que la vie est une contrariété perpétuelle car nous passons notre temps à former de beaux projets qui ne se réalisent jamais !

« Tu sais que nous devions reprendre la mer et nous embosser à nouveau dans cette chère baie de Quiberon. Or, la municipalité de Brest déclare notre présence indispensable au succès du Concours Hippique qui ouvira le 28 et on nous donne ordre de surseoir à notre départ. Le voici donc retardé de quinze jours au moins, car il faut toujours compter sur l'imprévu. Comme Brest sans ma chérie me paraît totalement dépourvu d'attraits je m'y ennuie à périr ! Veux-tu donc, ma petite aimée, venir m'y rejoindre avec Mademoisele Moreau le plus vite possible ? Cela te fera une bonne quinzaine à passer près de moi et tu jouiras d'une semaine de mondanités car on annonce de nombreuses fêtes à l'occasion de l'Hippique.

« Je pense que tu as tout ce qu'il te faut en fait de toilettes ? Vous pourriez arriver toutes deux demain au train de deux heures. Télégraphie-moi votre décision afin que j'arrête vos chambres à l'hôtel. Au cas où mon service me retiendrait à bord. ne vous étonnez pas de ne voir personne à la gare et prenez l'omnibus du Continental où je vous retrouverai.

« J'espère, ma chérie, que tu ne vas pas craindre la précipitation de ce départ, et que tu donneras à ton vieux papa la satisfaction de te posséder près de lui.

« Ici tout le monde s'informe avec beaucoup de sollicitude de tes nouvelles. Madame Brûlier, que je viens de rencontrer sur le Champ de Bataille, t'adresse mille amitiés. D'Artigues, de Sancy et Caddnon te présentent leurs respectueux hommages. J'oubliais de te dire qu'on a reçu de mauvaises nouvelles de ce pauvre Bucy que tu ne connais pas, mais dont tu as entendu parler. Lorsque le dernier courrier est parti il donnait tous les symptômes de la fièvre jaune. Dieu sait s'il s'en tirera ! le climat du Sénégal est si meurtrier. Ce serait terrible pour sa femme qui paraît accablée d'angoisses.

« Je te dis « à bientôt » n'est-ce pas, ma chère petite fille ? Rappelle-moi respectueusement au bon souvenir de Mademoiselle Moreau et re-

çois les plus affectueux baisers de ton père qui t'aime tendrement.

« Marignargues. »

Mayotte n'eut pas une seconde d'hésitation. Cela lui était bien égal de bâcler une malle, la belle affaire ! Elle en avait vu bien d'autres ! Elle était prête à partir pour rejoindre son père au premier appel.

Elle consulta la petite montre bracelet qui enserrait son poignet mince.

— 9 heures, se dit-elle. Je ne puis encore réveiller Mademoiselle Moreau, elle avait une telle migraine hier soir !

Nous avons le temps de nous préparer ! Dans une heure je passerai au télégraphe, après lui avoir demandé son avis . . . pour la forme !

Et, s'allongeant à nouveau, Mayotte se remit à lire sa lettre. Elle s'attrista des mauvaises nouvelles reçues de Mr. Bucy, s'amusa mentalement des plaisirs projetés, et sourit en revoyant le passage où il était question des enseignes du « Duquesne ».

Ainsi, ils pensaient à elle. Ils ne l'avaient donc pas encore oubliée !

Perdue dans son rêve Mayotte fixait sans la voir la mer bleue qui dormait à ses pieds.

— Cher Philippe ! songeait-elle, qui m'eût dit que je l'aimerais aussi vite !

Elle se rappelait ses véhémentes protestations de célibat, faites seulement quelques semaines auparavant, alors qu'elle ne croyait pas posséder un cœur assez grand pour y contenir à la fois un père et un mari. Serments fragiles que le premier souffle de brise avait emportés dans l'oubli !

Je suis une femme versatile, et bien inconstante ! se dit-elle en souriant. Bah ! La Bruyère n'a pas écrit pour rien que « l'amour naît brusquement, par tempérament ou par faiblesse ». Je ne suis sans doute pas plus forte que les autres, moi qui me jugeais invincible ! . . .

Elle ne se souvenait pas au juste à partir de quel moment elle avait commencé d'aimer Philippe. Redoutant, d'abord, son caractère entier, ses manières d'une froideur presque glaciale, son esprit facilement caustique, depuis qu'elle le connaissait mieux elle appelait ces défauts des qualités : possession de soi, distinction, perspicacité ! Leur vague parenté, la liberté dont on jouit au bord de la mer, le rapprochement provoqué par leurs réunions musicales, sous l'œil indulgent de Mademoiselle Moreau, facilitaient singulièrement leur intimité. En somme, c'était Sancy l'officier qu'elle avait vu le plus souvent. Depuis la partie de Carnac elle n'avait guère rencontré Caddnon qui, la dernière fois, lui avait paru sombre et mélancolique. Ses amis disaient qu'il traversait une crise de misanthropie car il partait se promener dans les seuls endroits où il fut sûr de ne rencontrer personne. Quant à d'Artigues et de Grangières ils lui déplaisaient, et les autres ne comptaient pas à ses yeux.

Sa pensée, fidèlement, s'envolait vers Philippe. Elle admirait tout en lui : la parfaite harmonie de ses beaux traits, de sa stature, de sa voix, la dignité de sa vie, le charme de son regard, d'élévation de ses sentiments, le prestige de sa rare intelligence ! Elle aimait son visage, son esprit, son cœur, ses merveilleuses aptitudes artistiques, et en se disant tout bas : « Je l'aime » elle se demandait à peine :

— Et lui . . . m'aime-t-il ? . . .

C'est que, à cette question inquiète, la raison pouvait répondre :

— Pourquoi pas ?

En effet, tout ne les rapprochait-il pas : la naissance, les goûts, les aspirations ?

Et voici qu'elle allait le revoir plus tôt qu'elle ne le croyait ! Leur séparation aurait été de courte durée. Qui sait si elle n'avait pas suffi pour éclairer également Philippe sur l'évolution de ses sentiments ?

Elle fut inopinément tirée de sa rêverie, et rappelée à la réalité par l'enlacement brusque de deux grosses pattes sur ses épaules. Une langue humide et chaude lui léchait le visage.

Elle se dégagea en riant de ces encombrantes effusions et passa ses doigts dans les longs poils soyeux de « Princesse » le colley des Dozier. Le bel animal précédait de peu les deux petits maîtres qu'il gardait jalousement. Mademoiselle Nénette et Monsieur Toto Dozier arrivaient sur la plage pour leurs jeux quotidiens, escortés de la Quimpéroise qui portait leur petit frère.

Les enfants avaient aperçu Mayotte pour laquelle ils ressentaient une véritable adoration. Ils coururent au-devant d'elle et l'étouffèrent sous leurs baisers en lui prodiguant les plus tendres appellations.

Chapitre VIII

Le train emportait les voyageuses à une vitesse très modérée qui leur permettait d'admirer en toute liberté le paysage, et Mayotte ne tarissait pas d'exclamations enthousiastes car la ligne de Lorient à Brest est pour les yeux un enchantement perpétuel.

Petite déception à l'arrivée : le Commandant n'est pas là ! Les deux voyageuses hèlent le cocher du Continental et se font voiturer jusqu'à la place de la Tour d'Auvergne.

A 6 heures du soir toute l'animation de Brest se concentre vers un pont unique : la rue de Siam !

Le Commandant en fait les honneurs à sa fille : il lui donne le bras, ils flânent ensemble devant les magasins, se faisant mutuellement mille remarques amusantes sur chaque chose qu'ils aperçoivent.

Le Commandant s'arrête un instant devant la Préfecture Maritime :

— Je te conduirai demain ici, ma chérie. L'amirale de Saint-Luc a connu ta pauvre mère, ses filles sont charmantes, tu les verras, du reste, souvent car Madame de Saint-Luc veut se charger de toi pour la durée du Concours Hippique ce qui permettra à Mademoiselle Moreau de se reposer.

Au moment de rentrer à l'hôtel le Commandant fait à sa fille cette recommandation :

— Tant que j'y pense, ne t'engage pas pour dimanche soir si on t'invite car j'ai prié à dîner les trois Sancy.

Mayotte ressent un petit coup au cœur, toutefois, sans broncher, et de sa voix la plus indifférente, elle interroge :

— Les trois ! comment cela ?

— Mais si ! Tu sais bien que le frère aîné de Philippe est aux dragons à Angers. Il arrive ce soir car il va courir pour le Military ; le plus jeune, Olivier, est entré cette année au « Borda ». Il sortira dimanche, déjeunera avec nous car ses frères seuls sont invités à la Préfecture et nous le conduirons à l'Hippique. A cause de lui nous dînerons de bonne heure car il ne faudra pas qu'il se mette en retard pour s'embarquer au Pont-Gueydon.

Cette délicieuse perspective rasséréna Mayotte qui s'attristait déjà de n'avoir point encore rencontré Philippe, et elle en eut de la joie pour toute sa soirée car elle était à cet âge heureux où le cœur ingénu s'il s'abat vite se redresse avec toute la vitalité de la jeunesse robuste qui n'a



Pour les médecins, c'est un fait qu'en temps de guerre, lorsque la situation se prolonge, la tuberculose augmente généralement. On a vu le fait se produire, lors de la Grande Guerre, et l'on signale déjà une recrudescence des cas chez certaines nations qui prennent part au conflit actuel.

Etant prévenu, le public canadien, en s'inspirant des connaissances acquises sur la tuberculose, pourra contribuer à la lutte contre cette dangereuse maladie.

Dépistée de *façon précoce*, la tuberculose est rarement difficile à guérir. Malheureusement, dans ses phases de début, il est rare que la maladie se manifeste d'une manière visible et tangible. Il peut se passer des semaines, des mois même, avant que se montrent des symptômes vagues, tels que: "légères attaques d'indigestion", sentiment de fatigue générale que rien n'explique, ou perte de poids persistante.

Lorsque les symptômes plus précis commencent à se manifester — rhume qui traîne, douleurs persistantes dans la poitrine, ou crachats striés de sang — il y a des chances pour que les dégâts commis soient graves. La guérison sera, alors, plus longue et plus difficile.

En outre, pendant cette période d'incubation, la personne atteinte peut avoir répandu les germes de la maladie autour d'elle, dans sa famille, parmi ses amis et ses camarades de travail. Car la tuberculose est une maladie microbienne, et elle "s'attrape". Il arrive souvent que des germes que l'on a absorbés dans le jeune âge demeurent en sommeil pendant des années, jusqu'au jour où, la résistance de l'organisme se trouvant diminuée par la maladie, par la malnutrition, ou par un surmenage physique exceptionnel, ils se réveillent à l'activité. La guerre impose à notre énergie un surcroît d'effort: aussi est-il doublement nécessaire de nous protéger contre cet état de choses.

Prévention de la tuberculose

Si vous avez la moindre raison de soupçonner qu'un membre de votre famille est atteint de la tuberculose, ou si une personne de votre entourage a été en contact avec un tuberculeux à la phase active, faites examiner immédiatement cette personne par le médecin. Grâce à un examen physique minutieux, comportant l'emploi des rayons X, le médecin est généralement à même de déterminer la présence de la maladie. Il faudra suivre à la lettre les conseils au sujet du traitement à suivre ou des examens périodiques.

Le traitement moderne de la tuberculose fait un large emploi du repos — repos complet de 24 heures par jour. Cela fournit au poumon malade la possibilité de guérir. On augmente la résistance de l'organisme par un régime alimentaire bien compris et composé d'aliments nutritifs. Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de changer de lieu pour se guérir, il pourra arriver que le médecin conseille un séjour au sanatorium. Cela assurera au malade un traitement rationnel, lui enseignera à se soigner lui-même, et protégera les membres de sa famille contre une infection toujours possible.

Par temps de paix comme par temps de guerre, le meilleur moyen de se préserver de la tuberculose, *c'est de se maintenir en bonne condition.* Suffisamment de sommeil, de repos et d'exercice, et une alimentation bien comprise, augmentent la résistance de l'organisme contre la plupart des maladies.

La Metropolitan enverra sur demande un exemplaire de son utile petite brochure, intitulée: "La Tuberculose".

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE A FORME MUTUELLE)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker, président du conseil — *Leroy A. Lincoln*, président

Direction Générale au Canada : Ottawa

Cours de la Croix-Rouge pour soins d'infirmière au foyer. Les différentes agences de la Croix-Rouge offrent aux femmes des cours d'enseignement pratique pour les soins d'infirmière au foyer. En apprenant à soigner les malades dans votre propre foyer, et à maintenir en bonne santé les membres de votre famille, vous ferez œuvre de patriote, et grâce à vous, nos forces armées disposeront d'un plus grand nombre de médecins et d'infirmières. Si la question vous intéresse, adressez-vous directement à l'agence de la Croix-Rouge qui se trouve dans votre localité.

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada, Ottawa.

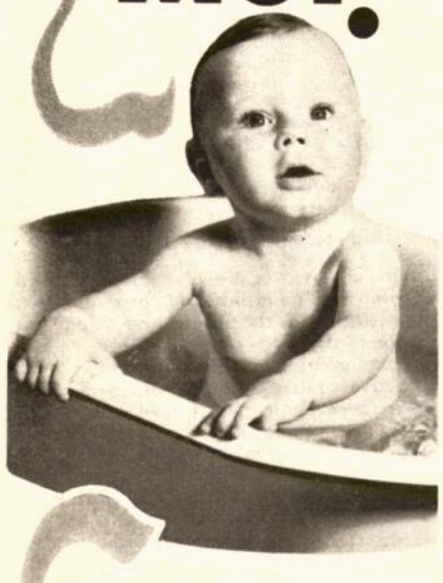
Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure, 4-Z-43, "La Tuberculose".

Nom .....

Rue .....

Localité ..... **Prov.** .....

Il n'y a qu'UN SAVON pour MOI!



" Oui, vraiment, Baby's Own est mon savon ! Il est pur, doux et rafraîchissant. Il est fait spécialement pour ma peau délicate".

Le savon Baby's Own, garanti par 75 ans de recherches scientifiques et les soins minutieux qu'on apporte à sa fabrication, est reconnu depuis toujours comme le savon le plus sûr pour bébé. Médecins et gardes-malades le recommandent. Employez-le en toute confiance . . . il est pur.



CONTIENT DE LA LANOLINE

Baby's Own

SAVON • HUILE • TALC

pas encore perdu son triomphant espoir en l'avenir !

CHAPITRE IX

ENCADRÉE par le Bordache et son institutrice Mademoiselle de Marignargues fit une entrée sensationnelle dans la tribune officielle au Concours Hippique. Il y avait déjà foule ; des mains se tendaient, on la saluait, on la présentait, tout le monde l'accueillait avec sympathie. Les filles de l'amiral de Saint-Luc s'emparèrent d'elle et l'aînée, la brune Marcelle, la fit s'asseoir à sa droite pendant que sa mère offrait une chaise à Mlle Moreau, très flattée de cette démonstration et jubilant intimement de se retrouver dans cet élégant milieu maritime.

Olivier de Sancy, un peu intimidé, tourmentait ses boutons de manchettes. Il était blond et candide, pas très bavard, mais l'absolue simplicité de Mayotte l'avait dégelé, et il contemplait de temps en temps à la dérobée sa jolie compagne.

C'est que Mayotte était vraiment très en beauté ce jour-là, avec une fraîche robe bleu nattier qui lui seyait à ravir, et un grand chapeau couvert de roses. Elle portait d'un air recueilli une ombrelle au manche de lapis-Lazzuli, cadeau de son père qui l'avait charmée en même temps que préoccupée car elle avait la néfaste habitude de semer un peu partout les engins destinés à l'abriter du soleil ou de la pluie !

Tout à coup elle se sentit rougir, et bénit le ciel « in petto » d'avoir un si grand chapeau pour dissimuler ce fard intempestif : Philippe, escortant un lieutenant de dragons, arrivait dans la tribune. Il présenta le jeune officier à plusieurs dames, puis à Mayotte.

Très chic, très beau, plus snob et moins sympathique que le marin, un tantinet poseur, le cavalier s'inclinait en un savant plongeon et baisait la main que la jeune fille lui tendait.

Gonzalve de Sancy incarnait le type Espagnol dans toute sa pureté. Il avait de longs yeux de velours, un teint d'ambre, des dents magnifiques, des cheveux noirs comme l'aile restant très différent. Il ne put guère du corbeau. Plus petit que son frère il lui ressemblait beaucoup tout en s'attarder dans la tribune car l'un de ses camarades venant l'y rechercher il repartit au pesage, puis s'éloigna dans la direction des écuries car le Military allait se courir.

Un coup de cloche : le silence se rétablit. Un lieutenant de hussards, monté sur un superbe anglo-arabe, apparaît. Haussé sur ses étriers, il semble chercher quelqu'un dans la tribune officielle.

Mayotte, étourdiment, sans mesurer ses paroles dit à mi-voix :

— Le beau cavalier !

La main nerveuse de Marcelle de Saint-Luc presse la sienne et la jeune fille murmure à son oreille :

— Mon fiancé !

Mayotte la regarde, surprise.

— Chut ! ce ne sera officiel que dans un mois !

Voici justement que Philippe se rapproche d'elle la conversation reprend le ton cordial et familier des Tamaris ou du « Duquesne ».

Railleur, il insinue :

— Je vous trouve quelque chose de changé. Qu'avez-vous donc ?

— Je vais vous dire, reprend-elle sur le même ton, c'est mon ombrelle !

— Votre ombrelle !

— Eh oui, je crains de la perdre, c'est un cadeau de papa, alors je veille sur elle, cela me trouble !

— Ah ! c'est donc ce qui vous donne l'air si sérieux ! et Philippe rit de tout son cœur.

La jolie Mayotte retrouve le jeune enseigne tel qu'elle l'a quitté quinze jours auparavant, c'est à croire que leur courte séparation n'a pas existé. Philippe lui parle de leur musique, de ses aquarelles, des livres qu'il aime et qu'elle a eu la permission de lire, des manœuvres qu'il vient de faire.

Mayotte demande à Philippe si l'on a reçu d'autres nouvelles de Monsieur Bucy.

— Hélas non, répond l'enseigne. Sa femme prétend que c'est bon signe ! Elle voulait aller à l'Hippique aujourd'hui, les Brûlier ont eu toutes les peines du monde à l'en dissuader disant avec raison que ce n'était pas sa place ! au fond, elle a un chagrin fou ! quelle incohérence ! Cette femme est une énigme ; on ne sait jamais ce que médite son cerveau.

Sur le moment Mayotte ne prêta aucune attention à ces paroles si simples en soi, qui devaient bien plus tard ressusciter à sa mémoire, elle pensait seulement à l'harmonieuse silhouette entrevue la veille et impartialement admirée sans se douter que cette femme tenterait un jour l'impossible pour lui voler son bonheur !

CHAPITRE X

LE MOIS d'août touchait à sa fin. D'Artigues et Villard-Sonnois étaient en permission dans leur famille. Madame Brûlier accompagnait sa mère à Dinard. Son mari préparant l'Ecole Supérieure de la Marine sortait rarement, on ne le voyait plus guère. Le pauvre Bucy était mort de la fièvre jaune cinq semaines auparavant. Sa femme repartait pour les Etats-Unis, abandonnant son appartement de Brest que le malheureux enseigne avait quitté plein de vie et d'espoir, et qu'il ne devait plus revoir. Gladys n'y voulait plus remettre les pieds ! Elle n'avait qu'un désir, une hâte : fuir, s'en aller, loin de cette ville où jeune, belle, adulée, elle avait été si heureuse !

Cette mort impressionna péniblement tout le bord, puis le temps fit son œuvre, et au carré, désormais, on parla moins du pauvre Bucy. Du reste, pouvait-on évoquer d'aussi funèbres pensées ce jour-là, par exemple, où il faisait un temps radieux ! Un tel soleil dorait la plage ! tout débordait tellement de vie, d'animation !

Par les baies largement ouvertes du salon des « Brisants » la villa des Dozier, on apercevait des tentes de coutil blanc rayé de rouge, des parasols sous lesquels s'abritaient les gens avides d'ombres et de tranquillité.

Seul, Caddnon restait songeur. Il rêvait au beau ciel des Antilles, à ce bal où il avait vu Mayotte pour la première fois, et une indicible mélancolie lui prenait le cœur en entendant la jeune fille chanter . . .

Madame Dozier, elle, ne disait rien, mais elle regarda Caddnon de son doux air compatissant. Avec sa fine intuition de femme aimante elle devinait la souffrance du jeune enseigne, et se désolait de ne rien pouvoir pour la calmer.

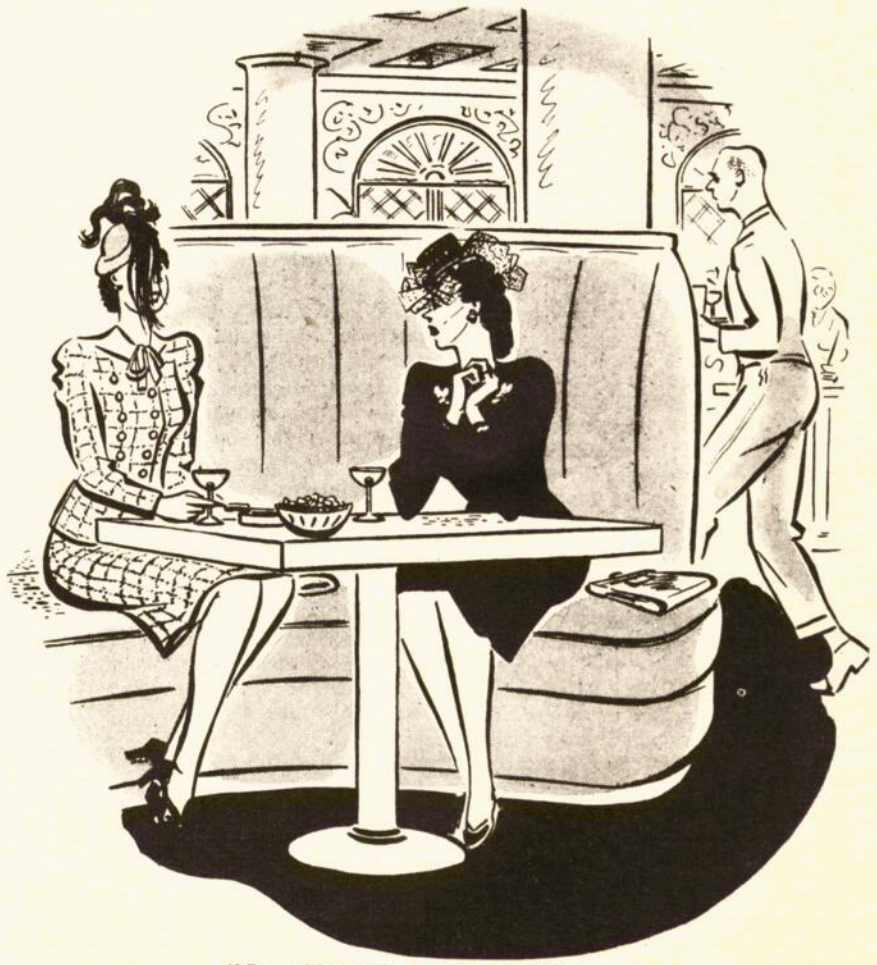
Elle pensait :

— Mayotte est donc aveugle qu'elle ne voit pas que ce pauvre garçon devient fou d'elle Elle est tout yeux, tout oreilles pour Sancy ! Dieu seul sait ce que celui-là décidera ! Pourvu que tout cela ne finisse pas mal !

Elle était si préoccupée par cette idée qu'en versant le thé dans la tasse de Caddnon elle faillit échauder la malheureuse Nénette qui tenait le sucrier et le présentait juste à ce moment à son grand ami.

La petite fille eut plus de peur que de mal. Stoïquement elle essayait de faire bonne contenance, mais le docteur, ayant voulu voir ce qu'elle avait, l'effraya, et elle se mit à pleurer. Caddnon la reprit sur ses genoux ; il lui disait mille petites bêtises pour ramener le sourire dans ses jolis yeux bleus et, caressant ses cheveux, la consolait de son mieux.

Mayotte s'était agenouillée devant Nénette. Elle lui faisait un simulacre de bandage autour du bras, lui donnait à manger une énorme



" Pour bien voir il faut que j'éternue."

(Saturday Evening Post)

tranche de gâteau, en lui contant ces riens exquis qui charment les enfants et que connaissent bien ceux qui les aiment et savent les comprendre !

Nénette finit par rire aux éclats, heureuse de se faire dorloter et Madame Dozier, voyant Serge et Mayotte s'occuper ensemble de sa fille, se disait :

— Ce n'est pas possible que l'avenir les sépare, ils sont faits l'un pour l'autre ! Deux cœurs comme les leurs seraient dignes d'être réunis ! . . .

Chapitre XI

Malgré l'entrain du ménage Thévin le pique-nique s'annonçait médiocrement gai. Les excursionnistes ne se rappelaient pas sans un souvenir de mélancolique pitié la dernière partie organisée par Madame Bucy, moins de trois mois auparavant. Il faut dire que le temps gris, la mer agitée, ne prêtaient pas beaucoup aux idées roses. Pourtant, c'était un spectacle d'une impressionnante et grandiose beauté malgré sa sévérité, que de contempler ces énormes rochers battus sans cesse par une mer furieuse, aux lames gigantesques dont l'écume vole à cent mètres plus loin en innombrables et légèrs papillons blancs.

Madame Thévin déclara qu'elle mourait d'envie de manger des palourdes et qu'elle avait bien le temps d'en ramasser quelques-unes avant le déjeuner.

— Venez donc avec moi, Mademoiselle, à nous deux nous en trouverons davantage ! fit-elle en s'adressant à Mayotte.

Celle-ci aurait mieux aimé ne pas quitter les Dozier, son père et Philippe. Par politesse elle n'osa refuser et suivit la pêcheuse improvisée.

La mer montait. Son inexpérience du métier rendait ses recherches presque infructueuses, elle voyait Madame Thévin s'éloigner d'elle davantage à chaque pas, et regardait cette côte perpétuellement ébranlée par les vagues : Portivy, Kerniscop, Port-Bara, Port-Maria. Perdue dans son rêve elle ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle avait sans s'en rendre compte escaladé des rochers, et que la mer montant, montant toujours, allait bientôt l'entourer.

Elle eut un court moment d'angoisse : comment sortir de là ! . . . Son énergie naturelle reprit le dessus et elle s'apprêtait à grimper de nouveau pour arriver à l'étroit chemin de côte qui surplombe la falaise et mène au corps de garde.

Sur ses entrefaites, on commençait à s'inquiéter de ne pas voir revenir les pêcheuses de palourdes, et Monsieur Dozier et Philippe partirent à leur recherche, chacun dans une direction différente.

Mayotte avait beau se répéter qu'elle ne courait aucun danger elle voyait bien qu'il lui fallait user de diligence si elle voulait échapper au flot qui montait toujours avec une effrayante vitesse.

Soudain elle entrevit Philippe. Ah! lui ! c'était le salut ! Le geste d'appel qu'elle fit, rompit brusquement l'équilibre qu'elle conservait à grand'peine ; elle glissa sur les goëmons luisants et bisqueux et roula au bas des rochers.

Lui, fou d'épouvante, se précipitait à son secours, trébuchant sur les galets qui se dérobaient sous ses pas, et courant toujours, parvint à l'endroit où la jeune fille était tombée.

Plein d'angoisse il cria :

— Mayotte ! Mayotte !

Il la croyait tuée, ne doutant plus que cette chute terrible n'eût broyé son corps délicat, et déjà elle se relevait, essayant de sourire pour le rassurer.

— Ce n'est rien, dit-elle.

Miraculeusement elle avait été épargnée. Son côté droit, seul, avait porté sur le roc aigu, et la manche de sa chemisette de batiste déchirée par le rude contact de la pierre mettait à nu une large estafilade d'où le sang coulait abondamment.

Pâle comme un mort Philippe murmurait :

— Je vous ai cru morte !

Malgré son trouble il déchirait son mouchoir, le trempait dans une flaque d'eau de mer, et bandait la blessure de Mayotte.

Elle voulut plaisanter :

— Quel bon infirmier vous faites !

— Je vous en conjure ! ne vous moquez pas de moi en un tel moment ! Je ne puis encore m'imaginer que vous soyez saine et sauve !

Elle dit gravement :

— Mon heure n'était pas venue . . . C'est égal, je crois avoir vu la mort de près ! Mon ange gardien veillait bien sur moi !

— Et je prends sa suite, car si vous ne voulez pas vous exposer à une noyade il n'est que temps de remonter ! Appuyez-vous sur moi.

Elle prit le bras qu'il lui tendait, et cette ascension, qu'en d'autres moments elle eût trouvée pénible, lui parut, avec le sûr appui de cette solide épaule, enivrante comme une marche triomphale !

Car maintenant elle n'en pouvait douter : il l'aimait ! Depuis si longtemps elle attendait cette certitude dont elle avait besoin pour affermir son jeune amour, le rendre vainqueur des derniers obstacles qui pouvaient encore s'opposer à son épanouissement !

Dans son ardeur de femme très jeune qui n'a jamais aimé elle ne comprenait l'amour que payé de réciprocité. Elle avait souffert de n'entrevoir aucune clarté sur les sentiments de Philippe à son égard. Son enjouement, son entrain, sa gaîté, toutes choses qui donnaient le change à son entourage immédiat, masquaient bien souvent un cruel souci, surtout depuis ces quelques semaines où la fréquentation presque journalières de Philippe compliquait la situation au lieu de la détendre.

Or, le trouble, l'inquiétude si visible du jeune enseigne, dissipaient pour elle les derniers vestiges de ce pénible dilemme. Il avait cru le perdre et son être frémissait d'une telle émotion qu'il en gardait encore une pâleur terreuse, un intime désarroi dont Mayotte percevait toute l'étendue en sentant ce bras si ferme trembler sous son poids léger. Elle lisait dans les yeux de son compagnon une angoisse telle qu'il lui fallut faire appel à toute sa dignité de femme pour ne pas lui crier:

— Mais rassurez-vous donc ? Je suis bien vivante ! Dieu m'a gardée pour vous aimer, et faire le bonheur de votre vie si vous le voulez ! . . .

Le soir, dans sa chambre, elle se remémorait les incidents de la journée. Son bras lui faisait mal, la cuisante blessure lui donnait un peu de fièvre, mais elle était tentée de bénir cette souffrance. Sans l'accident de la matinée eût-elle lu sur cet impénétrable visage l'indicible émoi qu'y avait amené la crainte de sa fin inopinée ? Elle ne croyait pas payer trop cher, fût-ce même au prix de ce léger ébranlement physique, la douce certitude depuis si longtemps appelée !

Philippe ne lui avait rien dit, c'est vrai, mais cette réserve extrême qu'il observait, et qui aurait dû l'étonner, cette possession de soi, n'attaquaient pas sa foi en lui ! Etait-il besoin de mots pour affirmer ce qu'elle pressentit déjà et qui lui apparaissait au-



A recent portrait of Constance Luft Huhn by Maria de Kammerer

Pas assez de temps pour votre beauté? Il vous faut un Rouge à Lèvres au FINI SATINE!

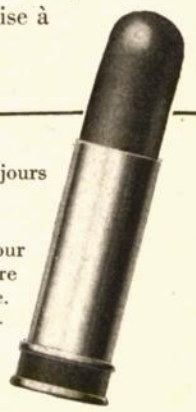
Dit Constance Luft Huhn, directrice de la Maison Tangee



Etes-vous une de ces nombreuses Canadiennes débordantes d'activité? Vous arrive-t-il souvent d'être si occupée, au point d'oublier votre beauté? Oui? Vous devez alors à vous-même d'essayer un des nouveaux Rouges à Lèvres Tangee au FINI SATINE.

Seuls les Rouges Tangee, au FINI SATINE, donnent à vos lèvres une apparence aussi exquise. Ils ne sont pas trop humides, ni trop secs. La teinte radieuse du Bâton Tangee de votre choix semble couler, pour ainsi dire, sur vos lèvres . . . et les conserve parfaitement lisses bien plus longtemps que vous ne l'auriez jamais rêvé.

Je vous conseille de confier à un de nos Rouges à Lèvres, au FINI SATINE, le soin de vous éviter des soucis sur l'etat de votre maquillage. Je vous suggère également d'employer le fard spécial qui s'harmonise à votre Rouge à Lèvres TANGEE . . . la nuance spéciale de la poudre TANGEE, NON-poudreuse, qui s'harmonise à votre teint.



Nouveau **TANGEE MEDIUM RED..**
Nuance chaude et définie; pas trop foncée, ni trop claire . . . toute juste.

TANGEE RED-RED . . ." Le rouge le plus rare, le plus ravissant de tous." Il s'harmonise parfaitement à toutes les teintes en vogue.

TANGEE THEATRICAL RED . . ." Rouge brillant et écarlate". . . toujours flatteur.

TANGEE NATURAL . . ." Beauté pour le Service"— Maquillage sobre pour les femmes en uniforme. Orange dans l'étui, il se transforme en le ton rosé de vos propres lèvres.

Rouge à lèvres **TANGEE** *au fini satiné*



BEAUTE . . . *gloire de la femme*
LIBERTE . . . *gloire des nations*
Protégez-les toutes deux . . .

ACHETEZ DES CERTIFICATS D'EPARGNE DE GUERRE



Achetée avant la dernière grande guerre, cette montre en or Longines, à poignet, a servi à un officier canadien en France, durant quatre ans de combat. Elle a marqué les secondes avant l'heure de l'assaut à Vimy Ridge, à Colline 70, et à bien d'autres batailles célèbres.

La guerre finie, elle a voyagé pendant 15 ans accompagnant son propriétaire dans l'Arctique, en traineau, en goélette, et en avion, de la Baie d'Hudson jusqu'à tout près du Pôle.

Maintenant, après 27 années d'emploi actif et aventureux, elle a déjà vu un an de service pendant la deuxième guerre mondiale, encore un chronomètre fiable et fidèle—un vieil ami apprécié.

Des milliers de cas semblables ont doté les Montres Longines de cette haute réputation de chronomètres qui gardent l'heure exacte pendant bien, bien longtemps. Afin de conserver cette réputation, les fabricants des Montres Longines apportent à leur travail l'habileté acquise pendant 77 années dans la fabrication de belles montres. La Cie Longines-Wittnauer, Montréal, New York, Genève—fabricant aussi des montres Wittnauer, un produit de mérite exceptionnel.

Longines

GAGNANT DE 10 GRANDS PRIX D'EXPOSITIONS MONDIALES ET DE 28 MEDAILLES D'OR



Le coeur battant de toute montre Longines, c'est le mouvement Longines "Observatoire"—renommé mondialement pour sa plus grande précision et longue vie.

jourd'hui dans l'éblouissante clarté du rêve devenu enfin réalité ! . . .

Chapitre XII

Sur la route de Port-Haliguen c'était un flot mouvant de vareuses à cols bleus, de bérets à pompons rouges. Les matelots regagnaient le port pour s'embarquer.

A quai les embarcations attendaient les permissionnaires. Il était six heures du soir, et ce dimanche-là nombre d'hommes avaient tenu à descendre à terre pour dire à Quiberon un adieu définitif. L'escadre partait quatre jours plus tard. Le bruit courait avec persistance dans les milieux bien informés qu'elle ne reviendrait plus qu'occasionnellement dans l'Océan, toutes les forces devant, par une récente décision du Ministère, être concentrées en Méditerranée.

Cette mauvaise nouvelle suffisait, semble-t-il, à excuser l'exubérance de certains matelots, qui avait dû chercher au fond de leur verre le remède à de cruelles séparations, aussi l'embarquement s'en ressentait : il était plus bruyant que jamais !

A ce moment donné, la discussion entre marins du « Duquesne » menaçait de tourner à l'aigre, déjà on en venait aux mains. Une voix impérative, mais sans colère cria de loin :

— Allons, allons les enfants, un peu de calme s'il vous plaît !

En complet de flanelle blanche, le panama rabattu sur les yeux, sa raquette sous un bras, et son kodak sur le dos, Philippe de Sancy revenait à bicyclette des Tamaris où il avait passé la journée.

Sa présence ramena une paix relative parmi les hommes, et l'enseigne attendit d'autres camarades pour rejoindre le « Duquesne » en leur compagnie. Ils allaient partir au nombre de sept dans la vedette lorsqu'ils aperçurent quelqu'un qui dégringolait les rochers et leur faisait des signaux désespérés.

— Bon ! c'est Caddnon ! clama de Grangières, un peu plus nous filions sous son nez !

Caddnon courait à grandes enjambées. Il sauta lestement dans le vapeur et s'assit à l'arrière sous prétexte de tenir le gouvernail, mais ostensiblement loin de Philippe auquel il n'adressa qu'un bref :

— Bonsoir !

— Serge, mon vieux, tu m'as l'air de bien mauvais poil ! dit un petit enseigne à la mine émoustillée que les autres appelaient Joko.

— Zut ! répondit Caddnon.

— Merci, tu es poli, toi ! Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— C'est toi qui as commencé ! J'ai bien le droit de me distraire ou de m'ennuyer à mon gré, je suppose !

— Certes oui, mais si tu savais comme çà te va mal d'être maussade !

— Tant mieux ! moi çà m'amuse !

— Oh ! alors, mon cher, je ne dis plus rien !

— Laissez-le donc ! interrompit à son tour Sancy qui s'était tu jusque là. Comme vous êtes crampons, tous ce que vous en êtes ! Je trouve que Caddnon a de la bonté de rester à vous répondre ; à sa place, je vous enverrais dinguer ! Vous êtes à fuir, vous savez les midships !

Caddnon n'avait pas paru prendre connaissance de la charitable intervention de Philippe. Il restait sombre, avec une expression soucieuse et fermée qui lui devenait habituelle depuis quelque temps.

Au carré il sembla fuir son camarade, feignant de s'absorber dans la lecture du «Moniteur de la Flotte », dont en trois quarts d'heure il ne tourna même pas une page ! Pendant le dîner, changeant d'attitude, il affecta de débiter mille folies à Villard-Sonnois qui lui rendait vertement la réplique, mais sa gaîté sonnait faux à l'oreille exercée et attentive de son ami qui murmura *sotto voce* :

— Cela devient intolérable ! Une explication est nécessaire.

Et lorsque vers dix heures les officiers du « Duquesne » se furent retirés dans leurs cabines, Philippe pénétra dans celle de Caddnon. A sa grande surprise elle était vide.

— Il est donc monté sur le pont ? se demanda le jeune enseigne, et, délibérément, il partit à la recherche de son camarade.

En effet, Caddnon, affalé sur le banc de la plage arrière, la pipe entre les dents, rêvait aux étoiles.

— Serge, mon ami, que signifie cette façon d'agir envers moi ? Ma présence t'est-elle si odieuse que, de la journée, tu ne m'aies adressé la parole ?

Pas de réponse.

— Serge . . . tu souffres !

— Comment ne souffrirais-je pas quand tout va de travers !

— Voyons, qu'y a-t-il au juste ?

— Ce qu'il y a ? . . . Mais que je l'aime . . . de toute mon âme, et que toi . . . toi . . . tu me la prends, tu me la voles ! . . .

Philippe était devenu horriblement pâle :

— Serge, c'est maintenant moi qui ne comprends plus !

— Tu n'as pas besoin de comprendre !

A son tour Philippe se montait :

— C'en est trop ! J'ai le droit de te prier de préciser tes accusations. Jusqu'ici j'avais respecté tes bizarreries de caractère que j'attribuais à . . . un . . . sentiment que tu pouvais avoir envers Madame Bucy et je supposais que son départ suffît à t'attrister . . .

Caddnon s'agitait nerveusement :

— Madame Bucy ! Ma parole, tu es fou ! Crois-tu donc que j'y ai jamais songé ! . . . C'est bien d'elle qu'il est question !

— De qui donc, alors ? . . .

— Philippe, si je ne te connaissais autant je dirais que tu fais l'imbécile exprès ! Puisque tu veux que je te mette les points sur les i, sache donc que c'est de Mademoiselle de Marignargues qu'il s'agit !

— Mayotte !

— Elle-même ! Tu ne nieras pas, maintenant, que tu l'aimes aussi . . . et que tu en es aimé . . . Rivaux, mon cher ! . . .

La pâleur de Philippe s'accentua au point que son ami s'en aperçut. Ironique, amer, il continua :



— Vous êtes des amis de la famille, sans doute ?

— Non, monsieur, on est tout simplement arrêté en passant !

(Saturday Evening Post)

— On dirait que cette découverte ne te fait pas plaisir. Je t'aurais cru plus fort joueur ! Eh bien, je vais te dire une chose : la situation n'est plus tenable, il faut que l'un des deux cède la place à l'autre ! Lorsque le champ sera libre Mayotte choisira en connaissance de cause !

— Ce ne sera pas long ! Serge, je ne marcherai pas sur tes brisés !

— Comment ! tu te retirerais ? . . . alors que tu te sais le préféré ! . . .

— Je l'ignorais, c'est toi qui viens de me l'apprendre, si toutefois tes prévisions sont exactes ! Mais cela ne change pas ma résolution car . . .

Et Philippe un bras passé autour de l'épaule de son camarade, se penchant tout près de lui, lui glissa quelques mots à l'oreille.

Caddnon sursauta, une profonde stupéfaction peinte sur son visage bouleversé.

— Toi ! toi ! . . . je rêve ! C'est impossible !

— C'est la vérité. Dans un mois j'aurai vingt-cinq ans, c'est la date que j'avais choisie pour annoncer ma résolution. Il ne faut pas que je revoie Mayotte d'ici là. Le « Duquesne » part cette semaine pour Brest. je vais demander une permission au Commandant et je rejoindrai notre bâtiment à Toulon. S'il le faut je lui expliquerai tout . . . mais toi, du moins, tu seras libre de conquérir Mayotte !

— J'ose à peine croire que j'y réussirai !

Vois-tu, j'ai tant souffert depuis cette excursion à Carnac où, après avoir cru qu'elle ne me repousserait pas, je me suis aperçu que c'était toi qu'elle chérissait ! . . . Et j'étais atrocement jaloux ! Songe donc ! elle est mon premier amour ! Ce n'était qu'une enfant lorsque je la connus aux Antilles ; elle ne se souvient même pas de moi, mais Dieu seul sait combien je rêvai d'elle de longs mois après ! Et peu à peu je la voyais se rapprocher de toi et je pensais : « Enfin, lui n'aurait qu'à se donner la peine de choisir ! Il a une famille qui l'aime tendrement, une mère parfaite, des sœurs, des frères, pourquoi faut-il que ce soit précisément celle que je chérisse qu'il ait distinguée lui-même ? . . . Tandis que moi ! personne pour m'aimer, ni père, ni mère, ni rien ! Des amis certes, des affections de passage, et l'illusion au lieu de la réalité ! Je pourrais connaître bien d'autres femmes qui n'aimeraient en moi que la célébrité de mon nom, des jeunes filles pour lesquelles je ne serais susceptible d'éprouver aucun durable sentiment, tandis que je vis uniquement dans l'espoir de posséder Mayotte ! Chaque fibre de mon être ne tressaille que pour elle ! Pour elle je voudrais être meilleur, plus digne de mon amour ! Ah ! mon foyer serait béni le jour où elle y viendrait prendre place ! . . . »

Serge serra, d'une vigoureuse étreinte, les mains de Philippe et ils se séparèrent silencieusement, encore sous l'impression des graves paroles qui venaient d'être échangées.

Et Philippe, seul, dans sa cabine songeait douloureusement :

— Mon Dieu, est-il possible qu'elle m'aime ! . . . Caddnon a donc deviné ce que je n'ai jamais su voir ! . . . Moi qui me croyais seul à souffrir, faut-il qu'elle souffre à cause de moi ! Pour quel être infâme vais-je alors passer à ses yeux ! Elle m'accusera de m'être joué d'elle, d'avoir brisé son cœur. Mais après le mépris viendra l'oubli, puis elle en aimera un autre . . . Méprisé par elle! hélas ! quel châtiment pour moi !

Philippe sentait sa tête martelée de bourdonnements confus, il lui semblait que son cerveau allait éclater, que tout croulait autour de lui.

Il remonta sur le pont, et marcha longuement, sans rien voir, perdu dans ses pensées.

Chapitre XIII

Encore sous l'influence de ses multiples préoccupations Philippe, cette nuit-là dormit peu et mal. Au matin, seulement, il reposait plus profondément lorsqu'il lui parut entendre un coup discret à sa porte. Il se rendormit ; il y eut un nouveau coup, plus fort cette fois, et un matelot entra la pointe des pieds :

— Lieutenant, une dépêche !

L'enseigne ouvrit les yeux, vit qu'il faisait grand jour et demanda :

Quelle heure est-il donc ?

— Sept heures viennent de sonner, lieutenant.

— Bien, tu repasseras dans cinq minutes voir si je n'ai pas une réponse à expédier à la poste.

Le matelot tourna les talons. Philippe se dit :

— Qu'est-ce que cela peut être ? et fébrilement il décacheta le télégramme qui avait dû être expédié la veille mais qui par suite de la fermeture du bureau le dimanche lui parvenait avec un jour de retard, ainsi qu'il put s'en convaincre en comparant ensuite les heures de départ et de réception.

Il lut ces mots :

« Tante de Vignols décédée subitement. Obsèques mardi matin Quimper. Impossibilité absolue d'y assister. Peux-tu y aller à ma place. Affectueuses pensées.

Sancy. »

La dépêche avait été envoyée d'Angers. Philippe crut qu'elle était de Gonzalve. Il ne s'arrêta pas à pleurer cette tante presque inconnue, vieille fille égoïste et autoritaire qui ne lui avait jamais dit que des choses désagréables les rares fois qu'il était allé la voir. Il eut, au contraire, un soupir de soulagement, et se dit :

— Le ciel a pitié de moi !

En effet, ce départ précipité allait singulièrement faciliter sa mission. il s'habilla et se rendit chez le Commandant, sa dépêche à la main.

Monsieur de Marignargues l'accueillit avec son affabilité coutumière :

— Eh quoi, mon ami, auriez-vous reçu une mauvaise nouvelle ?

— Oui, Commandant. Ma tante de Vignols vient de mourir et l'on me télégraphie que ma présence à Quimper est indispensable. Il y aura sans doute des affaires d'intérêt à régler, nous sommes, avec mes cousins d'Avrand, ses seuls héritiers. Je devais prendre ma permission le mois prochain, pourriez-vous, mon Commandant, me la donner dès maintenant ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Si j'ai besoin de vous, ce que je ne présume pas, je vous rappellerai par télégramme.

— Je n'aurai pas le temps d'aller présenter mes hommages à Mademoiselle de Marignargues, vous voudrez bien m'excuser près d'elle et lui faire mes adieux, Commandant ?

— Oh ! des adieux pas définitifs, j'espère ! répliqua le Commandant en riant.

Le visage de l'enseigne s'assombrit davantage. Il balbutia une vague protestation, et gêné, mécontent de son peu de fermeté quoique dans l'incapacité absolue de tout avouer à son chef, il se retira pour préparer sa cantine.

Et lorsque ce fut fait, quand les objets qui lui appartenaient furent casés dans sa petite malle plate, il considéra l'étroit réduit où il avait vécu depuis près de quinze mois. Chère cabine, témoin de ses rêves, de ses projets de jeunesse, de ses suprêmes résolutions ! Là, il avait rêvé, souffert, mais entre ces légères cloisons il avait été si heureux ! Il se rappelait comme si c'était hier son arrivée à bord du « Duquesne », la joie, l'enthousiasme, l'ivresse qui le possédaient alors ! Oh ! sa chère vie de marin, sa carrière passionnément choisie entre toutes ! les heures heureuses de sa brillante jeunesse, les profondes et solides amitiés nouées avec tant d'êtres d'élite, cette existence ambitionnée depuis tant d'années, mon Dieu ! quitter tout cela ! Dire adieu à ces chefs qu'il vénérait, à ces hommes qu'il commandait et qui l'entouraient d'un affreux respect ! Mais c'était le déchirement de tout son être, l'effondrement de ses plus chers espoirs, l'annihilation de sa volonté !

Il eut un sursaut de révolte et murmura :

— C'est impossible ! Dieu ne peut pas exiger de moi un pareil sacrifice!

Alors il se jeta à genoux, la tête cachée dans ses mains, et sanglota éperdument, follement. Il épuisa sa douleur dans une de ces intenses crises de larmes comme en ont les enfants lorsqu'un chagrin subit les abat. Ce fut la réaction nécessaire. Il se calma, reprit son sang-froid, puis, dès que ses traits eurent à peu près recouvré leur impassibilité habituelle, il alla rejoindre Caddnon.

Ils eurent ensemble un long entretien. Mais l'enseigne ne se sentit pas le courage d'affronter la gaîté bruyante du déjeuner en commun au carré. Il prétexta le départ du train, dit un « Au revoir » cordial à ses camarades et s'embarqua dans la vedette qui allait le conduire à Port-Haliguen.

Philippe passa trois ennuyeux jours à Quimper. Après la triste cérémonie des funérailles il eut à débattre des questions d'intérêt qui l'horripilaient et pour lesquelles il ne se sentait aucune compétence. Aussi ce fut avec un inexprimable sentiment de soulagement qu'il prit le train qui l'emportait vers Concarneau. Il y arriva à sept heures. Il faisait presque nuit, l'auto avait déjà ses gros phares, allumés. Louis, le chauffeur, s'empressait vers Philippe qui demanda :

— Madame est à la maison ?

Oui, Monsieur, Madame la Comtesse est arrivée au train de six heures hier.

— Elle n'était pas fatiguée ?

— Mais non. Madame m'a bien recommandé de faire de la vitesse pour voir plus tôt Monsieur.

— Alors, partons, Louis. On s'occupe de mes bagages ?

— Oui, Monsieur. Jean-Marie les fait mettre sur la galerie.

Philippe monta dans la grande limousine rouge dont Jean-Marie, le petit groom tenait respectueusement la portière ouverte.

L'auto avait vite franchi les quelques milles qui séparaient le château de la gare, et s'engagea bientôt dans la grande allée de platanes.

L'ancien corps de garde, transformé en conciergerie, dressait sa tour à mâchicoulis entre les arbres séculaires.

Un paon réveillé en sursaut jeta un cri d'appel auquel répondirent les cygnes qui dormaient dans leur abri au toit de chaume, sur les bords du lac bleu.

La sirène de l'auto déchira l'air pour annoncer l'arrivée du voyageur, et la voiture s'arrêta devant la porte basse du côté Nord.

Philippe descendit en hâte et se précipita dans la salle des Gardes où il savait bien trouver sa mère.

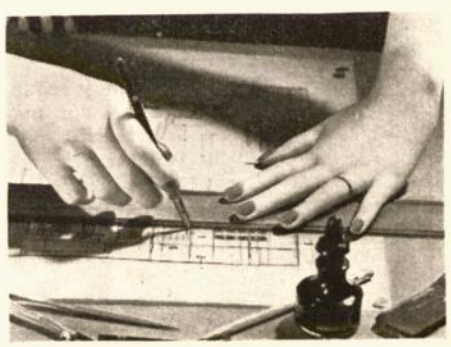


ELLES SERVENT AUSSI L'AMOUR

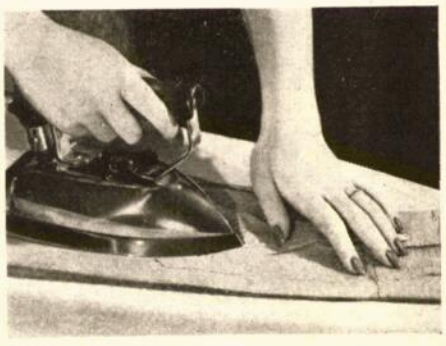
. . ces mains de femmes au travail

Un homme est fier si celle qu'il aime a les mains douces au toucher malgré son travail. Et c'est facile en se servant de la Lotion Jergens.

C'est donner aux mains des soins quasi-professionnels — mais d'une façon simple, rapide — et agréable. Dites-vous gaîment en mettant la Lotion Jergens — "Je donne à mes mains 2 ingrédients qu'emploient bien des docteurs pour guérir une peau rêche, mal tenue, et la rendre plus jeune, plus lisse, plus douce." C'est très chic d'employer Jergens.



L'emploi d'encre de Chine à l'usine et un papier carbone épais veut dire des mains souvent à l'eau. La Lotion Jergens *empêche* la sécheresse, les mains rêches et gercées.



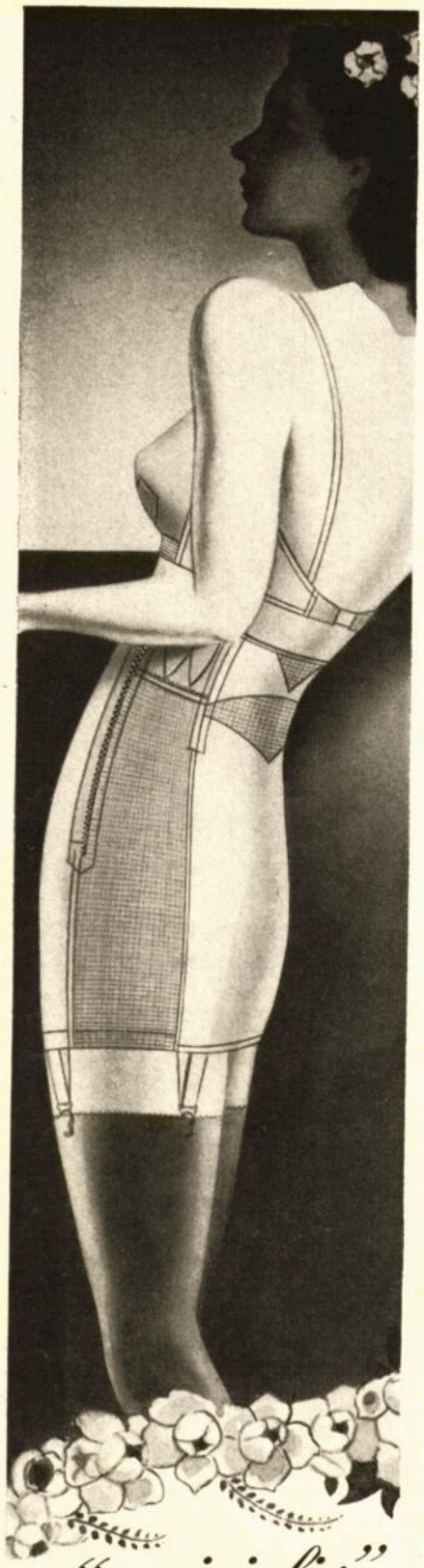
A la maison aussi, on travaille dur. Jergens *protège* l'aspect jeune et doux de vos mains. Elle leur donne cette moiteur lénitive si nécessaire pour embellir.



Nécessaire — parce que les lavages constants privent les mains de leur moiteur naturelle. Jergens est si facile. Ne colle pas. La première application adoucit les gerçures.

★ ACHETEZ BONS et TIMBRES DE GUERRE ★

(FABRICATION CANADIENNE)



Madame de Sancy s'était assoupie dans son grand fauteuil, auprès de la cheminée monumentale, délicieusement sculptée qui à elle seule aurait constitué la curiosité de ce merveilleux Kerdiret. Le bruit de l'auto la réveilla, et d'un bond elle fut sur le seuil de la porte, en même temps que son fils.

Elle ouvrit les bras :

— Mon Philippe !

Lui, l'embrassait avec une fougue, un transport inusités chez cette nature froide et réservée. Déjà elle le questionnait sur son voyage, ses faits et gestes ! Tous les deux avaient tant de choses à se dire que les demandes et les réponses s'entrecroisaient et qu'ils parlaient tous les deux à la fois.

Puis la mère eut une exclamation terrifiée :

— Mais, mon chéri, tu dois mourir de faim ! Je vais sonner pour qu'on t'apporte de quoi te restaurer !

Comme par enchantement une petite table toute servie, avec des fleurs, de l'argenterie brillante, un napperon ajouré et endentellé, fut dressée au centre de la vaste salle. Philippe répara ses forces en puisant copieusement dans les excellentes choses qu'on lui servit.

— Eh bien, Maman, vous ne me parlez pas de mes sœurs ?

— C'est que les jumelles sont prises de l'amour des voyages, et que si cela continue je finirai par me fâcher! dit en riant Madame de Sancy. Elles devaient rentrer de Brighton la semaine dernière. Au lieu de revenir elles m'écrivent qu'elles partent pour l'Ecosse chez une ancienne compagne du Sacré-Cœur, et m'envoient en hommage expiatoire leur photographie !

Madame de Sancy prit une épreuve sur la table placée près d'elle et la tendit à Philippe.

Les jumelles, Noëlle et Emmanuelle, y apparaissaient dans la triomphante beauté de leurs vingt ans.

— Et toi, mon Philippe... à quand ton tour ? . . . Tu me parlais volontiers dans tes lettres de la fille de Jean de Marignargues . . .

— Oh, Maman ! Je vous en prie, n'agitez pas cette question ! interrompit plaintivement Philippe.

Etonnée, Madame de Sancy regarda longuement son fils. Le sûr instinct des mères ne la trompait pas, elle devinait en lui une souffrance cachée.

— Philippe, mon chéri, tu n'es pas heureux ! tu as quelque chagrin que tu ne veux pas me confier ? quelque souci pénible dont l'aveu te soulagerait ? . . .

— Pas ce soir, mère, je n'en aurais pas le courage !

Alors, comme au temps où il était un brun garçonnet au cœur sensible et bon, elle ouvrit tout grands ses bras, et il s'y réfugia. Elle pressait contre son épaule cette chère tête, elle le couvrait de baisers et l'entendait respirer plus vite. Des sanglots mal réprimés s'échappaient de ses lèvres, et, l'esprit à la torture, elle se demanda quel drame obscur pouvait bien se passer dans le cœur de son enfant !

Philippe se dégagea du maternel enlacement :

— Vous permettez que je monte, Maman ? J'ai mal dormi tous ces jours-ci, peut-être reposerai-je mieux sous le vieux toit de Kerdiret.

Philippe entra dans sa chambre. C'était une grande pièce modernisée, avec de clairs rideaux de toile de Jouy, et des meubles d'acajou du plus pur style Empire. Il retrouvait la table sur laquelle jadis il faisait ses devoirs. Cette tache d'encre, là, sous le tapis, avait été faite un jour où il ne pouvait réussir un thème anglais particulièrement compliqué. Cette éraflure dans le secrétaire était l'œuvre de Gonzalve en une crise de colère.

En esprit il revit les êtres et les choses auxquels il devait dire adieu : sa mère, Gonzalve, Olivier, ses sœurs, sa carrière passionnément chérie, et puis ce beau Kerdinet, cette vit luxueuse embellie par toutes les jouissances de l'art et de la fortune, la vieille maison ancestrale ! Il songea que Gonzalve viendrait ici avec sa femme, que dans quelques années joueraient dans le parc des petits de Sancy qu'il ne verrait point, que ses sœurs mariées à des hommes qu'il ne connaîtrait pas seraient d'heureuses jeunes femmes, des mères de famille attentives, qu'Olivier apporterait dans cette demeure le même enthousiasme que lui autrefois ! Lui seul désormais ressentirait l'ineffable douceur des retours, alors que Philippe, si lointainement, ne serait plus pour beaucoup, que l'éternel oublié ! On fermerait sa chambre, on rangerait ses pinceaux ! Son cher violoncelle dormirait pour toujours dans son étui.

Il eut un moment d'affreux déchirement :

— Mon Dieu ! quitter tout cela !...

Il lui semblait traverser une heure d'agonie morale, il souffrait jusqu'à l'exacerbation dans chaque fibre de son être et il n'y avait pas un de ses sens qui ne fût atteint. Une lutte terrible se livrait en lui ; une voix murmurait :

— Pauvre fou qui fuit le bonheur! Qui, possédant tout ce qui fait la vie belle et enviée : jeunesse, fortune, amour, repousse volontairement ces dons précieux pour se perdre dans je ne sais quel mysticisme maladif, quel rêve insensé de dépouillement et de pauvreté ! . . . Mais, malheureux ! profite donc de ces privilèges si vainement convoités par d'autres, jouis en paix de l'amour qui veut vaincre ton cœur, de la richesse qui te procure tant de satisfactions, des joies inénarrables de ta carrière ! . . .

Il supplia :

— Seigneur, assistez-moi dans la tentation où je suis, parce que le salut que j'espère des hommes est vain ! (Ps. L IX, 13).

La vocation impérieuse qui germait en lui depuis de longs mois s'était définitivement dessinée. L'appel divin dont il avait voulu éprouver la vérité se faisait plus pressant, il ne résistait plus et y répondait par le généreux, l'absolu sacrifice de tout son être.

Dans quelques semaines l'enseigne de vaisseau Comte de Sancy serait mort au monde, il n'y aurait plus au noviciat de Chevilly qu'un modeste père du Saint-Esprit se disposant à partir dans les missions étrangères pour y porter la parole du Seigneur.

Alors Philippe s'écroula dans un agenouillement plein d'humilité et d'amour, abîmé dans une extase qui lui apportait comme l'avant-goût des félicités futures, il entrevit sous la croix et les épines les roses du Jardin Céleste qui ne se faneraient point, la douceur du renoncement après l'amertume du sacrifice, et il murmura dans la souveraine adoration de son cœur :

— Mon Seigneur et mon Dieu !

CHAPITRE XIV

MADAME de Sancy venait de terminer la visite de ses pauvres. Accourus de plusieurs lieues à la ronde tous les mendiants de la contrée se donnaient rendez-vous le samedi à Kerdiret. Réunis dans une salle basse du château ils venaient chercher les uns du pain, de l'argent, les autres des remèdes que la châtelaine leur distribuait libéralement.

Sa charitable besogne ayant pris fin, elle alla dans le jardin cueillir des roses qu'elle fit tremper dans un tube de Daum sur sa table, puis elle commença une lettre pour ses filles.

En voyant entrer son fils elle posa sa plume et se leva pour l'embrasser. Il l'étreignit en silence, s'assit tout près d'elle sur un pouf bas, et mit, d'un mouvement câlin, sa tête sur ses genoux. Elle ne l'interrogea point, et patiemment, attendit qu'il voulût bien parler.

Alors il se releva, prit place dans un fauteuil, en face d'elle et commen-



" Comme il ne m'en restait que trois, j'ai pensé que c'était la méthode la plus démocratique de m'en débarrasser. "

(PM, New-York)

ça l'émouvante confidence qu'il avait à lui faire.

Il conta tout : ses luttes, ses angoisses, ses indécisions, les révoltes de sa chair et de son esprit, puis l'apaisement bienheureux de cette dernière nuit, maintenant que sa voie était définitivement tracée.

En apprenant cette nouvelle qu'elle était à cent lieues de soupçonner Madame de Sancy n'eut pas une défaillance. Elle leva les yeux au ciel, Philippe vit ses lèvres remuer comme pour une prière et elle dit :

— Mon enfant bien-aimé, j'avais demandé à Dieu trois fils : un prêtre, un marin, un soldat, et, j'avais cru jusqu'ici mon désir trop beau pour être exaucé ! C'est donc mon vœu le plus cher qui est comblé aujourd'hui, sois-en béni, mon fils, pour la joie qui m'est donnée et pour l'honneur que tu fais à notre nom !

Elle le retint une minute encore dans ses bras contemplant longuement ce cher visage sur lequel se lisait encore la trace de multiples combats mais qui brillait déjà d'une triomphante sérénité, puis elle dit simplement :

— Sois fort, mon fils, et que la volonté du ciel s'accomplisse en toi !

Chapitre XV

Au Lutétia le dîner venait de finir. A Paris depuis trois jours pour commencer les démarches que nécessitait un congé précédant la démission de son grade, Philippe avait été à la gare Montparnasse chercher un camarade qui arrivait de Lorient. Il l'avait emmené dîner à l'hôtel, et tous les deux achevaient de prendre leur café en fumant une cigarette et en se racontant mutuellement des histoires de bord.

Soudain, il y eut une rumeur dans la rue, des rassemblements se formaient, tous les gens accouraient vers un camelot qui distribuait fièvreusement ses journaux. Sa voix aux intonations grasses pénétra tout à coup aux oreilles de Philippe et de son ami :

— 2e édition, la Presse ! Demandez la catastrophe de Toulon ! Deux explosions à bord du cuirassé « Duquesne » ! Vingt tués, cinquante blessés ! . . .

31—Roman Revue avril

Mû comme par un ressort Philippe s'était précipité sur le boulevard Raspail. Il arracha un journal à l'homme qui de sa voix indifférente criait l'accident terrible du vaisseau et, les yeux agrandis par l'épouvante, lut ce qui suit :

« Par un fil spécial, nous recevons de notre correspondant particulier la dépêche suivante :

« Toulon, 3 octobre 19. . .

« A quatre heures de l'après-midi, les 3/3 d'une gargousse de 19 centimètres, placée dans une caisse soudée, arrimée dans la soute de tribord avant du « Duquesne » cuirassée d'escadre, s'étant mises à fuser spontanément, des officiers de vaisseau, des officiers mariniers, des matelots, percevant les trois détonations successives se précipitèrent pour conjurer le danger.

Le Commandant donna l'ordre de noyer les soutes, mais avant que cette manœuvre eût pu être exécutée, une seconde explosion se produisit dans la soute supérieure, et le blessa grièvement. Grâce à l'énergie et au sang-froid du Commandant en second qui reprit l'ordre donné par son chef, et en assura rapidement la manœuvre, nous n'avons pas à déplorer une catastrophe nationale, et l'on put ainsi protéger de l'incendie les soutes à munitions voisines de celle où s'était produite l'explosion, et sauver le bâtiment.

Malheureusement cet déplorable accident nous coûte une vingtaine de tués, dont un enseigne et deux premiers-maîtres, au moins cinquante blessés, parmi lesquels, très grièvement, le Commandant en premier et deux enseignes. »

Philippe était atterré ! Il n'avait qu'une pensée : revoir le Commandant de Marignargues.

Il consulta sa montre :

— Huit heures et demie ! dit-il à son camarade. Le Simplon-Orient-Express part à 8 heures 55, j'ai le temps de sauter dedans !

Et avant que son camarade fût revenu de sa surprise il héla un taxi-auto et cria au chauffeur :

— A la gare de Lyon pour le rapide. Si nous arrivons, je vous donne cinquante francs de pourboire !

•

A l'hôpital Saint-Mandrier où on avait transporté les morts et les blessés après la catastrophe, il eut toutes les peines du monde à pénétrer jusqu'auprès du Commandant de Marignargues. Par un heureux hasard il rencontra un médecin principal qui avait professé autrefois sur le « Duquesne » et qui étant au courant de leur parenté voulut bien consentir à le laisser entrer.

Lorsque Philippe se vit dans la petite chambre nue où, sur un modeste lit de fer, agonisait son Commandant, il se demanda s'il n'était pas le jouet d'une hallucination.

Etait-ce donc là l'homme aimable et bon, vigoureux et fort qu'il avait quitté moins de trois heures auparavant, si plein de vie et de santé ! Sa pauvre tête, à peine reconnaissable au milieu des bandes et des pansements qui l'entouraient, reposait inerte sur l'oreiller.

L'infirmier qui veillait attentif à son chevet dit à voix basse à l'enseigne :

— Il me semble qu'il est un peu mieux . . . hélas ! sans doute le mieux de la fin ! On dirait que la connaissance lui revient . . .

Quelques instants après le docteur appela Philippe dans une chambre à côté de celle occupée par son chef, et lui donna de nouveaux détails sur l'explosion du « Duquesne ».

C'était à la minute même où il ordonnait de noyer les soutes de la seconde explosion avait eu lieu, et que le Commandant avait reçu une décharge de poudre enflammée lui labourant le visage. Le reste du corps était couvert de multiples contusions et de brûlures.

Au moment de l'explosion Caddnon s'était précipité devant le Commandant, lui faisant un rempart de son corps pour tenter de le protéger, mais la brutale secousse les avait séparés. Se sentant perdu M. de Marignargues avait encore eu la force de dire :

— Qu'on sauve mes hommes d'abord . . . Ma fille . . . un prêtre !

De Grangières, lui, était mort sur le coup, d'une terrible blessure en pleine poitrine, quant à d'Artigues, et Caddnon, ils avaient la fièvre et dormaient depuis le matin d'un profond sommeil, comme assommés.

L'infirmier vint interrompre ce colloque du médecin et de Philippe : le Commandant paraissait se réveiller. Sancy resta quelques secondes seul, dans la salle déserte, puis, le Docteur parut :

— Venez, dit-il, je crois bien que c'est vous qu'il réclame.

L'enseigne entra sur la pointe des pieds. Le Commandant le reconnut, il fit un mouvement pour lui tendre la main, son impuissance et la souffrance lui arrachèrent un faible cri. Il murmura avec effort :

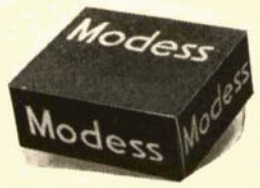
(Lire la suite page 35)

C'est mon "véhicule de guerre"

Une visite à l'épicerie avec ma voiturette me prend plus de temps que lorsque je faisais mes courses en auto—mais c'est amusant—et j'ai de plus l'impression que j'aide ainsi, de modeste façon, à gagner la guerre. Epargner les pneus et la gazoline et voir au bon fonctionnement de ma maison—voilà des choses que je puis faire et que je fais d'ailleurs avec plaisir.

Mais il y a aussi en dehors beaucoup de travail pour moi, de sorte que je n'ai guère le temps de me dorloter, ni de chômer—même les jours pénibles où rien ne nous semble agréable.

C'est alors que j'apprécie Modess, la serviette hygiénique douce et duveteuse qui vous assure le confort et la sécurité. Cette plus grande sécurité et cette absence d'irritation nous aident vraiment à faire notre part. Essayez Modess et vous verrez !



Modess – pour jeunes filles actives



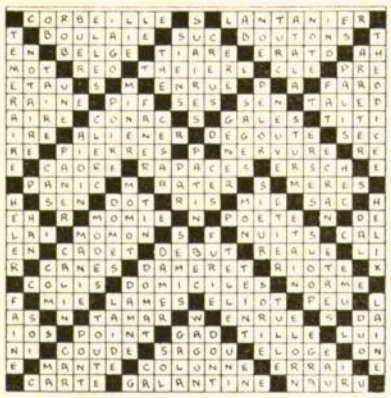
ACCEPTEZ VOTRE MONNAIE EN TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE À VOTRE PHARMACIE

Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 78

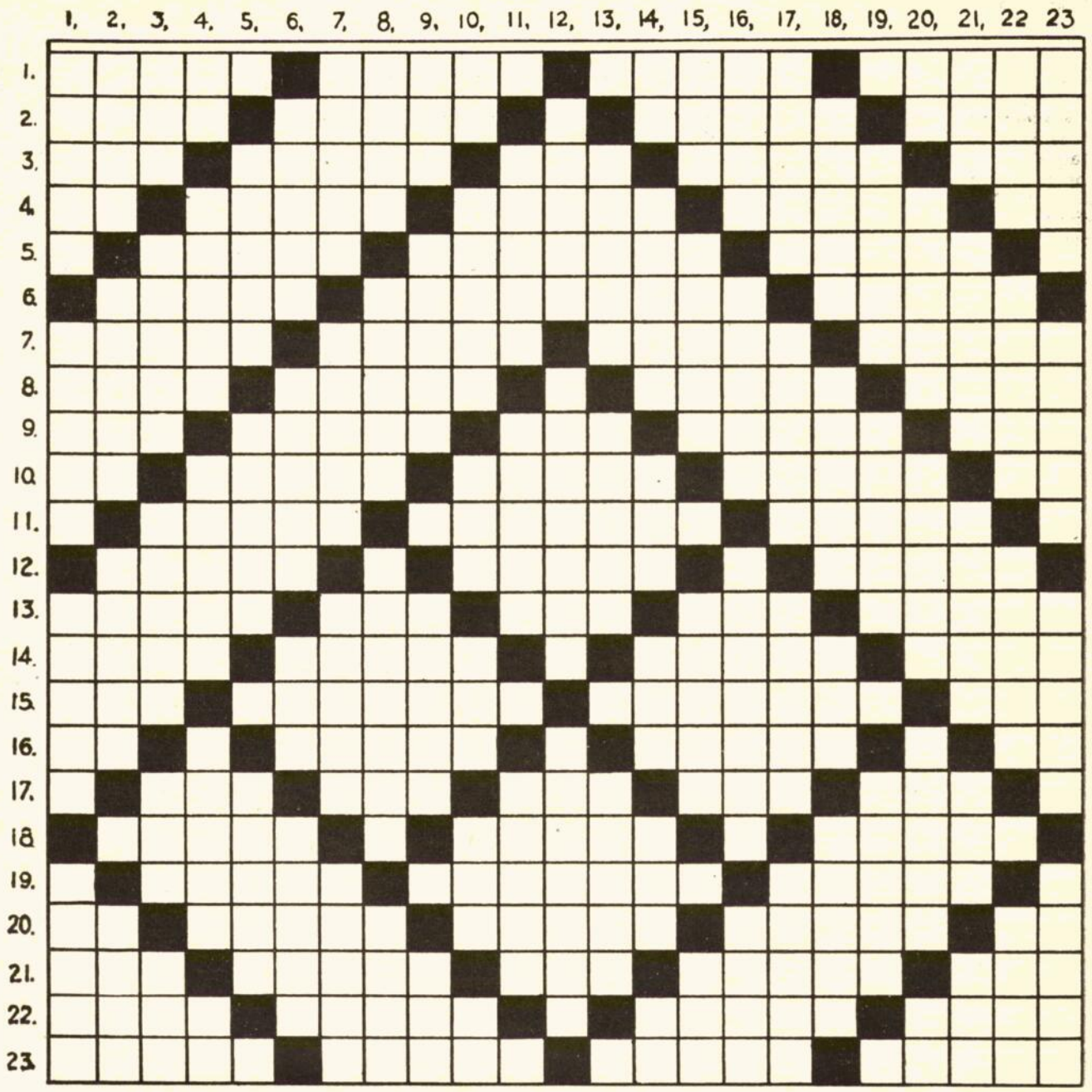
■

Solution du problème du mois dernier.



HORIZONTALEMENT

1. Voiture fermée à quatre roues. — Sous-genre de grives à livrée sombre. — Voyageur et antiquaire français. — Lentille de verre.
2. Fleuve de Toscane. — Recueil bibliographique. — Bonbon laxatif. — Support latéral d'un siège.
3. Oiseau passereau à plumage blanc. — Produit par le croisement de sujets de races différentes. — Clairement conçu. — Qui assujettit à quelque peine. — Une des Cyclades.
4. Pronom indéfini. — Laine d'Espagne. — Cannelure d'une colonne. — Petit cours d'eau pluviale. — Négation.
5. Branche de rotang. — Qui s'est levé matin. — Situées.
6. Mollusque lamellibranche. — Peines. — Différentes parties d'une habitation.
7. De faibles dimensions. — Salicylate de phénil. — Diplomate français (1530-1600). — Résultat d'une cause.
8. Ancien nom de l'Irlande. — Plante potagère. — Inventeur de la dynamite. — Paysage considéré au point de vue de ses qualités pittoresques.
9. Dépôt des liqueurs fermentés. — Apparences. — Unité de mesure pour les surfaces agraires. — Chose exquise. — A lui.
10. Pronom personnel. — Espèce de coton qui vient sur certains fruits. — Patrie de sainte Thérèse. — Tuyaux cylindriques. — Conjonction.
11. Personnes ayant des inclinations communes. — Conjecture. — Petit ongle pointu derrière le pied du coq.
12. Voleur au jeu. — Eclata. — Possédiez.
13. Cessation de mouvement. — A moi. — Saison. — Verso. — Perpendiculaire.
14. Chef-lieu de Dreux. — Espèce de germandrée. — Os de la partie latérale de la poitrine. — Manière d'être.
15. Plus mal. — Vase où l'on pile les drogues. — Chemin étroit. — Première femme.
16. Pronom personnel. — Maisons. — Essentiellement pur. — Terminaison.
17. Avant d'un vaisseau. — Sert à comprendre un problème. — Ce qui termine un instrument de musique. — Indivisible. — Pieu aiguisé par un bout.
18. Région de l'Asie. — Entaille. — Village.
19. Rivière de France. — Porté au mal. — Animacule qui vit dans les matières alimentaires .
20. En cet endroit. — Fiche qui sert à recevoir l'erseau d'un aviron. — Oiseaux galinacés. — Catholique d'Occident. — Ville de Chaldée.
21. Salutation angélique. — Mettre les rênes à. — Canal dans lequel coule une rivière. — Nom vulgaire du genre oponce. — Recueil de bons mots.
22. Masse de neige durcie. — Employé pour faire des cannes. — Petit pied. — Plateau de l'Asie.
23. Partie du théâtre où jouent les acteurs. — Difficile à conduire. — Pointe d'une montagne élevée. — Fruit du pays des Lothophages.



VERTICALEMENT

1. Joueur qui n'a pas fait de levée. — Petit bouclier thrace. — User jusqu'à la corde. — Plats et unis.
2. Câble qui est attaché à la bouée d'une ancre. — Suite ininterrompue. — Historien français mort en 1506. — En même temps que.
3. Adjectif numéral. — Tranche de pain qu'on fait rôtir devant un feu. — Outils de sculpteur pour gratter. — Préfixe. — Mère de Seth.
4. Fleuve d'Italie. — Intervalle entre les tuiles. — Petit aqueduc servant à l'écoulement. — Action de rabattre le gibier en chasse. — Préposition.
5. Morceau de musique religieuse vocale. — Conventionnel né à Dax. — Poisson acanthoptère.
6. Machine composée d'une vis et de deux écrous. — Fils du frère. — Réunion de sons correspondant à une idée. — Meurtrir, en parlant des fruits.
7. Gros chien de garde. — Ancien peuple de l'Asie centrale. — Etat de l'Afrique sous le protectorat de la France. — Voix d'homme la plus élevée.
8. Lac du Canada. — Genre de papavéracées. — Qui produit beaucoup. — Crâne.
9. Partie d'une voile. — Mélanger. — Ce qui vient après. — Ordre prescrit des cérémonies religieuses.
10. Note. — Petite embarcation. — Portion de circonférence. — A moi. — Fer de prisonnier. — Conjonction.
11. Qui a rapport au pays. — Reconnu vrai. — Vase de verre.
12. Lieu pour serrer les foins. — Jeunes chardonnerets encore gris. — Tomber dans un état moins brillant.
13. Substance particulière qui se trouve dans divers produits végétaux. — Dont la couleur blafarde semble avoir été déteint au lavage. — Côté étroit.
14. Note de la gamme. — Qui a rapport à la langue des anciens Romains. — Nom donné aux officiers en Turquie. — Démonstratif. — Ville d'Autriche. — De l'alphabet grec.
15. Tête. — Instruction publique. — Nom allemand du Danube. — Sans tache.
16. Qui a une saveur désagréable. — Affluent du Nil blanc. — Chaussure montante. — Jeu de hasard.
17. Cotonnade de provenance indienne. — Soignée. — Fleuve de France. — Patron.
18. Transportée d'aise. — Lèvre supérieure chez les mammifères. — Terme du jeu de tennis. — Milieu.
19. Suite de noms. — Titre du souverain d'Abyssinie. — Risque.
20. Le plus grand fleuve de Sibérie. — Organes ayant un cordon blanchâtre. — Genre dramatique du XIV siècle. — Pièce d'artillerie. — Fille d'Inachos.
21. Un des trois cantons primitifs de la Confédération suisse. — Dynastie persane qui régna du XVe au XVIe siècles. — Pavillon de grosse toile. — Liliacée. — Adresse.
22. Oiseau gallinacé. — Bandelette de linge qu'on passe sous un pont de peau pour entretenir une plaie suppurante. — Patrie du médecin Astruc. — Passereau d'Amérique.
23. Ville de Prusse. — Avoir à la main. — Unité de mesure de volume pour le bois de chauffage. — Entailles pour accrocher ou arrêter.

COEUR EN FETE

(Suite de la page 33)

— Mayotte... ma petite... Philippe ! c'est à vous que je la confie...

Le cœur serré d'une atroce angoisse Philippe fit un signe de tête affirmatif, il dit à haute voix :

— Soyez tranquille, Commandant, je saurai me souvenir de votre vœu suprême !

Le docteur rappela l'enseigne :

— Il ne faut pas le fatiguer, je crains bien que la fin n'approche, il va retomber dans le coma. Vous ne pouvez plus lui être d'aucune utilité. Je vais rester près de lui, l'amiral Flobert va revenir vers deux heures. Au moins lorsque le grand moment viendra il ne sera pas seul... Sa pauvre enfant n'arrivera pas à temps, hélas !... Quelle triste chose tout de même !

A deux heures l'amiral Flobert arrivait et quelques minutes plus tard le Commandant de Marignargues rendait le dernier soupir.

En se retirant il appela Sancy :

— J'ai reçu tout à l'heure une dépêche de Mlle de Marignargues, elle arrive ce soir à 9 heures 32. Ma femme ira l'attendre à la gare, voudriez-vous l'accompagner ?... Moi, cela m'est impossible, j'ai des dispositions à prendre pour ce pauvre Marignargues, et je fais partie de la Commission d'enquête au sujet de la catastrophe.

— Je suis à vos ordres, Amiral. A quelle heure devrai-je aller chercher Madame Flobert ?

— Venez donc à 7 heures dîner avec nous, sans aucune cérémonie, ce sera beaucoup plus simple.

Vers la fin de l'après-midi il retourna à Saint-Mandrier ; on lui permit d'entrer dans la chambre de Caddnon qui sommeillait et ne se réveilla pas à son approche. Il put voir d'Artigues qui n'était pas gravement atteint, et lui parla. Ensuite il alla faire une dernière prière sur le cadavre du malheureux de Grangières.

Le soir il se rendit chez l'amiral Flobert, et tous les trois dînèrent presque silencieusement, puis il partit en voiture avec Madame Flobert pour la gare.

Arrivée là sa compagne eut un instant de découragement :

— Je ne me sens pas de force à affronter la première question de cette pauvre enfant qui ignore encore le malheur qui la frappe, dit-elle. Vous la connaissez bien, moi pas du tout, allez donc seul sur le quai. Je vous attendrai dans la voiture en disant mon chapelet afin que Dieu vous facilite votre pénible mission !

Philippe, sans protester, acquiesça au désir de l'amiral. Au point où il en était rendu un choc moral de plus ou de moins ne comptait plus !

Chapitre XVI

Ce que fut ce voyage on peut facilement l'imaginer. Il semblait à Mayotte que le train n'avançait pas, que jamais elle ne parviendrait au terme de l'interminable trajet. A Paris elle acheta des journaux pour être documentée sur l'accident du « Duquesne », mais ceux qu'elle lut ne reproduisait que de laconiques dépêches et ne lui apprirent pas grand'chose.

Enfin voici Toulon ! Elle regarde à la portière, prête à sauter avant même que le train soit arrêté, et elle aperçoit Philippe... Elle le savait à Paris, et sa présence est pour elle un trait de lumière...

— Mon Dieu ! Ne me dites pas qu'il est...

Les mots s'étranglent dans sa gorge, elle ne peut se résoudre à formuler la phrase fatale, mais la pâleur de l'enseigne, son trouble, le chagrin profond peint sur ce mâle visage effacent ses derniers doutes, son suprême espoir !

— Ah ! si vous ne me parlez pas de lui, sanglote-t-elle, c'est qu'il est mort !

Philippe se rapproche d'elle, d'instinct son cœur lui dicte les mots qu'il faut dire.

Puis il emmène Mademoiselle Moreau et Mayotte vers la sortie. Madame Flobert accourt, elle serre la jeune fille contre elle, l'embrasse affectueusement. Mademoiselle Moreau est comme dans le sommeil de l'hypnose ; elle agit, parle sans savoir ni ce qu'elle dit, ni ce qu'elle fait.

Mayotte, par un volent effort sur elle-même parvient à murmurer de sa pauvre voix brisée :

— Nous allons tout de suite à l'hôpital ?

— Si vous vous en sentez la force, ma chère petite.

— J'en aurai tant qu'il faudra ! Pauvre Papa ! qu'il ait du moins ma première visite !

Et la voiture roule à travers des rues, d'abord très éclairées, puis d'autres qui le sont moins, et s'arrête revant Saint-Mandrier.

Mayotte voit des inconnus qui la regardent avec pitié. Malgré cette heure tardive des officiers s'empressent vers elle. Le médecin qui a reçu le dernier soupir de son père vient l'attendre dans le petit parloir, où on la fait entrer, on la guide à travers un long couloir, on ouvre une porte et... elle s'écroule au pied du lit funèbre, pleurant de toute son âme...

Combien de temps est-elle restée là ? Elle n'en a pas eu conscience. Lorsqu'elle est revenue à la réalité, se demandant si c'était possible que cette affreuse chose eût existé, et que ce soit là le corps de son père bien-aimé qui repose sur cette couche, inanimé, elle s'est aperçue qu'on l'avait laissée seule, et, libre de souffrir, libre de pleurer, elle contemple avidement celui qui n'est plus. Entre les bandes qui entourent son front on aperçoit ses traits empreints d'une sereine majesté ; ses lèvres sont un peu entr'ouvertes comme si la mort l'eût pris alors qu'il formulait un dernier adieu, un suprême appel ! Ses mains qu'ont épargnées la poudre et les flammes sont jointes sur un chapelet qu'on a trouvé sur lui au moment de la catastrophe.

Et le premier mot qu'elle soupire dans sa douleur est celui-ci :

— Mon Dieu !

Et elle voit le pauvre petit chapelet d'acier de son père qui lui parle de l'Au-delà ! Elle pense que la piété de sa vie, la générosité de ses actes, couronnées par son martyre (car il fut bien le martyr du devoir ce héros, ce marin sans peur et sans reproche !) lui ont valu dès maintenant la paix promise aux prédestinés ! Si elle veut le retrouver un jour pour n'en être plus jamais séparée il faut qu'elle vive digne de lui !

Alors elle ressent pour la première fois la divine volupté de la souffrance consentie, et c'est d'un cœur soumis qu'elle prononce le « Fiat » de la sublime résignation.

Elle s'est levée, elle a embrassé passionnément le cher visage glacé, elle ne peut se lasser de le contempler. Enfin elle reprend sa garde vigilante et lorsque ses amis rentrent

Gardez vos dents PROPRES ET BRILLANTES

avec de la poudre et de l'eau !

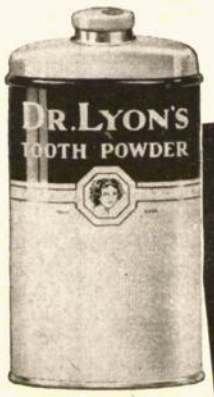


VEILLER à l'entretien des dents est un devoir quotidien. Leur éclat naturel et une parfaite propreté doivent aller de pair. *De la poudre* et *l'eau du robinet* sont tout ce qu'il vous faut. Vous aurez le même résultat qu'avec n'importe quel autre dentifrice, et c'est une économie marquée.

Vous pouvez avoir des dents éblouissantes sans d'interminables changements de dentifrices. Adoptez, une fois pour toutes, la Poudre Dentifrice du Dr Lyon, sur une brosse humectée au préalable. Vous constaterez qu'elle nettoie *intégralement*. Comme c'est un dentiste qui en a dressé la formule, elle ne renferme rien qui puisse abîmer la dentine — ni acides ni pierre ponce. Et, dès le premier brossage, les dents deviennent plus brillantes et la bouche est toute rafraîchie. En outre, vous y gagnez, car la poudre Lyon, à égalité de prix, dure deux fois plus longtemps qu'une pâte dentifrice.

La prochaine fois qu'il vous faudra un dentifrice, achetez *de la poudre* — la poudre Dr Lyon. Vous ne serez pas déçue. Chez tous les pharmaciens.

Pourquoi payer pour de l'eau dans un dentifrice?



La plus populaire des poudres dentifrices canadiennes

SERVEZ-VOUS DE LA
POUDRE DENTIFRICE
du Dr Lyon
... sur une brosse humide

EN BOÎTES MÉTALLIQUES... PAS DE TUBES VIDES À TROQUER

Bien-être
—AU TRAVAIL



● Un soutien-gorge qui maintient l'écartement et la hauteur des seins comme une poitrine toute jeune. C'est le soutien-gorge qui convient le plus parfaitement pour le labeur que la femme doit accomplir en vue de la victoire de nos armes. GM-43-3F

GOTHIC
Cordtex
BREVETÉS
"Un modèle pour toute corpulence"

ils la trouvent priant, apaisée, auprès du mort.

— Mon enfant, dit Madame Flobert, il faut partir.

Mayotte s'est dressée indignée :

— Partir ! Croyez-vous que je veuille l'abandonner alors qu'il me reste si peu d'instants à le posséder !

— Mais on le veillera. Des officiers, des marins vont se relever d'heure en heure !

— Que l'on fasse ce qu'on veut, moi je ne sortirai pas !

Rien ne peut la faire revenir sur sa décision, et, après en avoir référé à l'autorité, Philippe revient en disant qu'à titre exceptionnel la présence de Mademoiselle de Marignargues sera tolérée cette nuit.

Madame Flobert s'en retourne chez elle, Philippe l'accompagne afin qu'elle ne rentre pas seule à cette heure. Mlle Moreau passe dans la pièce à côté où déjà s'établit une garde d'honneur, et Mayotte se retrouve seule.

Elle est brisée, moralement et physiquement, mais une force secrète la soutient, et elle prie toujours s'interrompant parfois pour revivre en esprit le cher passé.

Soudain la porte s'ouvre, une grande ombre passe rapidement près d'elle et tombe à genoux, effondrée, en sanglotant.

Mayotte relève la tête : elle a reconnu Caddnon abîmé dans une douleur profonde.

Il s'incline sur le corps du Commandant dont il baise les mains jointes et se tourne vers la jeune fille en murmurant des paroles inintelligibles tellement son émotion est grande. Ses cheveux roussis se dressent en désordre sur sa tête ; il a un côté de la moustache brûlé, sa figure, par endroits, est criblée de traces de poudre, son bras droit est en écharpe, il remue difficilement sa main gauche enveloppée de gaze.

Mayotte le regarda d'un air de compassion et lui dit avec reconnaissance :

— Je sais ce que vous avez fait pour lui ! du fond du cœur merci !

— Hélas, j'ai tenté l'impossible pour le sauver ! Pourquoi faut-il que c'eût été vainement !

Il explique alors à Mayotte que, craignant une recrudescence de fièvre, on lui avait caché la mort du Commandant. Il vient de l'apprendre, et, s'habillant en toute hâte avec l'aide de l'infirmier qui le soigne, il a voulu venir saluer la dépouille de son chef.

Il pleure comme un enfant, regarde une dernière fois le visage vénéré qu'il ne reverra plus, et repart précipitamment, comme il est venu, afin que sa visite passe inaperçue et que le lendemain on n'accuse pas son infirmier de l'avoir mal surveillé !

Chapitre XVII

Après quelques semaines d'un calme absolu, lorsque Mayotte eut davantage les loisirs de revivre le passé et d'envisager le présent, elle se remit à évoquer le souvenir de Philippe. Jusque-là toutes ses pensées étaient allées vers son père, il lui eût semblé criminel et impie d'en distraire une seule en faveur du jeune enseigne.

Elle se demandait maintenant pourquoi il ne se déclarerait pas. Elle croyait pourtant ne s'être pas trompée en supposant qu'il l'aimait ! Alors, d'un geste las elle haussait les épaules. Il y avait des moments où il lui semblait qu'elle ne se relèverait jamais de cet effondrement de toutes ses espérances. Elle voyait l'avenir sombre, sans joies, sans amour, seule dans la vie, avec des mercenaires autour d'elle. Certes, Mademoiselle Moreau lui affirmait qu'elle ne la quitterait jamais, mais elle n'était pas éternelle et, souvent souffrante, ne se remettait pas depuis la mort du Commandant, des émotions et des fatigues subies à ce moment-là.

Quelques mois avant le tragique accident qui devait l'emporter, Monsieur de Marignargues avait souscrit une assez forte assurance en faveur de sa fille. La compagnie lui versa presque aussitôt cette somme qu'elle reçut avec répugnance.

Vous pourrez vivre aisément avec cela, ma chérie, lui dit Mlle Moreau. Grâce à Dieu vous ne connaîtrez pas les pénibles soucis d'une situation dépendante.

— Si vous saviez comme cela m'est égal ! Peut-être au contraire que le travail m'aurait sortie de moi-même, c'eût été un bien !

Alors il advint bientôt qu'au milieu de ses longues journées mélancoliques Mayotte fut prise de l'immense désir de revoir Philippe.

Elle appelait sourdement :

— Philippe ! Philippe ! pourquoi m'avez-vous abandonnée ?

Cet après-midi-là Mlle Moreau plus malade que d'habitude dut s'aliter, et Mayotte monta lui tenir compagnie.

Le vent soufflait toujours avec une rage exaspérée ; il n'y avait pas un chat sur le boulevard de la Plage, toutes les villas, sauf les Tamaris, étaient fermées, les baigneurs ayant fui dès les premières tempêtes.

Voici cependant un étranger qui s'aventure sur la Digue. Serré dans un raglan, un petit chapeau de drap piqué enfoncé jusqu'aux yeux, il s'arrête et sonne aux Tamaris.

La femme de chambre accourt, étonnée, on reçoit si peu de visites à la villa depuis quelque temps !

— Voulez-vous demander à Mlle de Marignargues si elle consent à me recevoir ? dit l'inconnu.

Il lui fait passer sa carte . . . elle y jette un coup d'œil curieux :

Philippe de Sancy

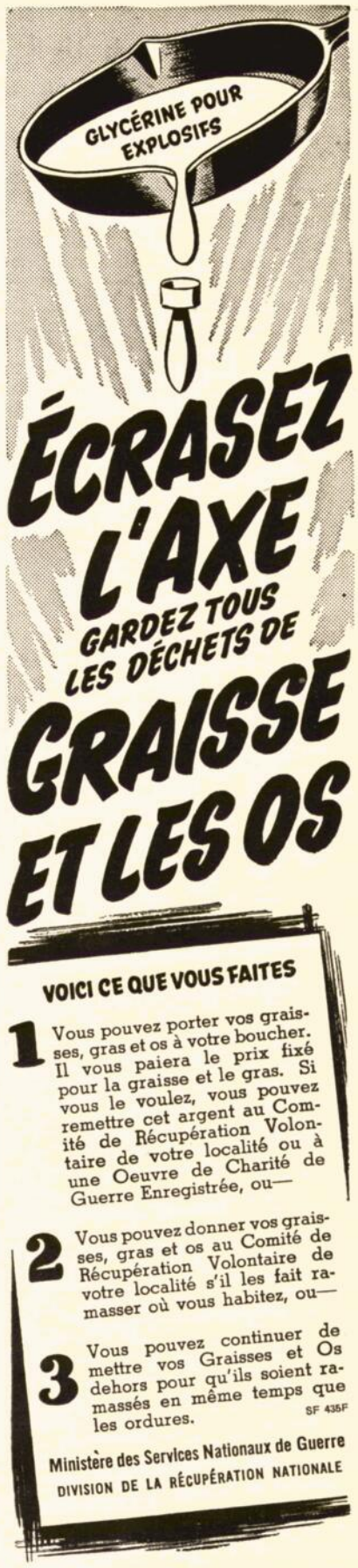
Enseigne de vaisseau

Philippe est entré dans le hall. Est-ce bien la même pièce qui vit jadis réunis des gens si heureux de vivre ? Le piano n'est plus là, on l'a réexpédié à la maison qui l'avait loué. Il n'y a plus de fleurs dans les jarres de faïence, ni dans les tubes de cristal. Déjà les aquarelles, les tableaux sont emballés ; une caisse, d'où sortent des copeaux et du foin, occupe la place où l'on s'asseyait si joyeusement autour de la table à thé ! Le portrait du Commandant même a disparu : Mayotte l'a pris dans sa chambre afin de n'en être séparée ni jour ni nuit.

Il ressent alors une telle impression de vide, de désarroi, qu'il a envie de crier pour rompre ce mortel silence. Sa gorge se serre, il est pris d'une émotion subite et se demande comment, tout à l'heure, il pourra parler.

Il entend un pas léger qui descend l'escalier : c'est Mayotte ! Elle paraît encore amincie dans sa robe noire de coupe sévère ; ses beaux yeux de bluet ont une expression désolée qui fait mal à Philippe. Elle a un mouvement comme pour s'élancer vers lui. S'il est revenu c'est donc pour la chercher, l'emmener loin de ces tristesses, vers le Pays Bleu du Bonheur dont elle a cru ne plus jamais connaître le chemin ! Et lui, devinant sa pensée, cache son trouble sous une apparence de froide correction. Elle lui tend la main, il ose à peine la serrer . . .

Alors, interdite, ne sachant plus que dire, se demandant de quel mau-





Poils
PARTIS Figure Lèvres Menton Bras Jambes

Heureuse ! J'avais de vilains poils . . . ça m'enlaidissait . . . et je me décourageais. J'essayai différents produits . . . même un rasoir. Mais rien ne me satisfaisait. Je découvris alors une méthode simple, sans douleur, bon marché. Elle réussit. Ce secret a rendu la beauté, l'amour, le bonheur à des milliers. Mon livre GRATUIT : "Comment se débarrasser des poils superflus" explique cette méthode et son succès. Adressé sous enveloppe blanche. Aussi offre d'essai. Aucune obligation. Ecrivez à Mme Annette Lanzette, 93-95 rue Church, Dépt. C-316, Toronto, Canada. Inclure timbre de 4¢ pour réponse.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

vais rêve elle est le jouet, elle l'invite à s'asseoir et attend qu'il veuille bien lui expliquer le but de sa visite. Philippe se recueille un instant puis, prenant son parti, commence d'une voix brève que l'émotion assourdit :

— Ce que j'ai, Mademoiselle, à vous confier, va vous paraître si singulier, si en dehors des voies habituellement tracées, qu'avant de me lancer dans un aveu qui m'est particulièrement pénible, j'ai besoin d'implorer toute votre indulgence ! Puis-je espérer que vous daignerez me l'accorder ? . . .

D'un signe de tête, se demandant où il veut en venir, Mayotte l'engage à continuer.

— Lorsque je vous ai connue il y a six mois, j'étais aux yeux du monde — comme je semble l'être encore aujourd'hui — libre de ma destinée. J'ai commis la grave faute de ne pas m'éloigner de vous, et, paraissant peut-être ressentir pour vous une certaine inclination, vous laisser le droit de croire que je pourrais un jour devenir pour vous plus qu'un ami. Or, durant un séjour en Tunisie et au Maroc, une vocation irrésistible a commencé de germer en moi. Vous avouerai-je qu'au début je l'ai fermement combattue, bien décidé à ne pas me laisser influencer par des idées que je qualifiais de mysticisme exagéré ! Puis, obligé enfin de me rendre à l'évidence, je résolus de mûrir cette vocation, et de prendre une décision définitive lorsque je serais absolument sûr de moi ! J'ai lutté pendant plus d'un an . . . Il ne m'appartient pas de vous dépeindre par quelles variations d'états d'âme j'ai passé durant ce temps. Vous devinez bien que l'immolation de tout ce que j'aimais n'est pas faite sans défaillance, mais j'obéis à un appel impérieux.

J'ai adressé au ministère ma démission d'officier et je partirai dans trois jours pour le noviciat des Pères du Saint-Esprit !

Mayotte crut qu'il devenait fou et qu'elle-même ne possédait plus la saine notion des choses ! Pendant que Philippe parlait elle avait traversé les impressions les plus diverses. Elle était si loin de s'attendre à ce dénouement tragique du pauvre roman qu'elle avait ébauché ! Mais elle n'acceptait pas cette défaite ! Une colère sourde lui montait au cœur, après tout, elle avait assez payé son tribut à la douleur : elle voulait être heureuse envers et contre tous !

La dernière phrase de Philippe la frappa comme un soufflet :

— Je crois, Monsieur, que vous vous moquez de moi ! En un pareil moment !

— Je vous en conjure, ne vous méprenez pas sur mes intentions. Je vous respecte plus que vous ne sauriez l'imaginer et je voudrais tant vous voir heureuse !

Un sourire amer plissa les lèvres de Mayotte.

— On ne s'en douterait guère !

— Veuillez m'écouter, et vous saurez tout . . .

— En aurais-je la patience ! Je vous préviens que je me sens en état de rébellion et que je saurai me défendre . . . même contre vous !

— Mayotte ! Je vous en supplie, ne m'accablez pas ! Oui, je suis bien coupable d'avoir laissé grandir en votre cœur un espoir qui devait être vain, mais permettez-moi d'ajouter que de cela même je n'étais pas certain . . . il a fallu que Caddnon . . .

— Oh ! de grâce, laissez Caddnon tranquille ! Ne l'accusez pas pour vous disculper !

— C'est bien loin de ma pensée, je vous assure, nous reparlerons de lui tout à l'heure. Oui, lorsque je vous ai connue j'aurais dû vous fuir, interdire à nos deux âmes un rêve qui était irrésistible, mais je vous le répète, je ne me suis pas rendu compte, tout d'abord, qu'un sentiment durable pouvait envahir votre cœur et que vous en souffririez. J'ai manqué de fermeté et je m'en repens amèrement, lorsque je suis parti il était déjà trop tard !

— Et c'est pour me dire cela que vous revenez aujourd'hui. Je ne vois pas quel rapport cette histoire a avec le consentement que vous implorez de moi !

— Ne raillez pas, Mayotte, laissez-moi achever. Ce que je dois vous confier a trait aux dernières paroles du Commandant.

Instantanément le visage fermé de Mayotte se détentit, des larmes inondèrent ses joues, elle murmura :

— Pauvre Papa !

— Ce fut un héros, et sa mort a été celle d'un martyr. Nous ne devrions pas le pleurer . . . Lorsqu'il sortit du coma, quelques instants avant sa fin, votre père me dit seulement :

— Mayotte . . . ma petite . . . Philippe, je vous la confie !

C'est cela que je tenais à vous faire connaître. Vous êtes partie si précipitamment de Toulon que je n'en ai pas eu le temps, et plusieurs démarches indispensables ont, jusqu'à ce jour, retardé mon voyage ici. Donc, pour répondre aux dernières volontés du Commandant j'acquiesçai à sa suprême recommandation, grâce à cela a-t-il pu mourir tranquille ? J'ose l'espérer, mais voyez quelle situation est la mienne ! . . . Comment faire ! Sachez bien que vous seule pouvez me délier de ma promesse imprudente, autrement, toute la vie, je me croirais parjure !

Mayotte se sentait redevenir méchante :

— Vous me demandez l'impossible ! Ce serait insensé de ma part de détruire de mes propres mains l'édifice de mon bonheur !

— Rien ne dit que ce serait votre bonheur !

— Tant pis, du moins je l'aurai cru ! Après tout, votre vocation n'est peut-être pas aussi solide que vous semblez le penser !

— Sur tout ce que j'ai de plus sacré je vous jure qu'elle est vraiment voulue par Dieu ! Vous imaginez-vous donc que j'irais de gaîté de cœur mépriser tout ce qui m'est cher pour une vague utopie, un songe creux ? . . . Oh non ! croyez-le, l'appel que j'ai entendu est de ceux auxquels on ne résiste pas sans compromettre gravement sa paix en ce monde et son éternité, dans l'autre ! Je ne dis pas que ma vie ne sera pas un sacrifice. Il le faut, et pour éprouver la fidélité de mon cœur, et pour payer de succès le fruit de mes efforts. Car lorsque je serai là-bas, parmi les peuplades sauvages et païennes auxquelles j'apporterai avec l'Evangile la foi du Christ, quand je baptiserai les néophytes, que j'assisterai les mourants, croyez-vous que ma pensée ne s'en ira pas souvent vers la France lointaine, vers ma mère, mes sœurs, mes frères ? . . . Et j'aurais quitté toutes mes affections, toutes mes amitiés pour rien ? Oh non, mille fois non ! Je le fais bien de par la volonté divine, soyez-en persuadée !

Mayotte était brisée. Elle resta un moment silencieuse, ses grands yeux pleins de larmes, les mains retombant, lasses, sur sa robe noire, enfin elle se leva et d'une voix basse, lointaine, comme fêlée, elle dit :

— Mon ami, le ciel m'est témoin que s'il m'avait fallu vous voir me préférer une autre femme, ou vous dire adieu pour tout autre cause que ce soit, j'eusse défendu chèrement mon bonheur, mais je ne me sens pas

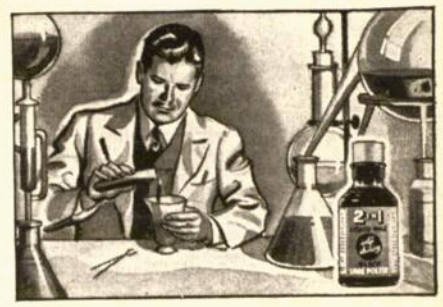


UN NOUVEAU CIRAGE

POUR AIDER À FAIRE DURER LES CHAUSSURES *PLUS LONGTEMPS* EN TEMPS DE GUERRE



LE MAUVAIS TEMPS est dur pour les chaussures. Il faut les cirer *tous* les jours avec du 2-DANS-1, pas seulement pour leur aspect mais pour leur protection. Cirez les souliers humides ou graisseux avec du Cirage Encaustique 2-DANS-1.



LES HUILES ET LES CIRES RARES qui sont mélangées d'une façon experte dans le nouveau Cirage Encaustique 2-DANS-1 aident à nourrir le cuir, à garder les chaussures souples et à les faire durer plus longtemps. Vous aimerez ce cirage *différent*.



SI FACILE QUE C'EST AMUSANT . . . Il ne faut que 2 minutes avec le Cirage Encaustique 2-DANS-1. Tampon-applicateur dans la bouteille. *Sèche en donnant aux souliers l'aspect de neuf.* Brille facilement.



FAIT DEUX CHOSES EN UNE . . . 2-DANS-1 *cire et protège* vos chaussures . . . en embellit l'apparence et en prolonge la durée. C'est une véritable économie de temps de guerre.

Les Cirages Encaustiques 2-DANS-1 ont été adoptés par l'armée canadienne et britannique. Adoptez-les vous-même. Demandez chez votre marchand le cirage à chaussures, en pâte ou en liquide, 2-DANS-1, brun ou noir. Fabrication canadienne.



GROSSE BOUTEILLE pour "40-FOIS" 15¢

CIRAGE 2 DANS 1



LA BOÎTE 10¢

CIREZ ET PROTÉGEZ VOS PLANCHERS



La Cire à Plancher Shinola *nettoie* et *polit* vos parquets, boiseries, linoléums, etc. Elle les protège contre l'usure excessive et en scelle la surface contre la saleté et l'humidité. Vous serez surprise de voir qu'une si bonne cire coûte si peu. Commandez-en une boîte aujourd'hui.

"Pour des couleurs 'bon teint', il n'y a que les TEINTURES DIAMOND!"



C'est ce qu'affirment celles qui s'y connaissent! Les Diamond conservent plus longtemps leurs riches couleurs parce qu'elles renferment une *plus grande quantité* des meilleurs colorants. Pour teindre ou teinter — et n'oubliez pas que l'enveloppe *blanche* colore *tous* les tissus. Emploi facile, succès certain.

- Les couleurs Diamond sont inaltérables;
- elles ont tout l'éclat du neuf;
- succès assuré en observant un mode d'emploi très simple;
- économiques — on obtient plusieurs nuances avec une seule enveloppe.

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

YEUX FATIGUÉS?



DEUX GOUTTES



CALMENT VITE

Yeux fatigués? Piquent-ils et brûlent-ils par suite du surmenage, du soleil, de la poussière, du vent, de l'insomnie? Alors, rafraîchissez-les vite—avec Murine. Deux gouttes dans chaque oeil. Murine soulage immédiatement. Murine est un mélange scientifique de sept ingrédients—inoffensif et doux—et si calmant! Commencez à employer Murine aujourd'hui.



FAIT DU CANADA

MURINE POUR LES YEUX

CALME • NETTOIE • RAFRAÎCHIT

DETECTIVES

Agents-Secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir Détectives. Ecrivez immédiatement à M. S. Julien, Casier 25, Station T., Montréal.

le droit de vous disputer à Dieu, partez!

Elle pleurait, pauvre enfant, son dernier espoir envolé, son existence brisée! à quel calice d'amertume elle puisait aujourd'hui! Philippe s'inclina respectant ses larmes, puis il reprit:

— Ma mission près de vous n'est pas terminée. Je vous quitte, mais l'avenir vous reste, un avenir que je me plais à espérer pour vous rempli des plus saintes joies, car, Mayotte, vous vous marierez.

Elle tressaillit avec un nouveau sursaut d'indignation.

— Me marier! moi! Après ce qui s'est passé? Ah! non! mille fois non!

Il l'enveloppa de ses yeux scrutateurs.

— Ceux qui meurent et ceux qui partent, dit-il lentement, ont le privilège suprême de léguer à ceux qu'ils quittent un témoignage sensible de leur affection terrestre. Je vous laisse donc Caddnon mon meilleur ami. Lorsque la blessure dont saigne votre cœur sera cicatrisée (ne protestez pas, le temps fera son œuvre) vous trouverez en lui l'appui le plus sûr, le guide le plus éclairé, le cœur le plus fidèle. Il vous aime d'un amour unique et profond, il souffre sans vous, vous lui donnerez cette exquise consolation de partager un jour sa vie...

— Je vous répète que je ne me marierai pas.

— Que ferez-vous alors? Vous n'avez pas la vocation religieuse?

— Je resterai vieille fille.

— Vous sentez vous le droit de rendre votre existence inutile et vide, d'étouffer en votre cœur tout germe d'affection et de dévouement, alors que Dieu vous a créée pour être épouse et mère?

— Je suis libre de mon choix.

— Certes oui, mais quand vous pourriez si bien faire le bonheur d'un autre qui ne vit que pour vous, pourquoi, de propos délibéré, le laisseriez-vous végéter dans un vain abandon dont personne, pas même vous, ne profitera!

— J'ai trop souffert pour rendre quelqu'un heureux!

— Croyez-vous que Serge n'ait pas souffert plus que vous?

— Ne me parlez plus de cela, je n'ai aucun attrait pour lui. Je lui suis infiniment reconnaissante qu'il aît tenté de sauver mon pauvre père, mais nulle puissance au monde ne peut m'obliger à l'épouser.

— Je ne vous demande pas de le faire tout de suite.

— Ni tout de suite, ni jamais! Vous pouvez le lui dire si c'est lui qui vous envoie!

— Comme vous le connaissez mal! Comme vous calomniez son grand cœur! Il est incapable de faire payer son dévouement. Caddnon est l'être le plus généreux et désintéressé que j'ai jamais rencontré, sa bonté est proverbiale, il a quelquefois il est vrai, des violences de caractères qu'il réprime vite, et en dehors de cela possède les qualités les plus exceptionnelles.

— Il n'est pas même catholique.

— Il le deviendra et je puis vous affirmer que son amour pour vous n'aura pas été le prétexte à un changement de dogme. Depuis longtemps il cherche sa voie. Par ses ascensions il s'est tant rapproché du ciel, il est monté si près de Dieu, que ces randonnées vers l'infini ont développé en son cœur un désir ardent de connaître la vérité. Il cherchait avec constance tout ce qui pouvait lui apporter de nouvelles lumières. Que de fois à bord m'a-t-il questionné! Nous aimions tous les deux ces dissertations théologiques. Caddnon doute encore, il a besoin d'affermir sa science, mais je crois, de toute mon âme, que bientôt il sera définitivement éclairé. Ç'aura été, ajouta Philippe, avec un doux sourire, ma première conversion!

Vous voyez les choses de loin: le présent est si sombre que pour ma part je me refuse à former aucun projet d'avenir.

— Vous êtes à l'âge, pourtant, où on a tout l'avenir devant soi! Les heures noires passent aussi vite, quoiqu'on en dise, que les jours heureux! Je vais vous quitter, mais... voulez-vous me faire une promesse?

— Laquelle?

— N'engagez pas votre destinée sans penser à ce que souhaite Caddnon.

— Je ne l'épouserai pas.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Lorsqu'un événement quelconque sera sur le point de transformer votre existence, mettez-vous bien en face de votre conscience et demandez-vous alors six vous avez le droit de désoler à jamais celui qui, fidèle, gardait votre pensée et vous aimait depuis des années.

— Oh! des années!...

— Vous ne vous êtes peut-être jamais doutée que son amour pour vous datait d'un voyage que fit le Duguay-Trouin aux Antilles.

— Est-ce possible?

— Je m'en voudrais d'altérer la vérité. Serge a souffert cruellement depuis; maintenant il peut encore être heureux par vous. Le repousserez-vous impitoyablement?

— Je ne demande que l'oubli... et la paix! Vous plaidez singulièrement bien sa cause!

— Si le Commandant n'était pas mort c'est lui qui aurait reçu cette confidence, mon intention était de la lui écrire... Lui disparu, c'est à vous que je la fais. Croyez-moi, vous avez besoin d'affection, Serge pourra si bien vous rendre heureuse!

— Et moi, je ne peux plus l'être!

— Enfin, quoiqu'il arrive, voulez-vous me promettre qu'avant d'engager votre destinée vous songerez à Caddnon et que vous ne déciderez de votre sort qu'après avoir mûrement réfléchi?

Elle hésita une minute, et dit:

— Je vous le promets.

— Je pars plus tranquille et je vous remercie. Adieu!

Il la regarda une dernière fois, ses traits ravagés gardaient la trace des émotions subites coup sur coup, il lui prit les mains, les serra dans les siennes. Elle sentit son cœur se déchirer à nouveau et détourna la tête:

— Adieu, Philippe!

— Adieu, Mayotte! et il partit...

Le front collé aux vitres que la pluie battait elle le vit s'éloigner, il ne se retourna pas, d'un pas rapide il regagnait la gare.

C'en était donc fait de son pauvre rêve! Finies les heures douces du passé, les chers instants d'intimité où elle avait cru entendre vibrer à l'unisson leurs deux âmes! Adieu les longues causeries qui leur laissaient ensuite le plus exquis souvenir! Envolés les derniers vestiges d'espoir qui subsistaient encore victorieux dans son cœur. Il lui sembla que quelque chose mourait en elle. A la fois brisée et révoltée elle avait tour à tour des alternatives de résignation ou d'insoumission, repoussant ou acceptant le sacrifice que Philippe avait exigé d'elle. La pensée de Caddnon à cet instant même lui faisait horreur, elle ne pouvait comprendre qu'il tînt à édifier sur les ruines de son bonheur le temple chimérique où il voudrait abriter la femme qu'il chérissait et dont il savait l'indifférence.

Victimes De La SINUSITE!

Demandez un réel soulagement au médicament à 3 fins, qui dégage les sinus

N' endurez plus les tortures de la sinusite, puisque vous pouvez soulager vos douleurs en dissipant la congestion et en permettant aux sinus de se vider. Voici un traitement qui vous apporte une aide puissante: quelques gouttes de Vicks Va-tro-nol dans chaque narine.

MÉDICAMENT À 3 FINS

Si le Va-tro-nol fait tant de bien, c'est parce qu'il fait ces trois choses importantes: (1) il réduit l'enflure de la muqueuse nasale; (2) il aide à dissiper la congestion, cause de la douleur, et, (3) il calme l'irritation. Beaucoup de victimes de la sinusite déclarent que rien ne leur a procuré un tel soulagement. Faites-en l'essai!

VICKS VA-TRO-NOL

Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Heures de bureau:

Jeudi et samedi de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6901, Ave de Chauteaubriand
Boite Postale 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

Ah ! murmura-t-elle avec amertume, Philippe a beau dire, on ne peut aimer deux fois !

CHAPITRE XVIII

LA VIE de Mayotte à Paris s'écoulait triste et monotone, sans heurts mais sans joies. Mlle Moreau l'avait astreinte à des promenades régulières, à des conférences à la Sorbonne, à des cours de peinture qui occupaient ses loisirs et la distrayaient par force. Les deux femmes vivaient retirées dans leur petit appartement de la rue de l'Université, recevant à de longs intervalles les rares visites de quelques amis. C'était d'abord Madame de Sancy, qui, après voir écrit à la jeune fille les lettres les plus maternelles, semblait, pour répondre à quelque vœu secret de Philippe, vouloir veiller sur la petite orpheline et venait la voir avec les jumelles à chaque séjour qu'elle faisait dans son hôtel de la rue Vaneau.

Marcelle de Saint-Luc dont le mari était à l'Ecole de Guerre n'oubliait pas non plus l'amie connue aux jours heureux. Affectueuse et gaie elle arrivait en coup de vent, soi-disant pour cinq minutes et restait l'après-midi entier. Caddnon était également à Paris. A la suite de sa brillante conduite au moment de l'explosion de Toulon, il avait été l'objet d'une proposition extraordinaire pour le grade de lieutenant de vaisseau. Il suivait les cours de l'école d'électricité, et, timidement, s'était hasardé un beau jour à monter les cinq étages de Mayotte.

Elle ne le repoussa point et, en mémoire de ce qu'il avait fait pour son père l'accueillit avec sympathie. Il lui donnait des nouvelles des officiers du « Duquesne » qu'elle avait connus et auxquels elle s'intéressait toujours. Le « Bouvet » ayant été se faire caréner à Cherbourg, Madame Dozier y avait suivi son mari pour quelques temps, du reste, elle écrivait fidèlement à Mayotte. Jacques Brûlier s'était fait coller à son examen. Odette attendait un héritier ce qui ne l'empêchait pas d'aller dans le monde et de se plaire énormément à Toulon. D'Artigues allait se marier, il épousait une de ses cousines. Madame Bucy ne donnait toujours pas signe de vie, etc . . . etc . . .

Les visites de Caddnon faisaient à la fois du bien et du mal à Mayotte. Du bien parce qu'elles la sortaient un peu d'elle-même et que, malgré qu'elle n'en voulut pas convenir, elle éprouvait un sentiment de confiance et de sécurité à voir le jeune officier si respectueusement fidèle. Du mal parce que sa présence réveillait fatalement des souvenirs pénibles. La jeune fille ne pouvait encore prononcer le nom de son père sans émotion et Caddnon évoquait constamment la pensée du chef auquel il avait voué une véritable vénération. Il lui envoyait des fleurs « pour le portrait du Commandant ». Au premier de l'an il l'avait comblée de bonbons, c'était la seule chose qu'il osât se permettre alors qu'il eût voulu avoir le droit de la gâter, de prévenir son moindre désir !

Lorsque la jeune fille se remémorait le passé elle se demandait s'il était possible qu'une année à peine se fût écoulée depuis son arrivée en France. Après les tragiques émotions de Toulon et la secousse apportée par le départ de Philippe elle avait appelé la mort. Elle tenait si peu à la vie ! A Paris l'emploi rigoureux de chacun de ses instants orienta son esprit de différente façon. Le souvenir de son père régnait en maître dans son cœur, celui de Philippe lui apparaissait désormais comme très lointain, embrumé presque irréel. Les voiles de l'oubli sans qu'elle s'en rendît compte commençait à l'envelopper car Mayotte, par un sentiment peut-être incompréhensible pour des profanes, mais inhérent à sa nature délicate et scrupuleuse, n'osait plus songer à celui que, dans le secret de son cœur, elle avait nommé son fiancé. Il planait très au-dessus d'elle, dans une sphère inaccessible, il ne lui appartenait plus et, voulant tenir sa promesse jusqu'au bout puisqu'ils avait accepté le sacrifice, s'interdisait tout retour sur le rêve d'autrefois.

Or, lorsqu'on chasse un être de sa pensée l'oubli se fait inévitablement. Mayotte était trop jeune pour juger impartialement sa propre cause. Un peu d'incohérence entrait dans sa manière de voir lorsque, essayant de concilier deux sentiments extrêmes, elle se disait :

— J'aime toujours Philippe mais je n'ai plus le droit de songer à lui. Et, pour obliger son cerveau à ne plus réfléchir aux choses défendues elle se lança à corps perdu dans l'étude. Elle s'intéressa d'abord passionnément aux conférences qu'elle suivait, à ses cours de dessin, puis, finit bientôt par s'en fatiguer. Elle se sentait lasse, déprimée, elle maigrissait, pâlissait, l'air de Paris lui sembla irrespirable. Madame de Sancy qui vint, au commencement du printemps, la voir entre deux courses d'affaires la trouva très changée et le lui dit :

— Ma chère petite, vous avez tout à fait l'allure de quelqu'un que guette l'anémie. Si Mlle Moreau y consent, je vous enlève ! Préparez votre malle, les jumelles seront ravies de vous avoir comme compagne. Je vous attendrai demain soir au train de neuf heures.

Mlle Moreau qui était invitée à passer quelques jours en Seine et Marne chez une cousine accepta d'emblée la proposition de Madame de Sancy. Mayotte prit donc sans aucun regret le chemin de Kerdiret. Là il lui parut retrouver une famille, un foyer ! Elle aimait le Comtesse, cette femme exquise au cœur généreux, les jumelles affectueuses, gaies, bruyantes, et si pleines d'entrain qu'en d'autres temps Mayotte les eût trouvées fatigantes, mais leur exubérance mettait en son cœur endolori un regain de jeunesse.

Elle avait craint à Kerdiret d'être obsédée par le souvenir de Philippe, et chose curieuse, imprévue, ce fait redouté ne se produisit pas ! Dans cette maison où il avait vécu, dans le salon, le fumoir où sa photographie se rencontrait partout, elle ne le sentait plus près d'elle, et son souvenir était sans amertume. Elle pensait à lui comme à un ami prématurément disparu, que l'on a beaucoup pleuré, qui vous a coûté une cruelle déception, mais qu'on n'accable pas parce qu'il n'est plus là pour se défendre, et dont l'image ne laisse plus au cœur que la mélancolie de l'absence éternelle, bientôt suivie de l'inévitable apaisement du temps . . . de l'oubli !

Si Philippe était mort elle eût conservé le droit de le pleurer. Elle ne se croyait pas autorisée à jouir de cette consolation et se refusait impitoyablement tout retour sur le passé qui eût amolli son courage. Elle n'ignorait pas que la faiblesse humaine doit éviter sous peine d'y succomber la tentation dangereuse cachée sous le voile séduisant du rêve. Nourrir son esprit de chimères, d'impossibles visions de ce qui aurait pu être et n'a pas été, retire à l'âme toute l'énergie, toute la force dont elle a besoin pour lutter sans défaillance. Mayotte s'attacha à la vie à la fois luxueuse et simple de Kerdiret aux interminables promenades en

LA Farine EST ABONDANTE



Cuisez ce Roulé aux Oeufs "MAGIC" — il est délicieux!

2 tasses farine
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
½ c. à thé sel
4 c. à soupe shortening
1 oeuf
½ tasse lait
5 oeufs cuits dur
4 c. à soupe lait
2 c. à thé jus de citron
3 c. à thé oignon haché fin
2 c. à soupe persil haché
2 c. à soupe piment vert haché
1 c. à thé moutarde en poudre
Sel, poivre, paprika

Tamisez ensemble les 3 premiers ingrédients. Ajoutez le shortening; mélangez bien avec une fourchette. Battez l'oeuf légèrement dans une tasse à mesurer; ajoutez du lait aux ¾ de la tasse et ajoutez au premier mélange. Roulez sur planche enfarinée en une feuille 8 pouces de long et ¼ de pouce d'épais. Hachez les oeufs cuits dur et mélangez avec le reste des ingrédients. Etendez également sur la pâte. Roulez comme gâteau roulé à la gelée et cuisez à four chaud (425°F.) environ 30 minutes. Servez en tranches avec sauce béchamelle ou sauce au fromage.

MENU-DU-JOUR "MAGIC"
Roulé aux Oeufs "Magic"
Courge cuite au four
Chou cru haché
Poires au jus
Biscuits
4 à 5 portions
Coûte environ: 82¢



VOICI un plat sans viande fait avec des ingrédients faciles à obtenir. Et si bien assaisonné, si délicieux que toute la famille s'en régale à tout coup!

Il est tendre et léger parce qu'il est fait avec la "Magic". Et avec la "Magic" vous obtenez *toujours* des plats cuits au four, des biscuits et des gâteaux à mie fine qui fondent dans la bouche. La "Magic" est une assurance de succès en cuisine; elle protège la saveur, sauvegarde les ingrédients précieux. Demandez la "Magic" aujourd'hui—c'est la préférée de 3 ménagères canadiennes sur 4!

FABRICATION CANADIENNE



A propos de "travaux de defense"...le Midol joue un rôle de premier plan!

DEBOUT toute la journée devant une machine-outil, travaillant sans relâche aux écritures ou consacrant toutes leurs heures aux organismes de guerre, la plupart de nos Canadiennes constatent que les douleurs périodiques présentent un problème plus sérieux que jamais. Il est heureux que la grande majorité (celles qui ne souffrent d'aucune affection organique qui exige des soins spéciaux) ait trouvé dans le Midol une solution efficace et facile.

Le Midol ne se borne pas à calmer la migraine de ces jours redoutés, car *trois* de ses ingrédients contribuent à votre bien-être. Le premier soulage les douleurs musculaires; le deuxième *prolonge* ce soulagement; le troisième a pour effet de bannir la dépression habituelle en l'occurrence. Le Midol ne contient pas d'opiacés. A la pharmacie—ou demandez un échantillon gratuit, franco, à Marie Dugal, General Drug Company, service 433, Windsor, Ontario (indiquez votre nom et votre adresse).

MIDOL

FABRICATION CANADIENNE

SOULAGE LES DOULEURS PÉRIODIQUES

Votre jupe vous fera mieux, sera plus durable

SI ELLE EST FAITE DE

Viyella

Le Chic Tissu Anglais

● Viyella est une flanelle anglaise, douce et légère. Elle tombe élégamment, se façonne aisément, se lave et se relave sans pâlir ni perdre sa forme.

GARANTI LAVABLE ET INDELEBILE

36 ou 54 pouces de largeur. Aux bons magasins ou en écrivant à Wm. Hollins, Ltd., 266 King St. W., Toronto.

Comme en 1914-18

EVAN WILLIAMS SHAMPOO sert Encore!

15c, 2 pour 25c

auto, aux excursions en charrette anglaise. Elle s'intéressait aux progrès de la basse-cour, à l'élevage des lapins, aux soins des fleurs, à la culture des légumes ; elle donnait à manger aux cygnes, faisait des courses folles avec « Smirny » le grand lévrier.

— Quelle bonne petite fermière vous feriez ? lui disait Emmanuelle sans se douter qu'elle ne s'extériorisait ainsi que pour chasser un lourd souci.

Le grand air mettait des roses à ses joues, ses traits reprenaient la beauté dont une maigreur factice avait altéré l'harmonie. Chaque jour elle montait à cheval, avec les jumelles, les accompagnant ainsi dans leurs intrépides randonnées. Aux Antilles elle avait fait souvent de l'équitation. Lorsque Madame de Sancy apprit cela elle tint à ce que la jeune fille reprît ce parfait exercice qui lui rendit rapidement sa fraîcheur disparue. Les jambes possédaient chacune un bel Anglo-Arabe, cadeau de leur mère à l'occasion d'un récent anniversaire. L'hiver précédent elles avaient suivi des chasses à courre chez des cousins de Touraine, et depuis s'exhibaient volontiers en habit rouge, jupe noire et pimpant petit tricorne, bien que Madame de Sancy leur eût déclaré que c'était parfaitement ridicule. Noëlle qui avait réponse à tout disait :

— Mais, ma pauvre Maman, si nous le laissons au fond d'une malle les mites mangeront notre joli costume, autant en profiter ! Avec Mayotte en sombre amazone nous formons un trio charmant que tout le monde admire ! Et j'aime tant ma petite veste d'équipage ! Les paysans que nous rencontrons louchent dessus ! Ce rouge . . . c'est chic ! tape-à-l'œil !

— Noëlle ! Je te défends de parler argot !

— Ma petite mère chérie, ce sont mes frères qui me l'ont appris !

Et la jeune fille s'enfuyait en riant.

Il y avait trois semaines que Mayotte était à Kerdiret. Par un jour de pluie où elles n'avaient pu faire leur promenade habituelle les trois amies s'étaient réunies avec leur ouvrage dans la salle des Gardes. Madame de Sancy ayant à écrire était montée dans sa chambre pour être plus tranquille. Noëlle étirait dans tous les sens un informe tricot qui avait la prétention de figurer une brassière. Elle le montra complaisamment :

— Là ! . . . c'est mon futur petit neveu qui sera beau là-dedans !

— Pauvre malheureux ! dit Emmanuelle, s'il n'a que ça à se mettre, je le plains !

— Eh bien, après tout, je ne suis pas chargée de l'habiller cet enfant ! Sa mère n'a qu'à monter sa layette, si toutefois elle en est capable !

— Oh ! Noëlle !

— C'est vrai, Mayotte, je vous scandalise !

— Vous n'êtes pas charitable pour votre belle-sœur.

— Ah ! elle est trop « popotte » aussi !

— « Popotte » ? . . . Qu'est-ce que ce terme flatteur ?

— Voyons, candide enfant, ça veut dire : pas dégourdie, empaillée, raplapla, moche, quoi ! comme dirait Olivier !

— Noëlle ! veux-tu te taire ! Si Maman t'entendait !

— Aïe ! c'est de la faute de Brigitte aussi ! Autrefois elle était gentille, maintenant elle joue à la dame : le prix du beurre, la vie chère, les domestiques, voilà sa conversation intéressante !

Emmanuelle et Mayotte ne purent s'empêcher de rire. Encouragée par son succès la jumelle continua :

— Comme c'est amusant pour un mari d'entendre ces doléances à longueur de journée ! Une femme pot-au-feu ! Cela va bien mal à Gonzalve qui est si snob ! Vous me direz qu'il est peut-être très heureux, soit ! Mais il m'est bien permis d'avouer que Brigitte n'est pas l'âme sœur de la mienne ! . . . Ah ! Mayotte, combien je vous eusse préférée ! . . . Au fait, si Philippe ne s'était fait ermite vous auriez pu l'épouser ! Quel couple bien assorti vous eussiez été ! . . .

A ces paroles de l'étourdie, Mayotte sentit le rouge de l'émotion envahir ses joues. Heureusement, ni l'une ni l'autre de ses compagnes ne s'en aperçut.

— Dis-tu des paroles inutiles ! ma pauvre sœur ! protesta Emmanuelle un peu choquée.

Ce pauvre Philippe tout de même! Je ne m'en serais jamais doutée, il devait être las du monde ! J'ai bien envie d'en faire autant et de partir pour le couvent des « ensevelies vivantes ».

— Tu n'y ferais pas long feu !

— Tu crois ? . . . C'est vrai, je me dis quelquefois que je pourrais tout aussi bien me marier, et je comptais sur Philippe pour me caser, car je ne veux qu'un marin . . . me voici bien lotie ! Heureusement qu'il me reste Olivier ! Tiens ! c'est le jour des lettres de ce bon garçon, je vais aller à la rencontre du facteur. Vous ne venez pas Mayotte ?

— Non merci, il pleut à torrents !

— Vous avez peur de patauger, poule mouillée ! Allons, puisqu'il n'y a pas d'amateur je brave seule l'ondée !

Eclatant de rire Noëlle courut dans le vestibule décrocher son grand manteau de drap gris clair, presque blanc, qui la faisait ressembler, assurait Gonzalve pour la faire mettre en colère, à un cuirassier allemand, elle enfila ses caoutchoucs et partit gaillardement sous la pluie jusqu'au bout de l'avenue.

Elle revint bientôt après, rapportant triomphalement deux lettres :

— Il y en a une pour Maman, je la lui fais monter, l'autre est pour moi, et s'asseyant sur la table commença à haute voix la lecture des feuillets bleutés couverts d'une microscopique écriture :

Borda, dimanche 27 juin,

« Chère vieille copine de mon cœur,

— Est-il effronté cet Olivier ! Qui croirait cela sous ses dehors ingénus ! . . .

« Si tu savais combien je m'assomme ! J'ai eu la déplorable idée de me faire boucler pour mon dimanche, alors tu juges de l'amusement ! . . . Pas de succulent déjeuner chez mes correspondants, pas de petite ballade avec les camarades dans la rue de Siam, pas de station au cinéma, chez le pâtissier ! Pour comble de bonheur le ciel déverse ses cataractes sur les pauvres mortels. « Il pleut dans mon cœur, comme il pleut sur la ville . . . » Je me console en pensant à mes vacances futures. Nous nous en payerons, dis, ma Noëlle ?

« Figurez-vous que tout Brest est en effervescence ! Il va y avoir un meeting d'aviation, hydro-aéroplanes, miplans, monoplans etc . . . et savez-vous qui vient voler ? . . . Le célèbre, le fameux, le génial Caddnon. On s'apprête à le couvrir de lauriers et de fleurs. Comme j'ai de bonnes raisons pour supposer que sa gloire ne vous est pas indifférente je vous envoie des cartes postales de l'illustre ami de Philippe, et le grand programme des fêtes. Si vous n'accourez pas pour y assister c'est à ne jamais vous sortir de votre province, mes pauvres chères !

« Ainsi vous recélez en vos murs cette idéale Mayotte qui avait fait ma conquête l'an dernier. Dites-lui que son image hante mes rêves et que, toutes les nuits, mon oreiller est baigné des pleurs que je verse en songeant que je ne pourrai jamais l'épouser, car, bien sûr, elle me trouverait trop jeune !

« Sur ce, « dearest me » affectueuses accolades de ton vieux frère,

« OLIVIER. »

A la lecture de cette lettre les trois jeunes filles furent prises d'un fou rire inextinguible. Il y avait longtemps que Mayotte n'avait ri de la sorte. Elles examinèrent ensemble les cartes qui représentaient Caddnon plus ou moins ressemblant.

— Monsieur Caddnon est venu ici il y a une huitaine d'années, dit Emmanuelle, c'était pendant les vacances de Pâques. Mon Dieu ! qu'il était gai ! Il paraissait si insouciant !

Il a fait son chemin depuis ce temps !

Noëlle frappa des mains.

— Euréka ! Je viens de découvrir mon futur mari ! Emmanuelle, j'épouserais volontiers Caddnon !

— Il ne voudrait pas de toi !

— Pourquoi ? suis-je donc si mal ? interrogea la jolie fille en se regardant dans la glace avec une moue inquiète.

— Et puis, en somme il est de naissance assez ordinaire . . .

— Ça m'est bien égal, par exemple ! J'ai beau m'appeler Mademoiselle de Sancy, cela n'apprend rien à personne, tandis que si j'étais Madame Caddnon on se retournerait sur mon pasage, dans la rue, en disant : « C'est *sa* femme ! »

— Alors tu n'as qu'à attendre qu'il te demande.

— Je n'y manquerai pas, tu verras ; d'ailleurs cet hiver, il m'a proposé, si j'allais à Buc, de m'emmener comme passagère.

— Le moment sera mal choisi pour une déclaration . . .

— On la réserverait pour l'atterrisage ! Mayotte, ma chère, vous serez ma seconde demoiselle d'honneur, je vous le promets ?!

Mayotte essaya de rire, mais ce rire sonnait faux, et, tout le reste de la journée elle fit de vains efforts pour recouvrer sa sérénité. Un sombre souci qu'elle ne définissait pas envahissait son esprit. Le soir lorsquelle se retrouva seule et qu'elle se rappela les réflexions de Noëlle, elle sentit soudain une vague animosité contre la jeune fille. En nattant ses cheveux pour la nuit elle se disait :

— Je ne sais vraiment pas pourquoi tout le monde trouve Noëlle si jolie ! Elle n'a rien d'extraordinaire ! Elle est fraîche, oui, mais elle deviendra couperosée, bien tournée, mais elle épaissira ! Et puis elle est trop gaie et bavarde, trop tapageuse ! Je préfère de beaucoup Emmanuelle ! Oui, décidément, je n'aime pas Noëlle, et même ! . . . Oh ! je crois que je la déteste ! . . .

Pourtant elle était trop loyale pour ne pas convenir de l'injustice de son ressentiment, et se demanda bientôt avec inquiétude :

— En serais-je jalouse, par hasard ? . . . Mais non, on n'est pas jaloux que de ce que l'on aime, et je n'aime pas Caddnon, je ne veux pas l'aimer et je ne l'aimerai pas !

CHAPITRE XIX

MAYOTTE reprit huit jours après la route de Paris. Madame de Sancy et ses filles l'avaient conduite en auto la veille au soir à Quimper ; elles passèrent la nuit à l'hôtel et l'embarquèrent de bonne heure dans le train le lende-

main matin. La petite créole fut confiée à une aimable douairière que connaissait Madame de Sancy, et qu'elle suivit, après les adieux déchirants des jumelles, dans un compartiment où étaient déjà deux messieurs.

La vieille dame fit d'abord mille frais de politesse, prit ensuite un livre sur lequel elle s'endormit bientôt. Comme Mayotte n'avait rien de mieux à faire elle s'intéressa sans en avoir l'air à la conversation de ses deux compagnons de voyage. A certains termes dont ils se servaient, à certaines remarques qu'ils firent, elle s'aperçut rapidement qu'ils étaient officiers de marine. Sa curiosité s'accrut. Ils devaient appartenir au port de Brest et parlaient de leurs bateaux, de leurs manœuvres. de leurs amis.

— Est-ce que tu comptes t'absenter longtemps ? demanda l'un.

— Non, je tiens absolument à rentrer pour le 14 juillet à cause des fêtes.

— Crois-tu qu'elles seront réussies ?

— J'en suis même certain ! Avec Caddnon comme « great attraction » ce ne peut manquer d'être splendide.

— Il recommence donc à courir ?

— Je t'écoute ! un prix de 100,000 francs pour les hydros, un autre de 200,000 pour le record de la vitesse dans la traversée Brest-Plymouth, le jeu en vaut la chandelle !

— Il participera donc au deuxième engagement ?

— Oui, sur un monoplan nouveau système. La maison B... vient de construire tout récemment un appareil qui marche extraordinairement vite ; les essais ont dépassé tout ce qui avait été atteint jusqu'ici. Mais, justement, en raison de son extrême légèreté ce monoplan est d'une stabilité moindre que les autres, et B... avait besoin d'un pilote à la fois audacieux et prudent pour le lancer. Il n'a pas hésité à demander à Caddnon d'inaugurer sa nouvelle découverte, et celui-ci a, naturellement, accepté.

— Pourvu qu'il ne lui arrive pas d'accident !

— Cela, personne ne peut le prévoir ! D'après ce que m'a expliqué le mécanicien de G... l'aviateur que j'ai vu dernièrement à Issy, l'appareil que montera Caddnon pique facilement du nez lorsqu'il vente, sa stabilité n'est pas parfaite étant donné que la façon dont est placé le centre de gravité de l'appareil ne le facilite pas. Enfin, malgré ces réserves le constructeur dit qu'il n'y a rien à craindre avec un pilote comme Caddnon qui connaît le métier, n'a peur de rien, et en a vu bien d'autres !

— Evidemment. Il a un sang-froid remarquable, mais il ne suffit que d'une fois...

— Que veux-tu, c'est le revers de la médaille ! on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs !

Et l'officier changea le sujet de conversation.

Mayotte était devenue toute pâle. Ainsi Serge allait courir un danger certain qui pouvait lui coûter la vie ! Dans quel but ?... N'avait-il pas assez d'argent ? N'était-il pas assez célèbre ? Ah ! pourquoi n'avait-elle pas le droit de le retenir, de lui dire:

— Mais ne vous exposez donc pas vainement à une mort possible ! C'est de l'aberration, votre existence m'est chère, et je ne vous autorise pas à la risquer ainsi !...

Elle fut triste tout le temps du trajet, et c'est le cœur plein de sombres pressentiments qu'elle débarqua à la gare où Mlle Moreau l'attendait.

Caddnon sortait du Ministère de la Marine où il avait été voir l'un de ses chefs. Il remonta la rue Royale de son allure lente et invariablement mesurée. Il examinait les magasins, admirant les choses qui en valaient la peine, s'arrêtant comme un gamin à contempler des petites locomotives, des trains électriques, des autos, tous les jouets scientifiques qui l'intéressaient par leur mécanisme.

La devanture d'un joaillier attira son attention. Il y avait là de merveilleux bijoux ; des perles, des diamants à profusion. Caddnon se demanda :

— Quelle pierre préfèrerait-elle ? des émeraudes, des rubis, des saphirs ? Aimerait-elle mieux un collier, des bagues, un bracelet ?...

La pensée de Mayotte habitait perpétuellement son esprit et son cœur. Il l'avait tellement mêlé à sa vie, ne la séparant jamais de ses projets d'avenir, de ses craintes, de ses espoirs, qu'il l'imaginait vraiment sienne, et que, au sortir de ses longues rêveries, il devait faire sur lui-même un violent effort pour se rappeler que ce n'était qu'un leurre et que la réalité était tout autre !

Ce grand rêveur, à force de vivre avec son rêve, devenait la victime de distractions qui fussent tombées dans le ridicule si elles n'eussent été touchantes à force de fidélité émue et tendre. C'est ainsi qu'un jour, au moment de se rendre à l'école d'électricité, il se surprit à se retourner vers l'imaginaire et invisible silhouette de la bien-aimée, et à dire à haute voix :

— Sors-tu avec moi, ma chérie ?

L'image de leur foyer était nettement tracée dans son cerveau. Il avait déjà choisi les meubles du salon, la couleur des rideaux, et dessiné le monogramme qui timbrerait l'argenterie. Dans telle occasion Mayotte porterait ce chapeau... cette robe, qu'il voyait de façon précise. Il avait, pour ainsi dire, prévu chaque détail de leur existence commune, c'était absurde et fou ! s'écrieront les sages, mais il y a de séduisantes folies, et, à défaut d'autre bonheur, en rêvant tout éveillé, Caddnon avait au moins la fugitive consolation de s'être cru heureux !

Après avoir lambiné devant les boutiques de la rue Royale il s'avisa de consulter sa montre et constata qu'il était cinq heures. Il partait le surlendemain pour Brest, un désir germa soudain en lui :

— Si j'allais dire adieu à Mayotte !

Chez lui l'exécution n'était jamais loin de l'idée, il appela le chauffeur d'un taxi qui stationnait près du trottoir et se fit conduire rue de l'Université.

— Mlle Moreau ? demanda-t-il à la concierge.

— Ces dames sont sorties.

— Ah !...

Un soupir de désappointement s'échappa de ses lèvres, il n'avait pas songé à cela ! Mélancolique, il repassa le seuil de la porte, avec cette sensation de dépit et de peine, à la fois, que l'on éprouve, lorsqu'on ne trouve pas chez lui l'ami très cher, impatiemment désiré !

Tout à coup, il relève la tête. Oh ! joie ! ce sont « elles » qui rentrent. Il les aborde et dit :

— Je venais vous faire mes adieux.

Mayotte qui était devenue toute rose pâlit un peu. Serge ne l'avait pas vue depuis son retour de Kerdiret, jamais il ne l'a trouvée si jolie ! Mlle Moreau proteste :

— Mais vous allez monter ! Je ne vous tiens pas quitte de votre visite!

Il ne se le fait pas dire deux fois et emboîte le pas derrière elle. En haut, dans le petit salon, sobrement meublé, il parle de son départ, de la course qu'il va entreprendre. Mayot-



BLUE GRASS

Le Parfum Inimitable !

Une brise suave d'avril, fraîche comme une pelouse sous l'ondée — Blue Grass d'Elizabeth Arden est l'un des parfums les plus célèbres du monde.

Après le bain . . . ou à divers moments du jour . . . pour que vous vous sentiez rafraîchie . . . enivrez-vous d'une aspersion totale au métamorphosant Blue Grass Flower Mist. Connaissez l'enchantement que procure la douceur soyeuse de la Poudre Blue Grass Dusting. Et, finalement, le Parfum Blue Grass lui-même — le plus grand des succès d'Elizabeth Arden.

A Pâques, faire cadeau du Blue Grass d'Elizabeth Arden, c'est faire don du Printemps lui-même.

Blue Grass Flower Mist..... $1.50
Empaquetage de Pâques..... $1.75
avec vaporisateur..... $2.15
Poudre Blue Grass Dusting..... $1.85
Blue Grass Flower Mist et Poudre Dusting (emballage de Pâques)..... $3.50
Parfum Blue Grass..... $1.50 à $66.00



Elizabeth Arden

Dans les établissements les plus chic de chaque ville.

Magie Subtile

POUR TOILETTE PRINTANIÈREI



Vous pouvez encore obtenir — et offrir — CHANEL

Grâce à une prévoyance heureuse — vous pouvez encore obtenir dans vos magasins préférés les parfums Chanel, de renommée mondiale. Ces parfums, à la fois gais et délicats, sont partout la marque de l'élégance moderne—le sceau du bon goût— pour cadeaux ou pour usage personnel.



CHANEL

PARFUMS ET EAUX DE COLOGNE

Quatre odeurs exquises: No. 5, Gardénia, Cuir de Russie, No. 22, Parfums: ¼ oz. $3.00 - 1oz. $10.00. Eaux de Cologne: 2 oz. $2.00, 6 oz. $4.00.

te disparaît et revient une minute après tenant une petite boîte :

— Vous emporterez ceci en souvenir de moi, dit-elle. C'est une médaille de Notre-Dame du Platin, la patronne des aviateurs, elle vous protègera.

Il la remercie avec effusion. Elle ose à peine lui conseiller la prudence et il ne se résout pas à lui avouer que s'il va, au péril de sa vie, gagner un peu plus de gloire, un peu plus d'or, c'est pour elle la bien-aimée, pour qu'elle soit fière de lui et prononce enfin les paroles bénies qu'il attend depuis si longtemps ! Mais elle ne semble pas deviner le sentiment qui l'a décidé à repartir à la conquête de l'air ; lorsqu'il prend congé d'elle, elle a une physionomie calme et indifférente qui le navre.

Et pourtant, quand elle a entendu la porte du vestibule se refermer elle a eu la tentation folle de courir après lui, de le retenir en l'implorant :

— Ne partez pas ! J'ai trop peur du danger auquel vous vous exposez ! Si vous me quittez qui donc me restera ! . . .

Mais en vertu de quel droit l'empêcherait-elle de s'en aller ? . . . Elle ne l'aime pas, et il ne lui est rien !

Elle perçoit le déclanchement de l'ascenseur qui descend . . . C'en est fait, il a disparu ! et maintenant le reverra-t-elle jamais !

Alors elle se cache pour pleurer. Quand elle revient au salon Mademoiselle Moreau qui la voit abattue et démoralisée ne l'interroge pas. Sans que son élève lui ait jamais rien confié elle devine bien de quelle nature est le drame qui a bouleversé ce jeune cœur. Entre les deux, de Philippe ou de Caddnon, c'est celui-ci qui avait toutes ses préférences. Pour elle il personnifie la loyauté, la bravoure, la bonté, la sécurité, et elle s'attriste de voir la jeune fille ne pas répondre à l'amour si réelle de l'aviateur. Pourquoi Mayotte le comprend-elle si mal ? Mystère !

Chapitre *XX*

Huit heures sonnaient à la pendule de la chambre de Mayotte. Cette dernière termina l'agencement de sa toilette, jeta un rapide coup d'œil dans la glace pour s'assurer si toute sa personne respirait l'ordre parfait qu'elle souhaitait, et entra dans la salle à manger où Mlle Moreau venait d'arriver pour le petit déjeuner. Tous les matins les deux amies s'attardaient un peu à ce court repas familial, faisant leurs projets pour la journée, décidant une promenade, une visite dans un musée, etc . . .

En même temps que le plateau contenant la chocolatière, les petits pains et le beurre, Anna, la domestique qu'elles avaient amenée de Quiberon apporta le courrier. Il n'y avait pas de lettres, rien que des catalogues, ou des prospectus. Mlle Moreau déchira la bande du journal quotidien. Mayotte l'observait en lui demandant, selon son habitude :

— Qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui ?

Mlle Moreau pâlit jusqu'aux lèvres. D'un air agité elle replia vivement le journal et comme la jeune fille faisait mine de s'en saisir, elle l'arrêta avec un geste inconsciemment brutal :

— Laissez cela, Mayotte, ce n'est pas pour vous !

— Comment ! pas pour moi ! Mais je le lis tous les jours !

— C'est poussible, mais je vous dis qu'aujourd'hui il y a . . . il y a . . . quelque chose qui . . . que . . . précisément vous ne devez pas voir ! Oui, c'est bien cela ! ajouta-t-elle avec soulagement ; comme si elle eût été contente d'avoir enfin découvert le motif de cette défense intempestive.

— Si vous voulez me faire plaisir, mon enfant, continua-t-elle plus doucement, vous n'ouvrirez pas ce journal. Vous me le promettez, dites ?...

Mayotte se regimba pour la forme, puis, pour ne pas déplaire à son institutrice, se rendit à ses instances.

Quelques instants après accompagnée d'Anna elle partait pour prendre sa dernière leçon de peinture. En route elle rumina un plan qu'elle ne fut pas loin de qualifier de génial ! N'avait-elle pas découvert, en effet, que, sans désobéir à Mlle Moreau elle pouvait tout apprendre. Car elle n'était pas dupe du mensonge maladroit de sa vieille amie ; on voulait lui cacher quelque chose, et pourquoi ? . . . dans quel but ?

Son cours était situé loin de chez elle, rue du Faubourg Poissonnière, elle prit un autobus qui la conduisit avec son chaperon sur les grands boulevards. Arrivée là elle dit à Anna :

Regardez donc, Anna, comme il y a des gens devant les bureaux du « Matin » ! Il doit se passer quelque chose d'extraordinaire, tâchez de voir le journal, j'entre dans cette papeterie acheter des crayons, vous m'y rejoindrez.

Anna était dégourdie, pas timide, elle joua des coudes, apprit ce qu'elle désirait savoir, et, fidèle à la consigne, revint quelques instants après, auprès de sa jeune maîtresse :

— Ah, dame ! Mademoiselle, il paraît que c'est un grave accident d'aéroplane ! Un aviateur qui vient quasiment de se tuer à Brest !

— Son ! . . . Vous avez lu son nom?

— Dame non ! On mettait comme ça : « La chute de l'Aigle ».

Mayotte crut qu'elle allait s'évanouir. Tout à l'heure elle le pressentait, maintenant elle en était sûre : Caddnon était mort !

Elle ne sut jamais, dans la suite, comment elle avait pu monter les trois étages qui menaient à son cours. Lorsqu'elle y arriva tout le monde s'entretenait du terrible événement.

— Pauvre Caddnon ! disait une jolie, c'était mon préféré ! Je l'avais vu à Issy, au retour du Circuit International, il m'avait si gentiment signé des cartes postales !

— Si jeune ! est-ce dommage ! murmurait plaintivement une autre.

— Et en arrivant vainqueur ! c'est encore plus triste, répliqua une troisième.

Mayotte raffermit sa voix pour demander :

— Il est mort ?

— Vous n'avez donc pas lu le journal ? Non, mais il n'en vaut guère mieux : les deux jambes cassées, trois côtes enfoncées, l'épaule luxée, une blessure à la tempe ! Une vraie marmelade, quoi ! . . .

Mayotte frissonna d'horreur, pourtant elle voulait savoir ! . . .

— Comment l'accident s'est-il produit ?

— Voilà. Vous n'ignorez pas qu'après avoir été vainqueur de la Coupe Cordon-Bennett pour les hydro-aéroplantes, Caddnon repartit avec un nouveau monoplan B pour la traversée Brest-Plymouth. A l'aller ce fut parfait, mais au retour, des vents contraires prirent son appareil en travers, et un remous le força à atterrir plus vite qu'il ne comptait. Le monoplan se brisa en mille morceaux ! Et il arrivait avec 1 heure 53 minutes d'avance sur ses concurrents ! quelle déveine !

Mayotte tenta d'accueillir la nouvelle avec un calme qu'elle était loin de posséder :

— En effet, ce n'est pas de chance ! dit-elle, et elle parut tailler ses crayons avec une attention extrême.

Lorsqu'elle revint rue de l'Université elle courut à Mlle Moreau :



QU'EST-CE?

Qu'est-ce, la QUATRIEME DIMENSION de *votre* corps ? Comment contrôle-t-elle la ligne et le confort de votre silhouette ? Comment détermine-t-elle la satisfaction que vous obtenez d'un vêtement que vous achetez ?

Votre Corsetière CHARIS est la seule personne qui puisse répondre à ces questions. Elle est la seule corsetière qui connaisse l'usage de ce procédé révolutionnaire dans l'étude des formes. *Elle est la seule corsetière qui ne néglige pas votre QUATRIEME DIMENSION si importante.*

Téléphonez ou écrivez dès aujourd'hui à votre établissement local CHARIS pour qu'on vous donne à domicile une démonstration gratuite du CORSET A LA QUATRIEME DIMENSION. Pas d'obligation de votre part. Ou servez-vous du coupon ci-dessous.



Charis Ltd., New Toronto, Canada

Un modèle type de Charis muni des caractéristiques cachées d'ajustement. Dessiné de manière à répondre à toutes de des de Corsets à la quatrième dimension.

Charis Ltd. Dépt. LRP-1,
New Toronto, Canada

S.V.P., m'envoyer sans frais ni obligations, tous renseignements sur le CORSET LA QUATRIEME DIMENSION.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

Si vous êtes désireuse de devenir une corsetière CHARIS prière d'indiquer ici ☐

CHARIS DE MONTREAL
1117 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q.
221 Edifice Drummond Tél.: PLateau 3322
CHARIS D'OTTAWA
105 Edifice Birks, Tél.: 2-5179, Ottawa, Ont.
CHARIS DE QUEBEC
251, rue St-Joseph, Tél.: 6567, Québec, P.Q.
CHARIS DES TROIS-RIVIERES, P.Q.
444, rue Des Forges, Tél.: 2626, Trois-Rivières, P.Q.

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans). IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

— Pourquoi m'avoir caché cette affreuse nouvelle ! s'écria-t-elle d'un ton de reproche ?

— Ma pauvre chérie ! vous savez donc ! . . .

— Ce que vous teniez tant à me cacher ! Tout le monde en parle, vous pensez ! Mon Dieu ! c'est terrible !

Mayotte retint à grand'peine ses sanglots. Mlle Moreau la considérait avec compassion.

— Ah ! s'il n'était pas parti ! reprit Mayotte. Et dire que je suis peut-être cause de sa mort ! car enfin, Mademoiselle, il m'aimait, et si nous avions été mariés nul doute que je ne l'eusse laissé s'en aller !

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas épousé ?

— Pouvais-je l'épouser sans l'aimer ? . . . Il vaut mieux que cela !

Mlle Moreau ne répondit pas. Sa perspicacité habituelle était déroutée par cette logique imprévue. Son élève l'embrassa silencieusement, les yeux pleins de larmes qu'elle ne voulait pas verser, et se rendit à son petit bureau écrire une lettre pour Madame Dozier :

« Ma chère Renée,

« J'apprends seulement le terrible accident survenu à ce pauvre Caddnon, et j'en suis attristée ! Les journaux donnent à son sujet des détails assez contradictoires, pourtant tous sont unanimes à déclarer sa mort inévitable.

« Ecrivez-moi vite les nouvelles que vous pourrez apprendre. A Brest vous en êtes à la source même. Que Dieu accorde à ce généreux et si brave cœur le repos éternel, je prie pour lui de toute mon âme mais bien tristement ! Est-il possible que je ne doive jamais le revoir ! Son amitié m'était précieuse ! Je suis folle d'inquiétude !

« En hâte, bien vôtre,

« MAYOTTE »

Deux jours après elle recevait la réponse suivante :

« Ma chère Mayotte,

« Les hommes se trompent souvent dans leurs pronostics et le bon Dieu est tout-puissant ! Rassurez-vous ! Caddnon vivra, et les médecins espèrent même qu'il se rétablira relativement vite. Mon mari a pu le voir à l'Hôpital Maritime où l'on l'a transporté. Vous dirai-je que dans son délire c'était votre nom qu'il prononçait ? Cela vous redonnera du courage, petite amie.

« Votre médaille n'a pas été une illusoire protection. Caddnon « devait » se tuer : un miracle l'a sauvé !

« Que votre amour achève sa guérison !

« Je vous embrasse

« RENÉE DOZIER ».

CHAPITRE XXI

CADDNON reposait tranquillement dans la blancheur de ses draps. Maintenant que la fièvre n'obscurcissait plus ses idées il repassait dans sa mémoire les événements qui avaient précédé sa chute.

D'abord c'était la course des hydravions, le départ des plages de Tréganat ou du Trez-Hir, la volupté de voler tour à tour dans l'air adouci de ces belles journées de juillet, ou de se poser et se mouvoir sur les flots bleus comme un grand oiseau docile et léger ! Sa victoire lui avait causé un réel plaisir, il ne se blasait pas encore sur la virtuosité de ces performances qui redonnait à son nom une gloire nouvelle. Ainsi lorsqu'il repartit sur le monoplan qu'il expérimentait il éprouva à nouveau le vertige de l'espace et de la vitesse, et oublia dans cette traversée hérissée de difficultés les soucis et les chagrins qui l'assiègeaient auparavant.

Il avait quitté les rocheux abords de Brest, suivant à toute allure la route habituellement parcourue par les steamers (ceci était une des conditions du concours) et lorsqu'il atterrit sans encombres à Plymouth sur la belle promenade du *Hoe*, il éprouva alors toutes les joies ineffables du vainqueur. On le portait en triomphe, on le couvrait de fleurs, c'était de l'enthousiasme, presque du délire ! . . .

Le retour, le lendemain, fut sensiblement moins facile. Le vent s'était levé asez fort, bourdonnant dans les haubans, faisant fâcheusement cabrer l'appareil qui reprit pourtant en cours de route sa stabilité.

Avant d'arriver à Brest, la brise qui avait paru céder reprit de plus belle et devint bientôt tellement forte que Caddnon se rendait compte qu'il n'était plus de taille à lutter contre ce redoutable adversaire et qu'il fallait atterrir à tout prix car il craignait de n'être plus maître de la direction, força la vitesse. Il n'était plus qu'à quelque mètres de la plage où le grand oiseau pourrait, espérait-il, faire quelques bonds et se reposer enfin, lorsqu'un remous l'emporta plus loin, près des rochers. Il vit qu'il allait s'écraser, remonta, et repartit dans la direction des champs qui surplombaient la mer. Impuissant à gourverner l'appareil Caddnon coupa l'allumage, mais il était trop tard, et le monoplan, descendant à une vitesse vertigineuse, vint se briser sur le sol.

On n'attendait pas son retour aussi tôt, de sorte qu'il n'y avait personne au moment de sa chute. Des paysans coururent chercher les membres du Comité des Fêtes, de l'A.C.F. qui ne se trouvaient pas très loin du lieu de l'accident. On dégagea des débris de son appareil l'aviateur qui ne donnait plus signe de vie ; une voiture d'ambulance fut mandée en toute hâte et on transporta d'urgence le blessé à l'Hôpital Maritime.

C'est égal, se disait Caddnon, je l'ai échappé belle ! Voici la seconde fois en 8 mois que je manque de me tuer ! gare à la troisième !

Sur ces entrefaites on vint lui annoncer une visite : Monsieur Dozier demandait à lui faire ses adieux. Appelé au commandement de la canonnière « la Décidée » il allait faire partie de la division navale d'Extrême-Orient.

Il ne voulut pas rester longtemps pour ne pas fatiguer le blessé qu'il avait, d'ailleurs, vu à peu près journellement depuis son accident. En le quittant il dit :

— Ma femme m'a chargé de vous remettre ceci, en vous transmettant ses vœux de prompte guérison, elle espère que ce petit mot y aidera !

Et comme Caddnon le regardait d'un air interrogateur il acheva en riant :

— Mais oui, mon cher, il paraît que de charmantes jeunes personnes s'intéressent à vous !

Lorsque Monsieur Dozier fut parti, Caddnon, de sa main valide, ouvrit l'enveloppe : elle contenait la lettre adressée par Mayotte à Madame Dozier ! . . .

Les femmes les meilleures ont parfois de ces traîtrises. Mayotte, passant tranquillement le mois d'août en fôrêt de Compiègne, était à cent lieues de se douter que la lettre dans laquelle elle avait avoué l'inquiétude

(Lire la suite page 51)

SOYEZ

Vive et Jolie



FOURNISSEURS BREVETÉS

Parfum "Bond Street" — subtil, suave, irrésistible, $2.20 à $11.50.

Poudre de Beauté Anglaise Yardley — délicatement imprégnée de parfum "Bond Street" — vaporeuse, invisible, $1.25.

Eh, bien ! oui, rester jolie est essentiel. Et cela compte pour beaucoup dans l'art de bien faire et de faire vite. Cette beauté est rendue plus facile grâce à Bond Street, ce parfum de haut ton — à la Poudre de Beauté Anglaise Yardley, si fine et si caressante (et délicatement parfumée de Bond Street) — et aux autres accessoires de qualité comme les Produits de Beauté Yardley.

SOYEZ TOUJOURS EN BEAUTÉ GRÂCE A

Yardley

LAVANDE ET PRODUITS DE BEAUTÉ

Plats de Carême

Par Mme Rose LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

Clam Chowder

1 chopine de "clams"
½ tasse d'eau froide
1 petite tranche de lard salé coupée en cubes
1 oignon
3 tasses de pommes de terre coupées en cubes
2 cuillerées à table de farine
2 tasses d'eau bouillante
2 tasses de lait
sel et poivre

Verser l'eau froide sur les «clams». Couler et réserver le jus. Enlever la partie dure des « clams,» hacher finement. Faire rôtir les cubes de lard salé et y faire revenir les oignons tranchés. Ajouter un rang de pommes de terre. Saupoudrer de farine, puis y mettre la partie dure des « clams » finement hachée, le reste des pommes de terre et de la farine. Bien assaisonner de sel et de poivre. Ajouter l'eau bouillante et laisser mijoter jusqu'à parfaite cuisson des pommes de terre, ½ heure environ. Ajouter le lait préalablement chauffé, la partie tendre des « clams » et le jus. Servir très chaud avec croûtons.

•

Bouillabaise de chez nous

3 lbs de poisson blanc : aiglefin, flétan et morue (1 lb de chacun)
½ tasse d'huile à salade
1 tasse de homard
2 tasses de tomates
1 pinte de bouillon de poisson
¼ de tasse de vinaigre ou 1 tasse de vin blanc
2 poireaux
2 oignons
1 gousse d'ail
¼ de tasse de piment rouge haché
¼ de tasse de piment vert haché
¼ de cuillerée à thé de safran
sel et poivre

Chauffer l'huile et y faire revenir poireaux et oignons, ajouter les tomates passées, l'ail, le bouillon ou à défaut de l'eau, et le poisson coupé en morceaux. Laisser mijoter ½ heure. Ajouter le homard. Bien assaisonner, ajouter le jus de 2 citrons et servir sur rôties beurrées. Saupoudrer de persil frais haché.

•

Tranches de Flétan Farcies

Avoir 2 belles tranches de flétan d'une livre chacune, étendre sur une de ces tranches la farce suivante : Faire cuire 2 oignons tranchés jusqu'à ce qu'ils soient tendres dans très peu d'eau. Ajouter 1 tasse de mie de pain pressée, 1 œuf légèrement battu, 2 c. à table de saindoux, sel, poivre et quelques bouquets de persil frais haché. Si la farce est trop liquide, il faut y ajouter un peu de mie de pain. Mettre par-dessus cette farce l'autre tranche de flétan, badigeonner le dessus de graisse et y mettre quelques petites tranches de lard. Faire cuire au four de 350° F. 1 heure environ. Servir avec croquettes de pommes de terre.

•

Salade de Homard en Gelée

Faire gonfler dans ¼ de tasse d'eau froide 1 cuillerée à table de gélatine 5 minutes et la faire dissoudre en mettant le petit bol dans un plat contenant de l'eau chaude ou encore au-dessus de la vapeur. La gélatine dissoute a l'apparence d'un sirop et c'est à ce moment qu'il faut l'incorporer à 1 tasse de mayonnaise. Ajouter à ce mélange 1 petite boîte de homard coupé en dés, 1 tasse de céleri taillé en filets, 1 tasse de pois verts, 1 cuillerée à thé d'oignon râpé. Vérifier l'assaisonnement et verser le mélange dans un moule en forme de poisson ou toute autre forme. Laisser prendre bien ferme et démouler sur un plat entouré de laitue et de persil.

•

Les Filets Grillés

Choisir des beaux filets, de poisson, les badigeonner d'huile ou de graisse fondue, les placer sur un gril beurré et griller à four vif jusqu'à ce qu'ils soient bien dorés. Si l'on n'a pas de grilleur, on les fait cuire à four très chaud de la même manière. Dresser sur plat chaud, garnir de persil et de citron et servir avec sauce hollandaise.

•

Sauce Hollandaise

1 tasse de sauce blanche moyenne
3 jaunes d'œufs
4 cuillerées à table de beurre
le jus d'un citron

Faire la sauce d'après la méthode ordinaire, y incorporer délicatement les jaunes d'œufs en battant et le jus de citron. Eviter soigneusement que la sauce entre en ébullition. Si l'on a quelque crainte, opérer au bain-marie.

•

Filets d'Aiglefin à la Sauce Tyrolienne

1½ lb de filets d'aiglefin. Séparer en portions individuelles les filets passés dans du lait fortement salé (1 cuillerée à thé de sel pour ⅓ de tasse de lait), puis fariner légèrement. Faire chauffer de l'huile ou un autre corps gras au goût et faire rôtir le poisson jusqu'à ce qu'il soit bien doré. Le poisson est cuit quand la chair est blanche comme du lait. Il n'est pas suffisamment cuit s'il est transparent. Servir sur plat chaud accompagné d'une sauce tyrolienne.

•

Sauce Tyrolienne

Bien mélanger :

¾ de tasse de mayonnaise
1 cuillerée à table d'échalotes
2 cornichons finement hachés
2 c. à table de purée de tomates en conserves

•

Morue Salée à la Basquaise

Faire dessaler de la morue en la mettant dans un récipient sur un gril pour que le sel puisse tomber au fond. Changer d'eau 2 ou 3 fois.

Autre méthode : Couvrir la morue d'eau froide, porter à l'ébullition, jeter l'eau et renouveler l'opération jusqu'à ce que la morue soit bien dessalée. Faire bouillir du lait, 3 à 4 tasses, dans lequel on a ajouté 1 gousse d'ail et un oignon tranché. Ne pas continuer l'ébullition. Fermer la casserole et laisser pocher la morue jusqu'à ce qu'elle soit bien tendre et bien blanche. Egoutter et servir sur plat chaud. Faire une Béchamelle avec le lait dans lequel la morue aura cuit, y ajouter 2 blancs d'œufs cuits durs. Masquer la morue avec cette sauce et couvrir de jaunes d'œufs passés au tamis.

•

Filets de Poisson Farcis aux Champignons

2 livres de filets de poisson
½ livre de champignons frais
2 cuillerées à table d'oignon finement haché
3 cuillerées à table de graisse
1 tasse de mie de pain
1 œuf
sel et poivre

Faire fondre la graisse et y faire blondir les oignons. Ajouter les champignons finement hachés puis le pain et l'œuf. Assaisonner de sel et de poivre. Réserver 8 champignons que l'on posera en garniture sur les filets roulés. Couper les filets en longueur de 6 à 7 pouces par 2 de largeur, couvrir de farce et rouler. Attacher avec une petite ficelle ou une brochette. Placer dans une lèchefrite et badigeonner d'huile ou de graisse fondue. Faire cuire au four de 400° F environ 25 minutes. Les champignons devront cuire en même temps que les filets. Enlever les ficelles, dresser sur plat chaud, garnir de persil et servir avec sauce tartare.

•

Sauce Tartare Chaude

Mélanger à une ½ tasse de Béchamelle moyenne, ½ tasse de mayonnaise. Ajouter des cornichons hachés, du persil et des oignons crus hachés finement. Faire chauffer au bain-marie.

•

Poisson Désossé et Farci

Prendre un aiglefin de 4 livres, couper tête et queue du poisson, fendre en 2 sur toute la longueur, enlever l'arête centrale, saupoudrer de sel, étendre une farce bien assaisonnée, recoudre les deux bords, déposer le poisson dans un plat de pyrex, badigeonner d'huile ou de beurre, garnir de quelques tranches de lard et cuire à four modéré, 350° F. 1 heure environ. Retirer du four, préparer une belle purée de pommes de terre et, à l'aide d'une douille ou d'une fourchette, former des petites timbales, retourner au four pour dorer, remplir de petits pois verts et de carottes sautées.

•

Farce

Faire chauffer ¼ de tasse de graisse, y faire revenir 3 oignons moyens hachés finement, ajouter 1½ tasse de mie de pan et quelques cuillerées de lait pour humecter la farce. Lier avec 1 œuf et bien assaisonner.

•

Bouillon de Poisson

Lever les filets sur un poisson, réserver l'arête, la tête et mettre à cuire avec 1 pinte d'eau froide, 1 oignon, 1 feuille de laurier, 1 carotte, quelques branches de céleri et 1 cuillerée à table de sel. Laisser mijoter 1 heure. Couler et y ajouter ¼ de tasse de riz bien lavé.

•

Croquettes de Morue

Effeuiller 2 tasses de morue cuite ou autre poisson. Hacher finement 2 oignons moyens et les faire sauter dans de la graisse chaude : 2 cuillerées à table. Ajouter 2 tasses de pommes de terre réduites en purée. Bien mêler le tout et lier avec 2 œufs. Assaisonner de sel et de poivre. Etendre la préparation dans un plat beurré et laisser refroidir parfaitement. Tailler des carrés, fariner légèrement puis passer dans un œuf battu avec 2 cuillerées à table de lait puis ensuite dans de la chapelure. Faire frire à la poêle dans de la graisse bien chaude.

•

Pâté au Saumon

Beurrer généreusement un plat à gratin. Y mettre 1 livre de saumon cuit à la vapeur, 3 ou 4 pommes de terre cuites et coupées en cubes, 3 œufs cuits durs taillés en rondelles. Verser sur le tout 2 tasses de sauce Béchamelle moyenne. Couvrir tout le dessus de biscuits à la poudre à pâte, saupoudrer de fromage râpé.

•

Biscuits à la Poudre à Pâte

Tamiser de la farine, en mesurer 1½ tasse et tamiser de nouveau avec 3 cuillerées à thé de poudre à pâte et ½ cuillerée à thé de sel. Y ajouter 3 cuillerées à table de graisse. Bien mélanger à la farine à l'aide d'un appareil spécial ou de deux couteaux. Délayer avec ¾ de tasse de lait jusqu'à obtention d'une boule molle. Travailler légèrement sur la planche farinée, étendre à l'épaisseur d'un ½ pouce, badigeonner la pâte de beurre fondu, saupoudrer de fromage râpé, rouler et découper en rouelles d'un pouce. Cuire au four de 425° jusqu'à ce que les biscuits soient bien levés et dorés.



4. Salade de Chou; Sauce Spéciale



1. Gigot d'Agneau; Carottes découpées en fleurs

Préparé pour une grande famille, par Martha Logan, Experte en Economie Ménagère de Swift, suivant les Règles d'Alimentation Officielles du Canada. Utilisez ce qui restera de l'agneau tel que suggéré ou faites-en un des délicieux plats décrits dans le nouveau livre de cuisine de Martha Logan, intitulé "Viandes", que vous pouvez avoir pour 10¢. Ecrivez à Swift Canadian Co. Limited, Dept. E-3, Toronto.

Nourrissant . . .

ce repas comprenant de L'AGNEAU PREMIUM SWIFT

Et vous ferez de *bons plats avec les restes**

1. N'est-il pas appétissant—ce Gigot d'Agneau *Premium Swift* avec cette jolie garniture? Tendre, juteux, savoureux, l'agneau qui porte la marque Premium Swift a été sélectionné pour vous par des experts en viandes. Nous nous rendons compte, qu'en ce moment, vous ne pouvez pas toujours trouver de l'Agneau Premium Swift. Mais, quand vous le pouvez, vous trouvez tous les morceaux aussi délicieux les uns que les autres. Et il fournit des protéines de qualité supérieure; des vitamines B; et des sels minéraux essentiels. Pour la garniture, faites des tranches de carottes de 2 pouces avec le pèle-patates; fixez-y des olives noires avec des morceaux de cure-dents de ½ pouce.

2. Le riz est vraiment délicieux avec la sauce de l'agneau! Un changement agréable, et un aliment énergétique. Les pois à la crème plaisent à presque tout le monde. Les Règles d'Alimentation Officielles du Canada recommandent deux portions par jour de légumes feuillus, verts ou jaunes.

3. Ayez soin d'acheter du pain *Approuvé* par le Canada, pour sa vitamine B_1. Le beurre est une source importante de vitamine A.

4. La salade de chou cru croquante fournit une consistance différente et beaucoup de vitamine C. Le cresson de fontaine et le piment vert donnent du goût et des vitamines. Pour une bonne sauce sans huile: faites dissoudre ½ tasse de sucre et 1 cuillerée à thé de sel dans ¼ tasse de vinaigre dilué avec ¼ tasse d'eau. Versez-y, en remuant, ½ tasse de la crème.

5. Trois aliments très nourrissants—lait, oeufs, et jus d'orange—entrent dans la composition de la Tarte à la Crème à l'Orange. Comme breuvage aux repas, donnez toujours du lait aux enfants. Si les grandes personnes boivent du café ou du thé, voyez à ce qu'elles consomment leur chopine de lait quotidienne d'autres façons.





5. Tarte à la Crème à l'Orange

***RESTES**.. *Utilisez-les pour un ragoût d'agneau, des croquettes d'agneau, des sandwiches d'agneau haché. Et essayez aussi ce plat principal:* Faites dorer 1 c. à soupe d'oignon haché et 1 c. à soupe de céleri haché dans 3 c. à soupe de graisse. Ajoutez 2 c. à soupe de farine; mélangez. Ajoutez 2 tasses de tomates, 1 c. à soupe de piment vert haché, ½ c. à thé de sel, ½ c. à thé de poudre chili, 1½ à 2 tasses d'agneau cuit coupé en dés, et 1 tasse d'eau. Faites cuire lentement pendant 10 minutes. Servez sur du riz cuit chaud ou des nouilles. (6 portions).

"MANGEZ CES ALIMENTS TOUS LES JOURS!"

disent les Services d'Alimentation du Gouvernement Fédéral

VIANDE, POISSON, etc. — Une portion par jour de viande, poisson ou volaille. Foie, coeur ou rognons une fois par semaine.

FRUITS—Une portion par jour de tomates ou d'un fruit du genre citrus, ou du jus de tomate ou de fruits du genre citrus, *et* une portion d'autres fruits, frais, de conserve ou secs.

LÉGUMES (ainsi qu'une portion de pommes de terre)—Deux portions par jour, de préférence des légumes feuillus, verts, ou jaunes, et souvent crus.

PAIN—Quatre à six tranches de Pain Approuvé par le Canada. Pain bis ou pain blanc. Une portion de céréale complète.

LAIT—Adultes: ½ chopine. Enfants: plus d'une chopine. Du fromage, lorsque vous en trouvez.

OEUFS—Au moins 3 ou 4 par semaine.

À CELA, AJOUTEZ TOUT CE QUE VOUS VOULEZ

2. Riz duveteux; Petits Pois

3. Pain français



La SWIFT CANADIAN CO., LIMITED, organisation connue dans tout le Canada, se consacre à la conservation et à la répartition efficace des ressources alimentaires du Canada.





CRI DE GUERRE 43

DE L'AUBE au crépuscule et du crépuscule à l'aurore, le sifflet d'une locomotive perce le silence, et vous savez qu'un train est en route.

C'est un cri de victoire lorsqu'il file, chargé de troupes, à la rencontre d'un convoi. C'est un cri impérieux lorsqu'il a dans ses flancs un chargement précieux de tanks, de canons, de matériel de guerre, fabriqué très souvent par les chemins de fer eux-mêmes. C'est un cri d'allégresse lorsqu'il transporte à l'usine la matière première dont s'alimente notre industrie de guerre. C'est un cri d'exultation lorsqu'il expédie des aliments, du combustible, toutes sortes de produits essentiels aux quatre coins du Dominion. Vous l'entendez, cet appel puissant du rail? C'est la voix de la plus vaste industrie de guerre au pays, la voix de vos chemins de fer. Une voix fière? Sans doute. Seuls les chemins de fer sont en mesure d'effectuer ces transports massifs; ils servent aussi efficacement la nation en temps de guerre qu'ils la servaient en temps de paix.

Les chemins de fer n'ont pas été pris au dépourvu. Ils étaient prêts au début de la guerre à mobiliser leurs ressources pour la victoire. Ils seront prêts à servir de nouveau le pays—un pays grandi par l'épreuve—lorsque la paix reviendra.

CANADIEN NATIONAL **PACIFIQUE CANADIEN**

Ils servent dans la guerre comme dans la paix

LE HOMARD

(Suite de la page 18)

pas de veines. Il se compose essentiellement d'un organe propulseur, un cœur dorsal duquel partent des artères d'où s'échappe le sang pour se répandre librement dans des cavités sanguines entourant tous les organes et les divers tissus. Collecté ensuite dans une chambre ventrale, il va aux branchies où il se débarrasse de l'anhydride carbonique et revient dans la cavité qui entoure le cœur d'où il recommencera son cycle.

Le sang du homard est incolore, mais le pigment respitatoire qu'il renferme, l'hémocyanine, à base de cuivre, bleuit au contact de l'air.

Une paire d'ovaires ou de testicules, selon le cas, placés dorsalement déversent leurs produits par des pores externes s'ouvrant à la base des troisièmes paires de pattes thoraciques chez la femelle, des cinquièmes chez le mâle. Voilà un caractère sexuel distinctif auquel s'ajoute la structure des premiers appendices abdominaux qui sont, chez le mâle, transformés en appareils copulateurs et presque nuls, chez la femelle.

Dans l'acte sexuel, le mâle dépose le sperme près des pores génitaux de la femelle où il fécondera les œufs dès leur émergence.

La femelle pond tous les deux ans une énorme quantité d'œufs, environ dix mille, solidement liés entre eux par une épaisse sécrétion qui les fixe aussi aux pattes abdominales, où ils seront incubés, douze mois durant. Libérés dans l'eau de mer, les larves qui sortent de ces œufs et mesurent à peine un tiers de pouce, ne ressemblent pas du tout à un homard. Ces larves subiront encore plusieurs transformations et ce n'est qu'à la quatrième qu'elles prendront l'allure d'un petit homard de un demi-pouce. Sur les dix mille œufs éclos, quatre ou cinq seulement parviendront au stade de homard adulte.

Pour croître, grandir et grossir, notre crustacé n'est-il pas handicapé par sa dure carapace ? — Il le serait, en effet, s'il ne s'accomplissait chez-lui un phénomène extrêmement intéressant, celui de la mue. C'est ainsi qu'à des intervalles réguliers, fréquents dans les premiers âges, et plus espacés, soit annuels, quand il est plus vieux, le homard doit rejeter son armure devenue trop étroite et s'en fabriquer une autre adéquate à ses nouvelles proportions.

Quand il se prépare à muer, notre chevalier n'est pas sans peur. Devenu nerveux, craintif, il se cache dans les anfractuosités des rochers, se sentant plus vulnérable. Pour muer, il se jette sur le côté ; le vieux bouclier se soulève doucement et l'animal en sort revêtu d'un nouveau. Après quoi, il mange les débris de la vieille carapace pour se faire des réserves de carbonate de chaux et de phosphate à même lesquelles s'édifiera sa prochaine armure.

La coloration du homard, qui est plutôt d'un vert assez foncé mouchetaché de rouge est due à la superposition de nombreux pigments. L'eau bouillante les fait disparaître tous, sauf le rouge. Voilà pourquoi il nous apparaît sous la rutilante couleur que nous lui connaissons bien.

La pâte du homard si délicieuse qu'on utilise pour les sandwichs n'est autre que le foie additionné des glandes génitales.

Le homard est un géant parmi les crustacés dont la presque totalité des espèces ne dépassent guère un demi-pouce de longueur. Ils sont si nombreux dans les océans qu'on les a surnommés " les insectes de la mer."

Dans le Bas-du-fleuve, le golfe et la Baie des Chaleurs, on pêche l'espèce dite américaine. Cette pêche se fait au moyen d'une trappe spéciale mesurant trois pieds de long, au fond de laquelle on dépose, comme appât, soit une tête de morue, soit un hareng entier. Cette pêche est moins intense qu'elle était naguère, diminuée par l'excès qu'on en a fait.

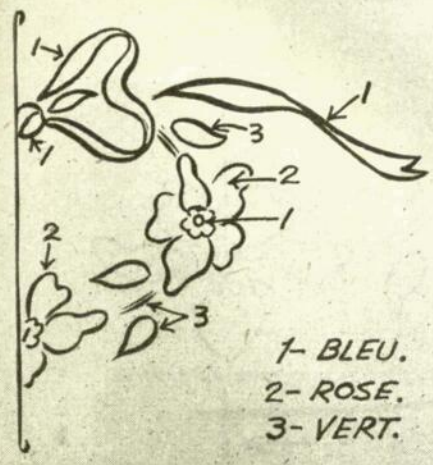
Espérons qu'une sage législation saura protéger, dorénavant, notre chevalier, intéressant, non seulement par le commerce qu'on en peut faire et par la saveur délicate qui lui est particulière, mais aussi par son " modus vivendi ".

Désormais, nous saurons à quel individu nous avons affaire, n'est-ce pas, quand nous dégusterons l'affriolante chair rouge du homard.

MARCELLE LEPAGE-THIBAUDEAU.

LA BRODERIE

(Voir l'article page 48)



LE TABLEAU DES COULEURS

du bonnet de bébé présenté ce mois-ci à nos jeunes mamans par Mme de Bellefeuille.



"J'ai enfin découvert un nettoyeur à la fois rapide et non-graveleux!"

"Vitesse et sûreté" . . . voilà ce que toute femme exige d'un nettoyeur. Et c'est ce que vous obtenez chaque fois que vous vous servez de Bon Ami. Car Bon Ami ne contient pas de matière graveleuse ou d'alcalis violents qui égratignent et ternissent la porcelaine, la rendant difficile à nettoyer. Voilà pourquoi Bon Ami est aussi sûr qu'il est rapide et efficace. Vous aimerez la facilité avec laquelle il *polit tout en nettoyant*. Bon Ami gardera votre baignoire propre et brillante.



"ET C'EST UNE AIDE PRÉCIEUSE DANS LA CUISINE!"

Pour nettoyer l'évier en un tour de main, Bon Ami est insurpassable. Et souvenez-vous que, même si vous nettoyez votre évier trois fois par jour, vous n'avez jamais à craindre que Bon Ami égratigne la porcelaine.

Bon Ami

polit tout en nettoyant !



"n'a pas encore égratigné!"

(FABRICATION CANADIENNE)

LA BRODERIE

Par Mme DE BELLEFEUILLE



Le ravissant petit bonnet de bébé, brodé avec de la soie, assemblé avec de la dentelle et garni de choux en ruban, est l'un des plus jolis cadeaux que l'on puisse offrir à un nouveau-né. L'organdie légère, le crêpe de Chine, le piqué ou la flanelle, en blanc, rose ou bleu conviennent également à la confection.

La doublure doit être taillée en suivant le même tracé qui a servi pour le bonnet.

De la valenciennes blanche ou un ruché cousu à l'intérieur de la bordure au point de feston sont d'un très joli effet.

Faire deux choux en ruban que l'on coudra chaque côté et laisser deux longueurs de 12 pouces chacune pour les attaches.

Manière de procéder : Plier le tissu en deux et appliquer les flèches sur les plis. Glisser à l'intérieur le papier carbone replié. Dessiner alors avec un crayon à mine ronde. Les modèles peuvent servir maintes et maintes fois pourvu qu'on ait soin de ne pas percer le papier en dessinant d'une façon trop appuyée.

Mme DE BELLEFEUILLE,
60, Bord du Lac, Valois, P. Q.

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

- ☐ Papier carbone jaune ou bleu pour tracer ... 10 cents
- ☐ Soies de couleur pour la broderie ... 10 cents
- ☐ Ruché blanc pour un bonnet ... 30 cents
- ☐ Ruban blanc, rose ou bleu, la verge ... 5 cents

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

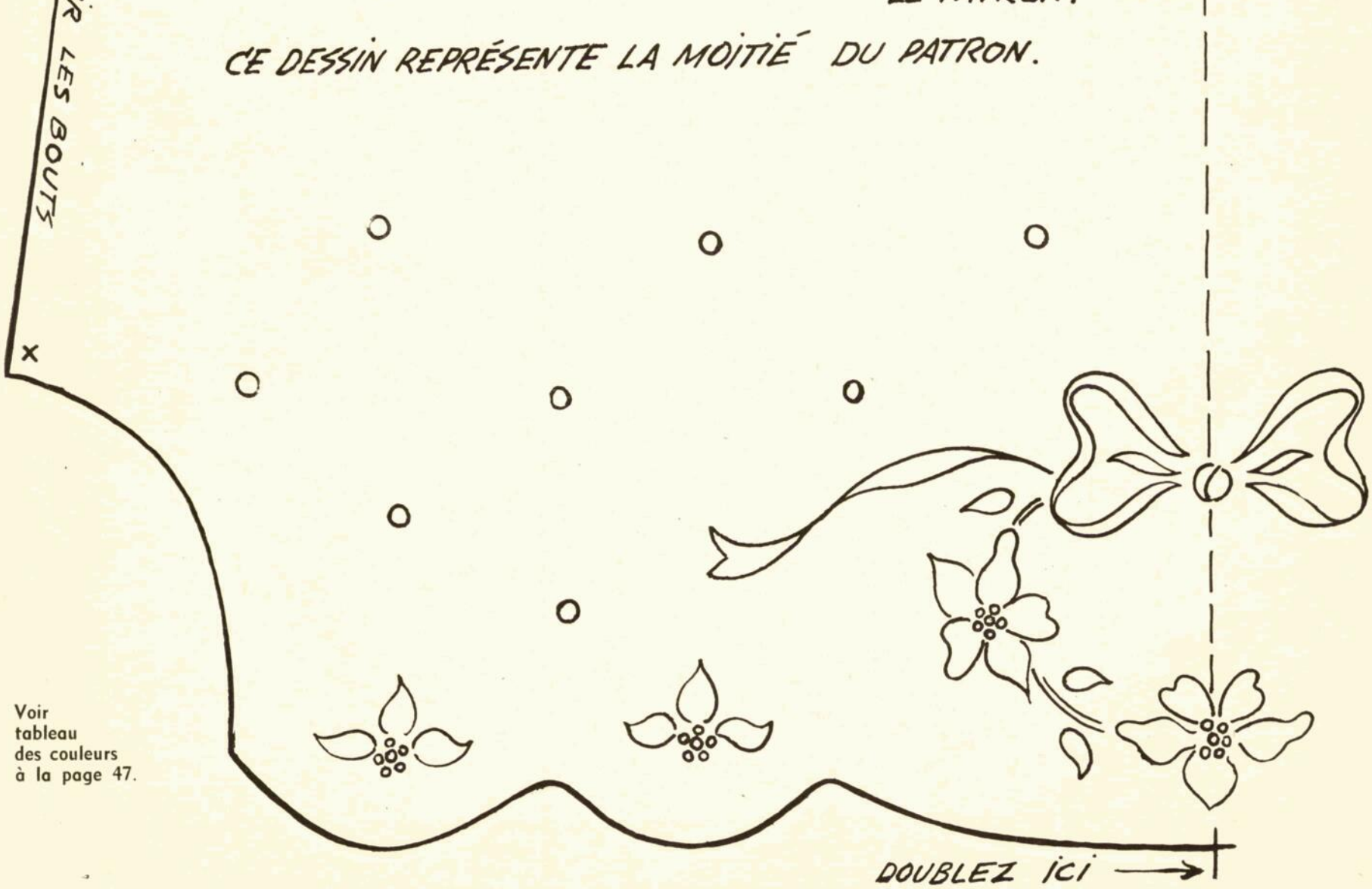
La Revue Populaire — avril 1943

PLISSEZ CETTE LIGNE POINTILLÉE

DOUBLEZ ICI LE PATRON.

CE DESSIN REPRÉSENTE LA MOITIÉ DU PATRON.

UNIR LES BOUTS



DOUBLEZ ICI

Voir tableau des couleurs à la page 47.

ORIGINALITÉ, JEUNESSE



4586 — Robe pour jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 18. Tissu requis pour la grandeur 12 : 2⅞ v. de 39″ ou 2¼ v. de 54″. Prix : 20 cents.

4595 — Blouse et jupe pour jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 18. Tissu requis pour la grandeur 14 : la blouse, 1⅞ v. de 35″ ou 39″. La jupe, 2⅛ v. de 35″ ou 1¾ v. de 39″. Prix : 20 cents.

4597 — Robe deux-pièces, pour adolescentes, dans les grandeurs 11 à 18. Tissu requis pour la grandeur 15 : 4⅛ verges de 35″ ou 2¾ verges de 54″. Prix : 20 cents.

4616 — Blouse et jupe pour jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 18.. Tissu requis pour la grandeur 16 : la blouse, 2⅛ v. de 35″ ou 2 v. de 39″. La jupe, 1⅝ v. de 35″ ou 39″ ou ⅞ v.. de 54″. Parties contrastantes : 1⅝ v. de 35″-39″, ¾ v. de 54″. Prix : 20 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.



Pour compléter la garde-robe

4592 — Robe deux-pièces pour jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 18. Tissu requis pour la grandeur 12 : 2¼ v. de 39″ ou 2⅜ v. de 54″. . . . . Prix : 25 cents.

4594 — Robe, une seule pièce, pour jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 14 : 2⅞ v. 35″ ou 2½ v. de 39″. Prix : 25 cents.

4609 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20 Tissu requis pour la grandeur 16 : 3¼ v. de 39″ ou 2¼ v. de 54″. Prix : 25 cents.

4621 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 40. Tissu requis pour la grandeur 18 : 3½ v. de 39″ ou 2⅜ v. de 54″. Prix : 25 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College St., Toronto, Ont.

COEUR EN FETE

(Suite de la page 43)

de son cœur échouait, après tant de péripéties, dans le portefeuille de Caddnon. Renée Dozier avait jugé — peut-être avec raison — que ce simple billet conçu sous uns impression de cruelle angoisse était le meilleur dictame que put, en ce moment, souhaiter le jeune officier ! . . .

Chapitre XXII

Mlle Moreau et Mayotte venaient de rentrer à Paris lorsqu'un jour de la fin de septembre la jeune fille reçut de Madame Dozier une lettre qui l'émut profondément.

Brest, 28 septembee,

« Ma chère petite amie,

« Voici déjà longtemps que vous ne m'avez donné signe de vie, deviendriez-vous paresseuse ? Vous mériteriez que je vous garde rancune et que je sois aussi silencieuse que vous, ce qui serait bien excusable de la part d'une mère de famille plus occupée que certaine jeune personne de ma connaissance . . .

« Depuis le départ de mon cher Léon qui a reçu un commandement en Extrême-Orient, je suis désemparée, et comme un corps sans âme. Vous qui avez pu apprécier de quelle inlassable bonté, de quelle tendresse exquise m'entourait mon cher mari, vous devez deviner quel déchirement m'a causé cette séparation. C'est une souffrance qui de loin peut paraître supportable, mais qui, une fois le sacrifice consommé, vous réserve une source sans cesse renouvelée de cruels tourments !

« Enfin il faut bien se résigner, pourtant vous avouerai-je que j'ai des instants de faiblesse ! je me cache de mes chers petits enfants pour pleurer. Il m'a fallu tant de courage au moment du départ pour dissimuler à mon mari ce que j'endurais, que maintenant la réaction se fait et que, parfois, je suis triste à mourir.

« Pourquoi, ma chère Mayotte, ne viendriez-vous pas passer quelque temps auprès de moi ? Votre présence me ferait un bien immense, j'en suis certaine. Toto et Nénette parlent souvent de vous ; je ne leur ai rien dit de mon projet afin de ne point leur causer de déception si vous n'y souscrivez pas. Il est inutile d'ajouter que Mlle Moreau, si elle veut vous accompagner, sera la bienvenue. Mon appartement est suffisamment spacieux pour que nous nous y casions toutes. Je suis rentrée un peu prématurément à Brest après le départ de mon mari ; nous avions passé l'été au Conquet et le mauvais temps nous a en chassés. Depuis, il faut un soleil superbe, nous aurons encore de beaux jours, pressez-vous de venir en jouir, ma chère amie.

« Je suppose que les faits divers du « Duquesne » vous intéressent toujours ; en voici des échos.

« Madame Brûlier est revenue chez sa mère pour la naissance de son bébé ; c'est un fils, et M. Brûlier exulte de joie ! J'ai revu aussi Madame Bucy qui s'est enfin décidée à venir faire son déménagement, elle ne pouvait conserver indéfiniment son appartement. Pauvre femme ! je pense à tout ce que ce retour a de navrant, et je la plains de tout mon cœur. Caddnon est complètement rétabli. Il commande maintenant un sous-marin ; le petit Villard-Sonnois a obtenu d'être nommé comme second à son bord.

« Voilà à peu près tout ce que j'ai appris en fait de nouvelles. Je vous le répète, venez vite, ma chère Mayotte ! Je garde de vous le souvenir d'une charmante petite amie que j'aime tendrement et que je désire beaucoup revoir. Ne craignez pas que mon intention soit de vous distraire malgré vous ; je vis en recluse, et nous parlerons toutes deux, vous de votre bien-aimé disparu, moi de mon cher absent.

« A bientôt, n'est-ce pas ? Croyez à toute mon affection.

« Renée Dozier. »

Lorsque Mayotte eut terminée la lecture de cette lettre elle la passa à Mlle Moreau.

— Ce petit voyage vous sourit-il, ma chère enfant ?

— Mais oui . . . si ce n'était la crainte de vous imposer encore un dérangement . . .

— Oh ! moi, je ne vous suivrai pas! Madame Dozier aimera bien mieux vous avoir toute seule plutôt que de s'embarrasser de ma personne !

Mayotte voulut poliment protester.

— Je suis dans le vrai, ma chère enfant. Soyez tranquille je ne m'ennuierai pas sans vous et je serai enchantée de vous voir tenir compagnie à Madame Dozier. Votre séjour chez elle vous fera du bien à toutes deux, il faut lui répondre que vous acceptez.

Mayotte arriva donc à Brest dès les premiers jours d'octobre. Toto et Nénette furent si ravis de la voir qu'ils manquèrent, dit Nénette plus tard, « en avoir une attaque ! . . . »

Leur grande amie les promenait sur le Cours d'Ajot les jours de soleil, au Camp de Bataillle quand il faisait moins beau. Elle n'avait pas revu la vieille ville sans se rappeler les quelques semaines passées l'année précédente alors qu'elle était, semblait-il, à l'apogée de son bonheur. Que tout cela lui paraissait loin déjà ! Son père, Philippe, le « Duquesne », l'Hippique ! . . . Etait-il même possible que cela eût vraiment existé ? Tant d'événements s'étaient succédés depuis !

Elle trouvait en Renée Dozier une âme d'élite qui la comprenait à merveille, savait respecter ses secrets, et ne quêtait pas ses confidences. Au début de son arrivée elle revit Caddnon qui venait fréquemment chez les Dozier. Il était physiquement assez changé : moins jeune, plus viril, un peu détérioré aussi ! La balafre qui coupait son front se violaçait encore sous l'action du froid, il avait une cicatrice au menton, et marchait de plus en plus mal. Ses yeux magnifiques gardaient seuls leur primitive beauté. Lorsque leur clair regard se posa sur Mayotte avec, pour la première fois, une expression qu'elle ne leur avait jamais vue, elle se sentit rougir et, mécontente d'elle-même, détourna la tête. Lui, ne parut pas s'apercevoir de sa confusion ; il lui parla en termes émus de la petite médaille qu'il conservait pieusement et à laquelle, disait-il, il devait sa préservation.

Ce jour-là il ne resta pas longtemps en visite, mais il revint souvent ; bientôt Mayotte s'habitua à le voir chaque jour et trouvait cela très doux. Quand elle ne le rencontrait pas chez Madame Dozier elle avait toujours une course indispensable à faire au Grand Bazar vers cinq heures, juste au moment où Caddnon, ponctuel comme un chro-



L'heure H

EST-CE POSSIBLE ? Voici le jour que vous attendiez avec tant d'impatience . . . et vous voudriez rester au lit . . . vous voudriez que ce soit déjà demain.

Ce devait être un si beau jour pour vous . . . l'inauguration de la salle de récréation que vous avez aménagée et décorée au camp. La danse ce soir avec Jean. Le corsage de timbres d'épargne de guerre . . . votre propre idée !

Et cependant, dans vos dispositions présentes, vous échangeriez tout cela pour une once de confiance ! Dire que d'autres jeunes filles ne se soucient même pas de ces vilains jours . . . pourquoi ne pouvez-vous faire comme elles ?

Mais voici qu'une amie qui a passé la nuit chez vous . . . vous l'aviez oubliée . . . entre en coup de vent, et vous profitez de l'occasion pour "quêter un brin de sympathie". Elle devine votre secret et vous dit que la sympathie ne vous aidera pas . . . mais que les serviettes périodiques Kotex vous *aideront* ! . . . parce qu'elles sont plus confortables . . .

Levez-vous et soyez confiante !

Et c'est ainsi que vous avez appris que le confort, la confiance et Kotex vont ensemble !

Parce que la Kotex est conçue pour *rester molle* durant l'usage . . . très différente des serviettes qui ne sont molles qu'au premier contact. Ce n'est pas cette mollesse de neige qui disparaît sous la pression.

Et puis la Kotex assure votre tenue, votre maintien. Car de toutes les grandes marques, *seule cette serviette* a les bouts plats et pressés que nul ne soupçonne, parce qu'ils ne sont pas volumineux. Et pour plus de protection, la Kotex a un centre de sûreté à 4 plis — et pas de mauvais côtés pour causer des accidents !

Vous savez maintenant pourquoi la Kotex est plus en vogue que toutes les autres marques *réunies !* C'est le moyen moderne et *confortable* de rester active chaque jour !



Restez active, confortable —avec la Kotex !*



*Mar. dép. au bur. can. des brevets

CE QUI EST PERMIS ? CE QUI NE L'EST PAS ? Si vous voulez savoir exactement ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter aux jours difficiles, écrivez aujourd'hui pour avoir la nouvelle brochure "Entre femmes". Elle est écrite pour vous. Envoyez votre nom et votre adresse sur une carte postale à : Canadian Cellucotton Products Co. Ltd., Dépt. X3-3, 330 University Ave., Toronto, Ont.



MÊME À LA "11ème HEURE"
vous pouvez enlever les taches des cabinets avec la LESSIVE GILLETT

● Versez-y simplement de la Lessive Gillett et la chasse d'eau les fera disparaître *à l'instant!* La Gillett dégage aussi les renvois d'eau, facilite le nettoyage. Achetez-en!

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

BROCHURETTE GRATUITE: Ecrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour demander la brochure Gillett qui explique comment la Lessive Gillett facilite les travaux du ménage.

FABRICATION CANADIENNE



POUR COUDRE—
facilement chez soi



(Illustration, copie du patron McCall 825B)

Vous pouvez border et orner les coins, les courbes, les festons et tous les bords irréguliers comme si vous étiez un expert. Les galons pliés en biais Priscilla et Utility sont taillés parfaitement en biais et ne laissent paraître aucun pli—ils vous épargnent du temps, du travail et de l'argent.

Les galons pliés en biais Priscilla et Utility vous sont offerts dans un choix de couleurs garanties ne pas changer—vous apprécierez leur efficacité et leur économie.

·PRISCILLA·
·UTILITY·
GALONS PLIÉS EN BIAIS

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

nomètre rentrait chez lui. Madame Dozier fermait les yeux sur cette innocente petite tactique que Mayotte croyait si habile. Toto et Nénette vendaient régulièrement la mèche, et ne manquaient jamais de dire :

— Nous avons encore rencontré M. Caddnon dans la rue de Siam, il nous a salués. Pourquoi Mayotte ne s'arrête pas à lui parler, Maman ?

— Parce que cela ne se fait pas, mes enfants.

Mayotte devenait de la couleur d'une pivoine et jetait vers son amie, un regard soupçonneux que celle-ci faisait mine de ne pas voir. Les assiduités de Caddnon chez Madame Dozier ne manquèrent pas de faire jaser les bonnes langues de la ville et l'on déclara sans tarder qu'il était fiancé à Mademoiselle de Marignargues. Mayotte eut vent de la chose. Elle en fut d'abord contrariée, puis se dit :

— C'était inévitable, mais il est inutile de me troubler puisque ce n'est pas vrai !

L'accident de Serge lui avait fait faire un pas énorme dans la voie des conciliations. L'idée de l'épouser ne la révoltait plus, au contraire, seulement, pour apaiser ses dernières répugnances elle ajoutait :

— Oh ! dans très, très longtemps !

En attendant, elle voyait l'aviateur toujours avec un nouveau plaisir, et lui, bien que se félicitant de ce progrès très marqué, finissait par se lasser de voir ses affaires sentimentales avancer avec une telle lenteur.

Un jour, ayant pris conseil de Madame Dozier qui disait : « Ceci ne peut pas durer ! il faut que Mayotte prenne une décision ! »

Il précipita les choses et lui demanda à brûle-pourpoint si elle avait l'intention de rester éternellement célibataire. Elle rougit, balbutia, s'embrouilla dans de soi-disant explications qui n'en étaient pas, et comme Serge lui parlait discrètement, mais clairement de son amour, des projets qu'il formait, elle finit par lui répondre.

— Espérez !

Ce jour-là il la quitta le cœur en fête !

Chapitre XXIII

Mayotte en prononçant le mot qui engageait presque sa vie n'avait pu résister au pressant appel de Caddnon. Elle l'avait donné comme un encouragement bien fait pour dissiper les cruelles incertitudes dont il souffrait, mais ne prévoyait leur union que pour un avenir lointain. Elle s'imaginait ne pas aimer encore suffisamment le jeune lieutenant de vaisseau, mais le sous-marin qu'il commandait partit avec quelques unités de l'escadrille pour des exercices de six jours, et elle s'aperçut alors seulement du vide que lui causait son absence.

Un soir qu'elle rentrait avec les enfants, ayant laissé Renée au salut à l'église des Carmes, la concierge la pria de bien vouloir monter le courrier de Madame Dozier que le facteur venait de lui remettre. En l'examinant distraitement Mayotte vit qu'il y avait une lettre pour elle. Elle entra dans le salon et regarda curieusement cette enveloppe d'aspect singulier, en épais papier gris, de provenance étrangère, l'adresse écrite de bizarre façon, avec des caractères malhabiles, comme déguisés à dessein. Elle retourna l'enveloppe en tous sens.

— C'est pourtant bien pour moi ! se dit-elle intriguée.

Mademoiselle de Marignargues
chez Madame Dozier
... rue du Château
Brest

Elle se décida enfin à l'ouvrir.

A l'intérieur il n'y avait qu'un mince feuillet de papier blanc sur lequel étaient formés, avec des lettres découpées dans un journal, les mots suivants :

« Au moment où vous allez épouser Monsieur Caddnon, un ami sûr croit devoir vous prévenir que votre fiancé est atteint d'un vice rédhibitoire.»

C'était tout, pas de signature, aucun indice, la lettre anonyme dans toute sa laideur, l'insinuation lâche et malfaisante du poltron qui fuit la clarté de l'aveu, et se dérobe sous le couvert d'une bonne intention.

— Ah ! oui ! pensa Mayotte, « l'ami sûr » on sait ce que c'est !

Elle n'avait pas été sans entendre parler de ces lettres que la malignité humaine crée dans tous les mondes, d'un bout à l'autre de l'échelle sociale, et pensa que Caddnon avait un ou une ennemie qui lançait à tout hasard n'importe quelle accusation sans rien préciser. La vie de l'officier s'étalait trop au grand jour pour qu'on pût lui supposer de louches compromissions. Elle savait fort bien qu'il était extrêmement sobre, ne touchait jamais une carte, et se dit, très calme :

— Bah ! ceci est l'œuvre de quelqu'un que je gêne, le mieux est de n'y attacher aucune importance !

Son premier mouvement fut de déchirer la lettre perfide. Réflexion faite elle la garda, et comme Toto et Nénette fouillaient souvent dans ses tiroirs et dans son buvard, elle fit disparaître la singulière missive entre sa guimpe de tulle et son corsage. Et elle oublia l'aventure. Mais le soir, en se déshabillant, elle sentit d'abord le froissement de l'enveloppe qui tomba ensuite à terre et qu'elle dut ramasser ... alors elle se souvint.

— Pauvre Caddnon ! Quelle bassesse de l'attaquer ainsi ! ... et déjà, dans son esprit, germa la sournoise insinuation :

— Si c'était vrai ! ...

Elle repoussa cette pensée qu'elle jugeait indigne, mais le poison du doute était déjà entré dans son âme et lorsque, très tard, elle s'endormit l'odieux soupçon l'obsèdait :

— Mon Dieu ! pourvu que ce soit faux ! ... Qu'y a-t-il ? ... Serge me trompe-t-il, et dans quel but ? ...

•

Le surlendemain elle alla déjeuner à la Préfecture Maritime chez Madame de Saint-Luc qui avait également prié la jolie veuve Madame Bucy. Le déménagement de cette dernière était, paraît-il, bien compliqué puisqu'elle ne parlait pas encore de départ ayant, disait-elle, nombre de choses : papiers, bibelots, à mettre en ordre avant de rien entreprendre. Elle fut très aimable envers Mayotte qui la trouvait de moins en moins sympathique, et ne comprenait rien à ses protestations d'amitié.

Geneviève de Saint-Luc regardait Madame Bucy de son air moqueur, et lorsqu'elles sortirent toutes ensemble après déjeuner pour prendre le café sur la terrasse, elle murmura à l'oreille de Mayotte :

— Trop séduisante, trop sirène, cette belle dame-là, elle cherche à se remarier bien sûr !

Vers les deux heures Odette Brûlier arriva, accompagnée de sa mère, de son mari, de son enfant et de sa bonne. Elle avait, en qualité de nièce de Madame de Saint-Luc, ses grandes et ses petites entrées à la Préfecture Maritime, et en profitait largement, jugeant, non sans raison, que le jardin convenait à merveille aux ébats encore bien réduits de son jeune dauphin. Jacques était venu re-

Votre **SIROP PRÉFÉRÉ** s'habille pour *la guerre!*



LA NOUVELLE BOUTEILLE DE 3½ LIVRES

La guerre a diminué l'approvisionnement de fer-blanc — le verre la remplace. La saveur délicieuse et la haute qualité restent les mêmes ... elles sont toujours dignes de votre choix et de votre préférence.

LE SIROP CROWN BRAND

Un des célèbres produits de
The CANADA STARCH COMPANY, Limited
NB-2

Comment soulager les
DOULEURS de la FEMME



Et s'aider à regagner la résistance nécessaire

Si, comme tant d'autres femmes et jeunes filles, *vous* souffrez de crampes, migraines, maux de dos, faiblesse, douleurs des "irrégularités", périodes de cafard — causés par des désordres fonctionnels mensuels —

Commencez immédiatement — prenez le Composé Végétal Lydia E. Pinkham. Ce liquide bien connu, non seulement aide à soulager les douleurs mensuelles, il aide à soulager également l'état de faiblesse et de nervosité. Ceci à cause de l'effet d'apaisement que procurent ses racines et herbes efficaces à l'UN DES ORGANES LES PLUS EFFICACES DE LA FEMME.

Pris régulièrement — le Composé Lydia Pinkham contribue à la réorganisation de la résistance contre de tels symptômes. Des milliers et des milliers de femmes nous ont fait part de plusieurs de ses bienfaits. De plus, un excellent tonique pour l'estomac. *Vaut d'être essayé !* Fabrication Canadienne.

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

chercher le trio pour le remmener à Toulon, expliqua-t-elle avec un grand luxe de paroles. Sa récente maternité ne paraissait pas lui avoir mis beaucoup de plomb dans la cervelle. Elle avait toujours l'air d'une gamine avec sa taille mince, ses jupes étroites qui découvraient des pieds de Cendrillon impeccablement chaussés, sa frimousse de porcelaine de Chine et ses mines de poupées ! Elle exhiba avec beaucoup d'humilité son premier-né, un bébé tout jaune, avec des yeux bridés et une touffe de cheveux raides, que Jacques, d'un air ravi, berçait en l'appelant :

— Mon petit Mousko ! disant que sa femme avait lu trop de japonaiseries de Loti avant sa naissance, et que leur fils avait le vrai type d'un sujet du Mikado ! Odette était toujours au mieux avec Madame Bucy et lui faisait ses confidences pendant que Geneviève et Mayotte se retiraient pour broder et bavarder à l'abri d'un massif de fusains qui les dérobaient à la vue de leurs voisines.

Quelques instants plus tard Caddnon passa sur le trottoir, au-dessous de la terrasse. Entendant parler il leva la tête et aperçut Odette et Madame Bucy. Il salua ; Odette se pencha un peu par-dessus la balustrade :

— Ne parlez pas si vite, Caddnon, que je vous présente mon fils : et elle prit le bébé des bras de la bonne.

— Le bel enfant, Madame ! Tout votre portrait !

— Oh ! je n'en serais pas flattée! se récria Odette avec une moue de dépit ! Vrai, je me croyais mieux que cela ! . . . Il est si laid, pauvre petit!

— Ce que je vous en disais était pour faire plaisir. Je croyais que les mères étaient toujours ravies que leur enfant leur ressemblât, mais j'avoue, rectifia Caddnon, qu'entre vous deux la ressemblance est loin d'être frappante.

— Ah ! j'aime mieux cela ! Vous avez fait de bonnes manœuvres ?

— Excellentes, Madame. J'ai bien l'honneur de vous saluer, et l'officier s'éloigna. Mayotte et son amie ne s'étaient pas montrées.

— Vous les avez entendues ! dit Geneviève mécontente, quel besoin de se faire remarquer et de quêter des compliments ! Heureusement que Monsieur Caddnon les a vivement expédiées !

Mayotte ne répondit rien. Elle ne s'attendait pas à revoir Caddnon si tôt et cela lui avait donné un petit coup au cœur. L'atroce inquiétude s'emparait à nouveau de son esprit :

— Est-ce vrai ? . . . n'est-ce pas vrai ? . . .

Elle affecta de s'intéresser outre mesure à l'ouvrage de Geneviève.

— Oui, il est assez joli observa cette dernière, mais j'en ai fait un beaucoup plus réussi, c'est une nappe à thé pour Marcelle, je vais vous la chercher, vous pourrez comparer.

Mayotte resta seule dans son bosquet. Madame de Saint-Luc, la mère d'Odette et Jacques étaient rentrés au salon. La jeune fille inspecta machinalement le Champ de Bataille où circulaient des promeneurs. Un homme le traversait à ce moment. Les joues pâles, la peau collée aux os, le teint brouillé, le regard atone, la démarche hésitante, un pardessus trop large flottant malgré la douceur de la température autour de son corps amaigri, eût-on reconnu dans cette ombre de lui-même le petit Villard-Sonnois si pimpant et frais l'année précédente. Il s'appuyait lourdement sur sa canne, tout le buste penché en avant, comme écrasé par un fardeau trop lourd pour ses épaules. Il aperçut pourtant les deux jeunes hommes, et tira à peine sa casquette.

— Oh, Oh ! . . . remarqua Madame Brûlier lorsqu'il fut passé, le petit Villard m'a l'air d'être en train de mal tourner, à moins qu'il ne devienne poitrinaire !

— La faute à qui ! . . . interrompit durement Gladys.

— A qui ? mais à lui-même . . . ou à personne, je suppose !

— Cet infâme Caddnon nous renseignerait peut-être !

Mayotte, épouvantée, dressa l'oreille.

— Oh ! infâme ! ma chère, vous employez de bien gros mots ! Je crains que votre manque de connaissance de notre langue ne vous entraîne trop loin !

— Non, j'ai bien dit !

— Mais pourquoi cette épithète ?

— Comment vous appeliez-vous l'homme qui s'acharnait à la perdition d'un autre ?

— Vous n'alez pas me dire que Caddnon pervertit Villard--Sonnois ?

— Si, justement ! et je trouvais cela si révoltant ! Vous ne saviez pas ? Pourtant ce n'était pas un secret, et je m'étonnais que vous ne soyez pas plus mieux renseignée !

— Mais, Gladys, vous parlez par énigme ! Expliquez-vous !

— Ce était bien simple. Caddnon il est un . . . comment vous dites ? . . . invétéré, yes, fumeur d'opium, et il avait entraîné cette pauvre petite Villard-Sonnois qui est si gentil mais si faible !

— Oh ! fit Odette, suffoquée, je n'ai jamais entendu dire cela, vous me stupéfiez !

— Il y a pourtant bien longtemps que cela se passait ; on pensait même, yes, indeed, que c'était le cause de son récent accident d'aéroplane, parce qu'il n'était plus maître de lui !

— C'est affreux ! Je ne puis y croire !

— A votre aise, darling, mais moi si j'étais absolument sûr ! je les avais vus sortir de la fumerie ! Agir ainsi était abominable, aussi je le déteste ce Caddnon, il n'est plus un gentleman !

— Eh bien ! moi qui avais l'intention de le marier à l'une de mes amies de Toulon !

— Vous auriez fait un joli coup ! J'espère qu'il ne se mariera jamais ! La malheureuse qui l'épouserait, quel sort serait le sien !

Si Mayotte n'avait été moins écrasée par ce qu'elle venait d'apprendre elle eût pu voir le regard de triomphe que Gladys jetait de son côté.... On entendit le sable des allées craquer sous les pas de Geneviève. Odette eut peur qu'on entendit les violentes apostrophes de Mme Bucy:

— Taisez-vous, je vous en conjure, Gladys, vous parlez trop fort ! Les choses que vous venez de me confier ne sont pas faites pour toutes les oreilles.

— J'espère que vous n'en parlerez pas ?

— Soyez tranquille. Chut ! on vient !

Mayotte se demanda par la suite comment elle avait pu conserver assez de présence d'esprit pour parler posément de choses et d'autres avec Geneviève. Elle avait hâte d'être seule ! Elle quitta les dames de Saint-Luc, prétextant un rendez-vous à quatre heures avec Madame Dozier, et rentra précipitamment rue du Château : Renée était sortie avec les enfants. Elle prit une carte et écrivit deux lignes qu'elle ne relut pas :

« Je sais maintenant tout ce que vous vouliez si bien me cacher. Dans ces conditions il est inutile que vous cherchiez à me revoir. — Adieu.

M. de Marignargues.

Elle mit un timbre sur cette lettre qu'elle alla porter elle-même à la poste.



VOGUE

Vogue . . . admiration . . . idylle! Voilà à quoi vous pouvez aspirer avec les fameux produits de beauté de Derny . . . les Trois Secrets.

CRÈMES - - - - 25¢ et 40¢
BÂTONS à lèvres et ROUGE 30¢ et 60¢
POUDRE pour le visage 25¢ et 50¢
PARFUMS, flacons pour la sacoche 30¢
Formats plus grand 60¢ à $4.00

Derny's 3 Secrets
PRÉPARATIONS de BEAUTÉ
Les éléments du charme



RÉGALEZ-VOUS
DE LA SAVEUR PLUS FINE DE LA
FARINE D'AVOINE OGILVIE

Elle a un Goût Meilleur
Elle EST Meilleure



SI C'EST "OGILVIE" C'EST BON!"

42-21F

THE OGILVIE FLOUR MILLS COMPANY LIMITED



PRATT & LAMBERT-INC. • FORT ERIE, ONTARIO • NEW YORK • BUFFALO • CHICAGO

La beauté physique c'est la joie de vivre



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO "A".

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Casier Postal, 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q
Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____

_____

DÉBILITÉ FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

Achetez des Timbres et des Certificats d'Epargne de Guerre

Il lui parut alors que tout se brisait définitivement en elle. C'était donc cela le « vice rédhibitoire » dont parlait « l'ami sûr » et c'était assez connu pour que Gladys le sût ! Qui eut cru cela de Caddnon ! Il avait l'air si peu capable de tromper quelqu'un! son regard était si franc, on y lisait une telle loyauté ! quelle hypocrisie s'y dissimulait pourtant ! Ah ! c'était bien fini ! elle ne voulait pas l'épouser ! elle avait trop connu aux colonies les épouvantables résultats de cette funeste passion, elle ne ressentait plus pour Cadnon qu'un invincible éloignement, il lui faisait horreur, arrivé à ce degré de mensonge et de perversion. Non content de s'empoisonner lui-même il entraînait au mal un camarade maintenant un inférieur, lui, lui son Commandant ! mais c'était inconcevable !

Et puis, lorsqu'elle comprit qu'elle venait de rompre à tout jamais le frêle lien qui devait en s'affermissant unir plus tard leurs deux vies, elle sentit une âpre souffrance la torturer. Fallait-il donc que l'assurance de perdre pour toujours son ami arrachât le bandeau qui jusque-là voilait obstinément ses yeux, et qu'au moment de rendre cette séparation définitive elle comprit enfin qu'elle l'aimait !

Il lui parut que tout s'écroulait autour d'elle.

— Suis-je donc maudite, gémit-elle, pour porter ainsi en moi un impossible amour ! Les perdre tous les deux, l'un après l'autre, Philippe, Serge !

Et elle se mit à pleurer.

Quand Renée Dozier rentra elle allégua une violente migraine qui lui permit de se coucher avant le dîner.

Madame Dozier n'insista pas pour la retenir à table, mais pensa intérieurement :

— Elle n'est pas plus malade que moi ! Qu'y a-t-il encore ?

Elle fut bien plus perplexe le lendemain matin lorsque Mayotte, essayant de prendre un air dégagé, lui annonça :

— Ma chère Renée, ce n'est pas que je m'ennuie chez vous, mais il faut songer au retour. Je partirai demain.

Renée bondit.

— Partir demain ! alors que l'autre jour vous me disiez compter rester encore au moins une quinzaine !

— Je crains de vous gêner... et puis... oui, c'est cela : Mademoiselle Moreau va finir par s'ennuyer !

— Ma petite Mayotte, ne cherchez pas de vains prétextes, que s'est-il passé ? Quelqu'un vous a-t-il causé de la peine ? dites-moi la vérité ?

— Je vous en conjure, Renée, si vous m'aimez ne m'interrogez pas ! Je souffre cruellement, ayez pitié de moi !

— A votre aise, ma chère. Alors vous persistez dans votre résolution de me quitter ?

— Oui... Si cela ne vous contrariait pas, j'aimerais aller tantôt jusqu'à Sainte-Anne du Portzic faire un dernier pèlerinage à ce sanctuaire que mon pauvre père aimait. Nous emmènerions les enfants ?

— Moi je me récuse ! Le courrier d'Extrême-Orient part demain, il faut que je passe mon après-midi à écrire à Léon.

— Alors j'irai seule avec Toto et Nénette.

— Si vous y tenez, mais je ne vous autorise pas à vous hasarder à pied sur les grandes routes, vous prendrez une voiture, je vais aller la commander.

— Si cela peut vous tranquilliser j'accepte, répondit Mayotte d'un ton indifférent.

— Les petits seront ravis, c'est Marie-Jeanne leur ancienne bonne qui garde la chapelle. Elle est capable de les emmener chez elle manger des crêpes pendant que vous ferez vos dévotions !

— Ce sera parfait !

Renée Dozier regarda longuement son amie et pensa :

— Toi, ma petite, tes projets me paraissent bizarres ! Tu es bel et bien en train de compromettre ton bonheur, il est temps que je m'en mêle ! Léon m'approuverait, j'en suis certaine !

Elle dit tout haut :

— Je sors ! mais en allant dans sa chambre pour y prendre son chapeau elle griffonna quelques mots sur une carte ainsi adressée :

Lieutenant de vaisseau Caddnon
Commandant « l'Améthyste »
La Ninon
Très pressé

Elle descendit ses étages quatre à quatre, et, toujours au pas de course, se rendit devant le Grand Théâtre. Là, allongé sur les marches, se chauffant au soleil comme des lézards, des portefaix, des commissionnaires, des cireurs de souliers attendaient les pratiques en flânant. Madame Dozier en avisa un, un grand garçon dégingandé qui avait l'air d'un véritable apache avec ses cheveux bouclés, sa casquette graisseuse et un bout de mégot perpétuellement collé à la lèvre inférieure. La jeune femme lui avait fait le catéchisme quelques années auparavant, et tout récemment encore, alors qu'il s'était grièvement blessé à la main ; l'avait soigné tous les jours avec un inlassable dévouement. Elle le fit sortir du cercle de ses compagnons et lui murmura à voix basse:

— Robert, tu m'as dit souvent que lorsque j'aurais besoin de toi tu étais à ma disposition, veux-tu toujours me rendre service ?

Il leva vers elle ses grands yeux canailles où brillait une flamme d'affectueuse reconnaissance.

Pour sûr ! Pouvez-vous me le demander seulement !

— Eh bien, as-tu encore ta bicyclette ?

— Oui, même que j'ai gonflé les pneus tout à l'heure, et graissé les rouages, elle est parée !

— Bon ! tu vas donc prendre ce billet que voici et le porter immédiatement à la Ninon à la station des sous-marins. L'adresse est dessus, si tu le peux remets la lettre entre les mains du Commandant lui-même, autrement insiste pour qu'on la lui donne aussi vite que possible !

— Entendu, Madame !

— Et tu reviendras me rendre compte de ta mission, je t'attendrai à la maison.

— Suffit ! Compris ! et il se toucha le front de son index pour indiquer qu'il n'omettrait rien des recommandations de sa bienfaitrice.

Renée le vit enfourcher sa bicyclette et partir à toute vitesse. Alors elle entra dans l'ancienne chapelle des religieuses de la Providence et là adressa au ciel une fervente prière à laquelle elle ajouta ceci :

— Maintenant, ma bonne Sainte-Anne, à vous de faire le reste.

Chapitre XXIV

Caddnon espérant rencontrer Mlle Mayotte avait vainement arpenté la rue de Siam. Il eut beau s'arrêter devant chaque magasin, marcher avec une prudente lenteur, les minutes passèrent sans que la chère silhouette, suivie des fidèles petites ombres de Toto et Nénette parut à l'horizon. Et le sage Caddnon, la droiture même, inventa des ruses de Peau-Rouge pour parvenir à apercevoir la dame de ses pensées. Afin de retarder le moment cruel où il lui faudrait quitter la rue

de Siam sans avoir eu la joie de la saluer, il entra dans une quantité de boutiques, achetant des objets dont il n'avait nul besoin. Il fit au Bazar une si longue station qu'il finit par impatienter les vendeuses du rayon de papeterie. Les doigts emprisonnés dans les nombreuses ficelles qui retenaient ses acquisitions, il dut finalement battre en retraite et se résigner à transporter chez lui ses multiples paquets.

— Au fait, se dit-il plus tard, elle ne me savait pas de retour ! Madame Dozier l'a peut-être emmenée faire une excursion aux environs, et elles seront rentrées trop tard, j'irai les voir demain !

Et dans son cœur très jeune, très amoureux, régnait une intime satisfaction à la perspective du bonheur attendu. Mayotte ne lui avait-elle pas dit : « Espérez ! »

Fort de cet espoir il repartait bride abattue pour la chevauchée du Rêve et se croyait désormais autorisé à ne point douter de la parole donnée. Ainsi, lorsque le lendeman matin il reçut le petit carré de papier blanc bordé de noir qui contenait en quelques mots seulement le complet anéantissement de ses plus chers désirs, dut-il le lire et le relire deux fois pour s'en pénétrer le sens. « Je sais ce que vous avez si bien voulu me cacher . . . »

— La pauvre petite ! je commence à craindre que ses chagrins ne lui aient troublé l'esprit ! . . . Lui ai-je menti jamais ? Qu'entend-elle par là ! Car enfin, moi, je n'ai rien à cacher !

Pour le moment il se sentait la conscience bien tranquille ! Il avait beau se creuser la cervelle, chercher opiniâtrement dans toutes les cases de sa mémoire, il ne découvrait rien de répréhensible et supposait que Mayotte avait l'âme trop haute, l'esprit assez large pour ne pas lui tenir rigueur de quelques peccadilles de jeunesse qui étaient déjà de l'histoire ancienne.

— Alors c'est qu'elle ne m'aime pas, fit-il par se dire en désespoir de cause. Au moment d'engager sa destinée, de me confier sa vie, elle recule et trouve ce prétexte pour m'écarter de sa route, mais cela ne se passera pas comme çà, je saurai me défendre et elle ne peut se refuser à une loyale explication. S'il me faut perdre Mayotte je ne m'y résoudrai qu'à la dernière extrémité !

Caddnon se promenait dans sa chambre comme un ours en cage en monologuant et gesticulant. Deux coups de timbre à sa porte l'arrêtèrent dans cette manifestation de son inquiétude, il alla ouvrir et se trouva en face de Jacques Brûlier.

— Toi à cette heure ! Mon cher, du diable si je comptais te voir ce matin !

— Je n'avais qu'une peur c'est que tu fusses déjà parti. Ecoute, j'ai quelque chose de grave à te dire, puis-je entrer ?

— Bien certainement, quoique ma chambre ne soit pas précisément en ordre ! et d'un geste où il y avait de l'insouciance et de l'humiliation, Caddnon invita son camarade à pénétrer dans la pièce où régnait en réalité « le plus bel effet de l'art ». Jacques Brûlier prit possession de l'unique chaise libre que lui offrait le lieutenant de vaisseau et celui-ci restant debout s'adossa à la cheminée.

— Maintenant je t'écoute, dit-il.

— Eh bien voilà ! Je ne sais pas trop par où commencer car tu serais peut-être en droit de trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais sois assuré qu'en l'occasion je n'ai en vue que ton intérêt. Si tu me juges indiscret ne réponds pas aux questions que je te poserai. Ceci dit, faisons vite car tes instants sont précieux : oui ou non, est-il vrai que Villard-Sonnois fume l'opium ?

— Ah par exemple ! je voudrais bien savoir qui t'a raconté ça !

— Tu le sauras plus tard, je reviens à ma question, est-ce vrai ? . . .

— Hélas oui ! Ce n'est point un secret d'Etat et il n'y a qu'à le regarder, pauvre diable, pour s'en convaincre ! Cette triste certitude est écrite sur sa figure !

— Bien ! Et il y a longtemps ?

— Probablement depuis son séjour à Toulon. A cette époque je n'en savais rien, et je l'ignorais encore lorsque je le pris à mon bord. C'est une découverte qui m'a été horriblement pénible, j'aime Villard-Sonnois comme un frère et le voir annihiler ainsi les brillantes facultés dont la Providence l'avait si abondamment doué, constater tous les jours sur son visage les progrès du mal et me dire que les reproches, les blâmes, les conseils, les menaces ne peuvent rien pour le faire repousser l'abominable tentation, qu'il se suicide lentement mais sûrement. vois-tu, c'est poignant !

Hier matin en revenant de nos manœuvres j'ai eu avec lui une explication des plus orageuses. Je lui ai fait un tableau poussé au noir de sa maudite passion et l'ai mis en demeure d'avoir à choisir entre elle ou sa carrière ! Je ne veux à mon bord que des hommes dont je puisse être absolument sûr, qui soient capables de conserver tous leurs moyens d'action, toute leur énergie et leur présence d'esprit. Eh bien, l'autre jour quand nous nous sommes embarqués il était certainement sous l'influence de l'opium ! . . . Tu devines si je l'ai secoué d'importance, mais hier il a recommencé ! «Si tu ne fais pas un effort sur toi-même pour reconcer à ce vice, lui ai-je dit, je te préviens que je me plains en haut lieu de ta conduite, et que je demande immédiatement ton débarquement. Je ne te garderai qu'à mon corps défendant ! Qu'il survienne en plongée un incident quelconque, comment en sortirons-nous si tu comprends mal un ordre, si tu n'es plus en possession de ton entière lucidité d'esprit ? . . . »

Il m'a fait une scène de larmes, me suppliant d'avoir pitié de lui, m'assurant que l'entraînement auquel il cédait était indépendant de sa volonté ! Le spectacle était lamentable !

Jacques Brûlier considérait fixement son camarade.

— Et . . . tu ne l'as jamais accompagné dans une fumerie ? . . .

— Ah Dieu non ! J'ai bien assez d'avoir été l'y rechercher !

Jacques murmura à mi-voix : « Tiens . . . tiens . . . tiens, c'est bien cela ! . . . » Puis, tout haut :

— Alors tu es allé le rechercher une fois ?

— Oui, le premier soir où j'appris qu'il s'adonnait à cette dangereuse passion. Ensuite cela s'est renouvelé si souvent que je ne pouvais m'attacher à ses pas, à quel titre d'ailleurs l'aurais-je fait ? J'ai tenté l'impossible pour le sauver, et jusqu'ici mes efforts sont restés vains.

— Bien, maintenant parle-moi franchement, et je t'en prie, aussi singulière que te paraisse cette inquisition, ne t'en froisse pas : fumes-tu l'opium ? . . .

— Je mentirais si je disais que je n'en ai jamais allumé une pipe ! Comme tous les autres j'en ai usé, deux ou trois fois si ma mémoire est fidèle, j'avoue avoir trouvé cela très mauvais ! C'était il y a cinq ans à Rochefort ! J'ai été joliment malade et en suis resté à mon essai, ce dont je me félicite !

(Lire la suite page 57)



"Voyez-vous, elle faisait usage de la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs."

"Ah oui, elle va continuer de la prendre pendant le temps de la nourrisson afin d'obtenir la Vitamine B1 et les aliments minéraux qui sont si essentiels pendant cette période."

Dans la plupart des familles, de nos jours, il y excès de travail, d'ennuis et d'anxiété, d'où un surmenage pour les nerfs et la cause de maux de tête, d'irritabilité, d'insomnie et d'indigestion.

Mais vous n'avez pas à redouter ces affections si vous laissez à la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs le soin de vous aider.

Demandez à votre pharmacien de vous donner la grosse bouteille économe de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

La Nourriture du Dr Chase
Contient la Vitamine B-1



CEUX QUI LISENT CES TROIS MAGAZINES CONTRIBUENT INDIRECTEMENT A NOTRE EFFORT TOTAL DE GUERRE

. . . parce qu'ils se procurent un mode instructif et culturel de distraction tout en se conformant à la règle d'économie qui doit primer en temps de guerre.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

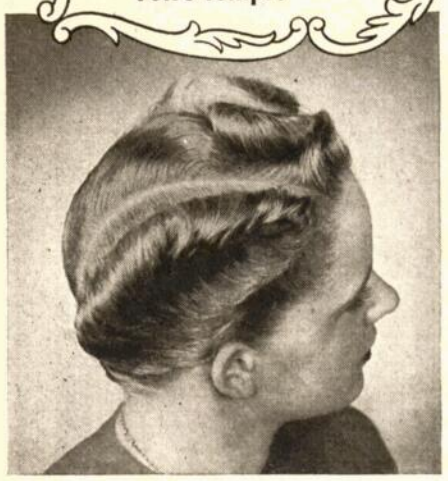
Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

"Gardez vos cheveux SOYEUX et LUSTRÉS, sans perdre une minute de votre temps!"



SANS doute, les longues heures chez le coiffeur vous sont maintenant impossibles. Mais vous pouvez, tous les jours, verser quelques gouttes de Danderine sur votre peigne ou votre brosse pendant que vous vous coiffez. Une seconde suffit, mais — quel résultat!

C'est la formule active de la Danderine qui accomplit cette métamorphose — qui donne à la chevelure lustre et vitalité, qui la rend plus facile à arranger, qui bannit les fâcheuses pellicules . . . Plus de brossage et de massage fastidieux! Commencez aujourd'hui même à vous servir de Danderine et vous retrouverez bientôt la légitime fierté que causent de beaux cheveux.

Danderine

Méthode moderne pour embellir la chevelure, tout en gagnant du temps.

Tous les jours, des milliers d'hommes ont, eux aussi, recours à la Danderine. Pharmacies et grands magasins.



* Dans les cas opiniâtres, il faudra peut-être plusieurs applications.

JOUEZ DE LA GUITARE



APPRENEZ A JOUER la Guitare Hawaïenne par correspondance. Cours complet, méthode très facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. 13 années d'expérience. Des milliers d'élèves diplômés recommandent notre cours.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE ENR.
122 E, Blvd. Charest, Québec.

Achetons des Obligations de la Victoire ou des Certificats d'Epargne de Guerre

QUELQUES COMPOSITEURS QUE J'AI CONNUS . . .

(Suite de la page 7)

Je ne dis pas qu'il ne pourrait rien m'apprendre sur l'interprétation de ses œuvres ! Quel musicien sincère affirmerait une chose pareille ! . . .

Maître Defauw se penche en avant, comme pour accentuer ce qui va suivre :

— Le compositeur sait très bien ce qu'il a voulu dire dans une œuvre. L'exécutant doit rester humblement fidèle au texte. Les conseils de l'auteur ont donc pour lui une valeur inestimable. Toutefois, l'œuvre musicale ne se crée en définitive qu'au moment de l'exécution. Vous comprenez alors que si la rencontre du compositeur est infiniment précieuse pour l'interprète, la rencontre d'un interprète sincère peut être pour le compositeur une heureuse fortune.

C'est ce qui rend si passionnante pour moi la préparation d'une œuvre nouvelle, surtout quand j'ai la joie de connaître celui qui l'a écrite et d'en discuter avec lui l'interprétation. Pendant ce que j'appellerai la *construction* de l'œuvre, que de fois j'ai fait avec l'auteur d'ineffables trouvailles. Le compositeur, mû par son génie et l'inspiration, avait écrit instinctivement des choses dont il ne soupçonnait ni la grandeur, ni la beauté : il m'appartenait à moi, l'interprète, forcé d'analyser pour m'assimiler sa pensée, de les lui révéler. Ce sont là les moments les plus émouvants de ma vie d'artiste.

— Les compositeurs acceptent-ils généralement de bonne grâce les suggestions des interprètes ?

Maître Defauw rit à ses souvenirs en portant la main gauche à son cœur, geste qui lui est familier :

— Ah ! grands dieux ! . . . cela dépend de leur caractère et peut-être un peu aussi de la confiance qu'ils ont en celui qui suggère. Il m'est arrivé, pendant que nous préparions le Quatuor pour piano de mon ami et compatriote Joseph Jongen qui jouait lui-même la partie de piano, de lui dire : « Mais non, Joseph, pas comme ça ! » — et l'auteur s'est soumis, comme un enfant pris en faute.

Il est vrai qu'en général les compositeurs m'ont fait confiance et c'est une chose à laquelle je suis très sensible. Je prépare en ce moment une œuvre de votre jeune compatriote, Maurice Blackburn. Je suis encore ému de la façon si gentiment modeste dont il me disait l'autre jour, à la fin d'un long entretien sur cette composition : « Tout ce que vous sentirez, n'est-ce pas, Maître, faites-le ! »

— Pourriez-vous me dire quand s'est dessinée votre vocation de chef d'orchestre ?

M. Defauw s'appuie au dossier de son fauteuil, lève la tête, et le regard baigné d'une grande douceur, tourné vers son enfance :

— C'est à douze ans que j'ai commencé à faire partie d'un orchestre. A quinze ans je fis mes débuts comme violon-solo sous un maître étonnant, Edouard Brahy. C'est lui qui m'a donné le feu sacré. C'était beaucoup plus qu'un professeur, il a été mon conseiller le plus précieux.

— Au cours de votre carrière de chef d'orchestre vous avez rencontré beaucoup de compositeurs. Quels sont ceux dont la personnalité vous a le plus profondément impressionné ?

Maître Defauw se recueille un moment, puis :

— Richard Strauss a joué un grand rôle dans ma vie. Je ne l'ai connu qu'en 1922, à Londres. J'avais déjà dirigé toutes ses œuvres. Sa rencontre m'a permis de concevoir un niveau d'art dans l'interprétation dont je ne saurais exprimer l'élévation. J'aimais beaucoup parler avec lui, sa conversation était toujours très enrichissante.

Il avait eu une mauvaise impression des orchestres de Paris et de Bruxelles qu'il avait dirigés en 1914. En 1924, quoique le public belge, encore sous la pénible impression de l'occupation allemande, n'ait guère manifesté d'enthousiasme pour les artistes d'outre-Rhin, j'ai invité Strauss à diriger quelques-unes de ses œuvres. Car je ne crois pas qu'un art doive rester stagnant parce qu'il y a des bouleversements. Pour la survie de l'Art certains échanges s'imposent. Je savais que Strauss abondait dans ce sens. Il préconisait un rapprochement entre les artistes français et allemands. Il m'en avait parlé et avait même ajouté ceci, qui me touche beaucoup : « Il est vrai que nous avons plus à y gagner que les Français ! » Il vint donc à Bruxelles et quand il entendit mon orchestre, il en riait de joie ! Il dirigea son « Till Eulenspiegel » et en refermant la partition on l'entendit murmurer : « Je n'ai rien fait de meilleur ! »

Vous savez que *Till* est un héros flamand, ajoute Maître Defauw avec, dans le sourire et le regard, quelque chose qui révèle la parenté d'âme qui l'unit à celui qu'on appelle quelquefois l'*Espiègle*.

— Vous avez bien connu Maurice Ravel, n'est-ce pas ?

— Ravel a fait des tournées avec notre quatuor avant la guerre de 1914 et notre amitié date de là. Il était peu démonstratif et ne parlait jamais de sa musique, par pudeur. Un jour que j'avais joué son « Daphnis et Chloé » et aussi le « Prélude à l'après-midi d'un Faune » de Debussy, il vint me voir après le concert et me serrant la main avec effusion : « Je pensais que j'aimais le Faune, dit-il, jamais je ne l'ai trouvé si beau ! » — De son œuvre, rien . . . que cette poignée de main et un sourire ému.

— Et Prokofief ?

— C'est un être délicieux, et si modeste et si plein d'humour ! Excellent pianiste, il venait souvent comme soliste à Bruxelles et à Gand. Une des dernières fois que je l'ai rencontré, comme je lui demandais à quoi il travaillait présentement, il me fit cette réponse extraordinaire : « En ce moment, je cherche une mélodie ! » Je connais peu de compositeurs qui eussent osé pareil aveu! C'est lui qui à Moscou m'a amené au théâtre de Meyerholt, ce génial metteur en scène russe qui a révolutionné la technique de son art ; c'est lui qui, me recevant dans l'appartement de trois pièces auquel lui donne droit son état d'artiste en pays soviétique, m'a appris à fixer au rebord de la fenêtre une bouteille de champagne pour qu'elle soit frappée à point par l'hiver et ne tombe pas dans la rue où elle risquerait de tuer un passant, ce qui serait triste, ou de se casser, ce qui serait tragique ! . . . C'est lui qui m'a conduit sur la grande digue de Bakou, au bord de la mer Caspienne, où j'ai assisté au départ des pêcheurs dans leurs barques multicolores. « Vous allez voir où Rimsky-Karsakof est venu trouver ses thèmes pour ANTAR et SHÉHÉRAZADE », m'avait-il dit. En effet, chaque barque portait trois instrumentistes : une flûte, une clarinette et une percussion. Ces musiciens improvisés cherchaient leur thème avant le départ, puis avec des harmonies inoubliables, enchantaient de leurs mélodies l'air du matin sur la mer. Sur la digue passaient et repassaient les belles Caucasiennes enveloppées de voiles, dont la démarche d'une grâce indescriptible et le regard d'une profondeur à donner le vertige, m'ont inspiré une des plus belles exécutions de SHÉHÉRAZADE de ma carrière, donnée ce soir-là, sous les étoiles, face à la mer, avec l'orchestre de Leningrad.

— Vous parliez de Florent Schmitt. C'est un de vos amis, n'est-ce pas ?

— Cher Florent ! C'est un grand cœur, souvent incompris à Paris à cause de ses manières rudes, reflétées par intermittences dans sa musique. Un jour, à Londres, qu'on le présentait à une fort jolie Lady, il lui dit : « Vous êtes bien belle, madame » d'un tel ton qu'elle se retourna vers ses amis et leur demanda, angoissée : « Qu'ai-je donc fait de travers ? »

J'ai vu Schmitt à Paris en mai 1940, il faisait la copie de sa dernière œuvre, ne pouvant se payer les services d'un copiste ! . . .

Nous parlions tout à l'heure de la collaboration du compositeur et de l'interprète. Je veux, à propos de Florent Schmitt, vous raconter un incident qui éclaire peut-être un autre aspect de cette question.

Schmitt était venu à Bruxelles pour jouer la partie de piano de sa Symphonie concertante pour piano et orchestre. Il était grippé et je lui avais donné du cognac avant la répétition. Cela n'allait pas très bien car *l'auteur* était plus préoccupé de la partie orchestrale de son œuvre que le *pianiste* de son rôle de soliste. Soudain il me cria : « Je n'entends pas la flûte ! » — « Et moi, lui dis-je, je n'entends pas le piano ! » Cela faillit tourner mal, mais sentant qu'il était fiévreux, je l'envoyai se coucher. Le lendemain nous étions raccommodés et le concert marcha très bien.

Florent Schmitt a écrit le PSAUME XLVII pour soprano solo, chœur, orgue et orchestre que je tiens pour l'une des œuvres les plus marquantes dans l'histoire de la musique des cinquante dernières années.

— Tout ce que vous m'avez dit, mon cher maître, illustre parfaitement les rapports entre le compositeur et l'interprète. Mais une fois l'œuvre comprise, le chef d'orchestre ne doit-il pas en insuffler l'esprit à ses musiciens ? Ceux-ci ont-ils toujours la réceptivité voulue ? Vous m'avez déjà cité ce mot de Richard Strauss : « Il n'y a pas de mauvais orchestre, il n'y a que des mauvais chefs. » Croyez-vous que cela soit vrai ?

— Rigoureusement. Le rôle de chef est de tirer le meilleur de ce qu'on lui donne et quand on lui donne le meilleur, de chercher encore le meilleur. C'est toujours le même travail. Que l'orchestre qu'il dirige soit un Stradivarius ou non, le vrai chef sent ce qu'il peut faire avec l'instrument qu'il a en main et ne se tient satisfait qu'après l'avoir obtenu.

VOTRE FOYER! Gardez-le
CLAIR . . . JOYEUX
Une importante contribution à la VICTOIRE



Conservez votre foyer agréable... joyeux... souriant! Faites qu'il soit un apport victorieux sur "le front de l'intérieur". Le Liquid Veneer *vous y aidera* parce qu'il conserve les meubles et boiseries tellement propres, tellement neufs, et est si facile d'emploi. Un produit canadien préféré depuis plus de 50 ans, fabriqué à Fort Erié North, Ontario. Il n'est rien qui s'y compare véritablement! Votre fournisseur a le Liquid Veneer; 25c et 50c.

LIQUID VENEER
Furniture Polish

Cette merveilleuse aventure . . . la *Jeunesse!*



NE connaissez-vous pas dans votre entourage de ces femmes — peu importe leur âge — qui semblent douées d'une jeunesse éternelle? Leur regard exprime la joie de vivre, leur sourire a cette qualité indéfinissable des choses neuves, leur moindre geste remue de l'aurore autour d'elles.

Ont-elles un secret? une formule! . . . Non pas, mais elles ont recours à FEMOL pour s'affranchir des malaises particuliers à leur sexe et peuvent traverser la vie, un sourire aux lèvres.

FEMOL n'est pas un simple calmant: ce concentré végétal *va à la source du mal*, soulage la douleur, tonifie les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Ne souffrez plus inutilement tous les mois ou aux époques difficiles de votre vie. Demandez aujourd'hui même une boîte de FEMOL à votre pharmacien.

ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

ACHETEZ DES TIMBRES ET DES CERTIFICATS D'EPARGNE DE GUERRE

Lecteurs de LA REVUE POPULAIRE, connaissez-vous . . .

LE FILM

Si non, ne manquez pas de vous procurer le dernier numéro. Et, lorsque vous le connaîtrez, vous ne tarderez pas à vous y abonner. Il vous renseigne parfaitement sur le monde de la radio et du cinéma.

COEUR EN FETE

(Suite de la page 55)

— Merci, mon vieux, c'est tout ce que je voulais savoir. Maintenant il s'agit de te défendre!

— Me défendre? Contre qui, et à quel propos?

— Je vais te le dire malgré qu'il me répugne de mêler à cette histoire le nom d'une femme, mais je considère que certaines accusations, aussi précises et aussi odieuses, réclament une réfutation. Voici ce qui se passe:

Mon Odette qui a ses défauts, mais qui possède au moins le mérite d'être franche et de n'avoir pas de secrets pour moi, m'a confié hier soir une chose étrange. Lorsque j'en ai eu démêlé le fin mot je lui ai dit:

— Ma chère, quand on fait des bévues on les répare. Tu as été involontairement complice d'une machination à laquelle tu n'as rien compris et ta curiosité a bien servi la vengeance de quelqu'un. Comme ce ne serait pas ton rôle de t'occuper de cette affaire c'est moi qui m'en chargerai!

C'est pourquoi, mon cher Caddnon, tu me vois ici ce matin. Il paraîtrait qu'hier après-midi chez les Saint-Luc, Madame Bucy s'est emportée contre toi avec une véhémence, une indignation inouïes, t'accusant formellement de fumer l'opium de façon déréglée et d'y avoir entraîné Villard-Sonnois!

Caddnon suffoquait:

—Moi! elle a osé m'accuser! C'est trop fort! Quelle audace!

Calme-toi, ce n'est pas tout. Alors, a ajouté Odette, elle a crié cela tellement haut que j'ai dû la faire taire. On eût dit vraiment qu'elle tenait à avertir quelqu'un, présent, mais invisible, de la culpabilité de Caddnon!

— Et il n'y avait personne autre?

— C'est ce qu'Odette, avec soulament, crut d'abord! mais elle vit ensuite Mademoiselle de Marignargues sortir d'un bosquet de fusains, et elle est convaincue maintenant qu'elle a tout entendu! Ou je me trompe fort où il y a là-dessous une manigance de femme adroitement combinée, et peut-être de longue date. Dans quel but? Evidemment dans celui de te nuire dans l'opinion d'une autre, de Mademoiselle de Marignargues très probablement!

— Ah! la vipère! La voilà l'explication! Jacques, mon cher, je te devrai mon bonheur!

Brûlier était abasourdi. Il croyait apporter une terrifiante nouvelle et Caddnon l'en remerciait!

— C'est à perdre le peu de latin qui me reste! pensa-t-il.

Il balbutia:

— Je ne comprends pas . . .

— Je t'apprendrai la vérité plus tard. A présent, mon cher vieux, si tu me le permets, je file à la station! Le temps d'y faire une apparition et je repars chez cette exquise Gladys lui demander depuis quand elle s'est chargée d'avoir sur mon compte une police si bien, ou plutôt si mal informée!

— Sois prudent au moins!

— N'aie crainte, je saurai contenir mon indignation! . . .

CHAPITRE XXV

EN ARRIVANT à bord de l'Améthyste Caddnon trouva le petit billet de Renée Dozier. Son front qui, depuis la visite de Brûlier, s'était déridé, s'éclaira encore davantage, et il murmura doucement:

— Cette fois, ma petite Mayotte, vous ne m'échapperez pas! . . .

Toute la trame du complot ourdi par Madame Bucy se dessinait nettement à ses yeux, il se demanda si, maintenant qu'il était sûr de sa culpabilité, il devait encore aller l'en convaincre! Serait-il chevaleresque d'accabler une femme qui n'avait plus personne pour la défendre?

Mais, d'un autre côté, l'accusation qu'elle avait formulée était si mensongère, énoncée dans des conditions qui la rendaient particulièrement perverse et diffamatoire, que Caddnon se dit:

— Deux preuves valent mieux qu'une, et au cas où Mayotte me demanderait pourquoi je n'ai pas été reprocher à Madame Bucy sa détestable calomnie, que lui répondrais-je? Que c'eût été de la délation, d'infâmes potins que je méprisais? . . . Elle serait alors en droit de me déclarer que si je n'ai pas voulu poursuivre la lutte c'est que, me sachant coupable, je me considérais comme vaincu d'avance! Et cela à aucun prix, je ne veux qu'elle puisse en avoir même l'idée! . . .

Aussi, après une courte station sur son sous-marin Caddnon revint à Brest et se rendit rue Voltaire où habitait encore Madame Bucy. La femme de ménage qui vint pour l'introduire ouvrit des yeux effarés en l'apercevant. Il n'était que dix heures et demie, heure quelque peu matinale pour une visite, mais Caddnon n'avait pas le choix, et il lui fallait faire diligence. Quand il pénétra dans le joli salon rempli à profusion de bibelots rares, de meubles précieux, dans cette pièce que le pauvre Bucy avait ornée avec tant de goût et de sentiment artistique, pour que ce cadre somptueux ne fût pas trop indigne de la jeune beauté qui allait y résider, il fut pris d'une subite émotion et sa pensée fidèle s'envola vers le camarade mort prématurément, loin de tout ce qu'il avait chéri.

Pauvre Charles! parti si plein d'espoir, riche de jeunesse, d'amour et d'avenir, avait-il eu, du moins, la dernière joie de mourir ayant foi en sa femme, la croyant réellement douée des qualités éminentes qu'il s'était plu à lui prêter alors que, fourbe et menteuse, elle avait su, en comédienne consommée, cacher sous l'apparence du deuil et de la douleur la méchanceté de son âme jalouse! Le cœur de Caddnon qui se refusait toujours à croire à la duplicité et à la malignité humaines, préférant être berné lui-même plutôt que de faire injustement souffrir, ne pouvait encore s'imaginer que Madame Bucy fût aussi coupable que voulait bien l'affirmer Jacques Brûlier.

Et même, seul, il eût mieux aimé l'incertitude, mais le bonheur de Mayotte était en jeu et Caddnon ne se jugeait pas autorisé à sacrifier leur avenir à tous deux pour le bon plaisir et la tranquillité de l'Américaine! Ce qu'il définissait mal c'était le but de cette machination préparée avec une infernale habileté et c'était surtout à ce sujet qu'il désirait recevoir quelque éclaircissement. Il attendit une longue demi-heure et finissait par s'impatienter, Gladys se moquait-elle de lui? . . . Avec une semblable femme on pouvait tout redouter.

Enfin elle parut, belle à ravir dans une robe de cachemire noir à large bande de crêpe, une grande collerette plissée dégageant son cou de statue, des manches demi-courtes qui découvraient des bras d'albâtres, une coiffure seyante mettant en valeur ses cheveux splendides, ayant enfin bien plus l'allure d'une impératrice que d'une accusée.

Cette

Crème Désodorisante Enraye la Transpiration

SÛREMENT N'irrite pas la peau ni n'abîme les vêtements.

RAPIDEMENT Agit en 30 secondes. Vous l'appliquez, essuyez le superflu et vous vous habillez.

EFFECTIVEMENT Enraye la transpiration et l'odeur.

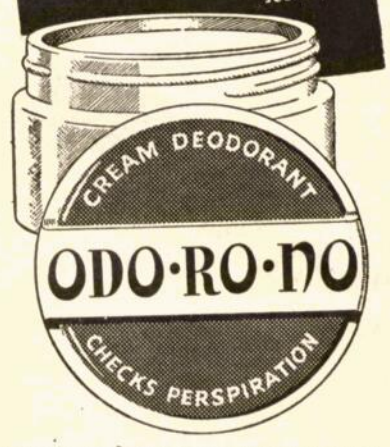
DURABLEMENT Garde les aisselles *sèches* et *inodores* pendant 3 jours.

AGRÉABLEMENT Aussi agréable que votre crème préférée pour la figure — odorante, elle ne tache pas.

et

ce grand pot contient 21 applications* de plus, pour 39¢, que d'autres désodorisants bien connus

*pot 50% plus grand — le contenu entier est utilisable (ne sèche pas)



LA NOUVELLE CRÈME ODORONO CONTIENT UN ASTRINGENT EFFICACE QU'ON NE TROUVE PAS DANS LES AUTRES DÉSODORISANTS

= POUR GRANDIR =

Développer muscles, maigrir, culture physique, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10c. Loadstone, 166 Demontigny Est, Montréal. R

La Revue Populaire 15¢

coupon d'abonnement

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2 pour 2 ans. (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans). IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.



"VOICI LE NOUVEAU NETTOYEUR OLD DUTCH AMÉLIORÉ
LA BOÎTE EST LA MÊME —LA DIFFÉRENCE EST À L'INTÉRIEUR"

C'EST ÉPATANT! IL DIMINUE PRESQUE DE MOITIÉ LE TEMPS DU NETTOYAGE!

IL DISSOUT SIMPLEMENT LA GRAISSE D'EMBLÉE!

PLUS BESOIN DE FROTTER BIEN DUR!

"Je n'avais jamais pensé qu'un Nettoyeur pourrait enlever la graisse et la saleté aussi *vite!* J'ai dit 'adieu' au frottage et au récurage pour toujours ... grâce au Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré."

Qu'importe ce qu'a été votre nettoyeur favori, essayez le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré. Voyez par vous-même comme il est plus facile de nettoyer et de faire briller. Votre fournisseur en a! La boîte est la même . . . la différence est à l'intérieur. Fabrication canadienne.

FORTIFIEZ VOTRE SANTE



C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Heures de bureau :
Jeudi et samedi de 2 heures à 5 heures p.m.

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Boîte Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

COUPON D'ABONNEMENT

$2.00 pour 2 ans
(Pour le Canada seulement)

Veuillez trouver ci-joint $2 pour un abonnement spécial de 2 ans à LA REVUE POPULAIRE. — IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province ou Etat .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada



Elle s'avançait souriante, tendant la main :

— Je vous faisais toutes mes excuiouses ! Vous avez été dans l'attente, peut-être ? Je regrette, oh ! très vif ! . . . mais je n'étais pas prête ! Quel bon vent vous amenait, dear ?

Il ne prit pas la main qu'elle lui offrait obstinément. Elle ne parut point s'apercevoir de cette grave infraction aux usages et continua, toujours gracieuse :

— Vous me direz bien pourquoi de si matin vous veniez « at home » ?

— Madame, c'est une affaire très grave et sérieuse qui me vaut, je ne puis dire l'honneur, mais le prétexte de l'entretien qui va suivre. Veuillez vous asseoir, ce sera peut-être long.

Il renversait les rôles, ce n'était plus le visiteur mais le juge qui se dressait. Elle pâlit légèrement, puis, reprenant son assurance :

— Voudriez-vous alors avoir l'obligeance de continuer dans ma langue propre, les choses sérieuses je ne puis dire en français !

— Très volontiers, et Caddnon reprit aussitôt en anglais l'entretien qui se poursuivit ainsi jusqu'au bout. Très calme, très froid, il ne se départit pas une minute de son impassibilité.

— Ce que je désire savoir, Madame, c'est en vertu de quelle autorité vous vous êtes arrogé la surveillance de ma conduite ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Alors je m'expliquerai plus clairement. Dans quel but avez-vous hier, à la Préfecture Maritime, dévoilé avec tant de complaisance mes prétendus crimes, et pourquoi l'avez-vous fait puisque vous étiez persuadée que ce n'était pas vrai ?

Elle prit un air ironique et resta muette.

— Vous m'obligeriez en répondant. Ce que vous désiriez faire entendre n'a pas été perdu pour tout le monde et on me l'a répété !

Elle eut un mouvement de dépit :

— Qui, « on » ? . . . Cette petite sotte de Mlle de Marignargues ?

— Ah ! c'est un demi-aveu ! Je vous demanderai toutefois de ménager vos épithètes peu gracieuses vis-à-vis d'une personne que j'honore de tout mon respect.

— Et qui vous le rend bien mal !

Gladys commençait à s'emporter.

— Veuillez, Madame, reprendre votre sang-froid. Je vous déclare une fois pour toutes que je ne supporterai pas qu'en ma présence vous attaquiez Mlle de Marignargues.

— Ah, ah ! Don Quichotte ! raillait-elle. Il y a longtemps que cela dure ! Vous avez commencé à Quiberon, continué Dieu sait où, et voici que ce délicieux roman va sans doute avoir Brest pour théâtre de son épilogue ! C'est charmant, mais trop semblable à la version de Cervantès ! . . . Don Quichotte adore, Dulnée n'aime pas son chevalier.

— Qu'en savez-vous ?

— Si elle vous aimait aurait-elle ces hésitations, ces indécisions ? L'amour vrai connaît-il la réflexion ? Il va, il court, il s'élance, il ignore les barrières, il renverse les obstacles. Votre Mayotte n'est qu'une petite fille timorée qui a peur de s'enchaîner, et redoute le mari bien plus qu'elle ne le désire !

— Dans tous les cas, Madame, elle ne vous a jamais chargée, que je sache, de la direction de sa conscience ! Est-ce donc pour l'éclairer davantage sur ses sentiments que vous l'avez si bien renseignée sur mes soi-disant habitudes de débauches, mes défaillances et enfin répandu sur mon compte de telles accusations qu'un honnête homme ne peut les subir sans révolte. Je vous réitère donc ma demande de tout à l'heure, malgré que vous ayez eu l'habitude de m'égarer dans des sentiers détournés, j'ai le droit d'apprendre la vérité.

Elle mordit ses lèvres rouges :

— Pourquoi ? pourquoi ? je ne dois de comptes à personne !

— Ah, pardon ! Vous m'avez accusé, je me défends, et je vous promets que vous allez me répondre sans quoi je vous intente un procès en diffamation !

Serge ayant compris qu'il n'en tirerait rien commençait à user d'intimidation. La menace fit son effet. Gladys eut peur et lui jeta un regard éperdu de bête traquée.

— Donc procédons par ordre, 1° m'avez-vous vu fumer l'opium ?

— Non ! elle pétrissait nerveusement son mouchoir.

— Est-ce votre mari qui vous en a parlé le premier ?

— Non.

— Villard-Sonnois vous a-t-il confié quelque chose à ce sujet ?

— Non.

— Vous saviez donc pertinemment que ce que vous affirmiez était pure invention de votre part ?

— Oui.

— Et vous avez menti en connaissance de cause ?

Avec un rire énigmatique elle répondit :

— Oui.

— Bien ! Nous avançons singulièrement dans la voie des aveux. Maintenant, pour la troisième fois, voulez-vous me dire dans quel but vous avez agi ainsi ?

Elle s'était levée brusquement, et d'un geste de rage repoussant violemment le siège fragile qu'elle occupait et qui tomba avec fracas sur le parquet, se mit à parler avec volubilité. La colère qui grondait en elle était arrivée au paroxysme, sa voix rauque martelait les mots.

— Vous voulez savoir pourquoi ? Eh bien oui, j'ai menti, j'ai joué ce rôle que vous réprouvez ! . . . oui, j'ai foulé aux pieds ce qui subsistait encore en moi de sentiments d'honneur, de devoir, et de justice ! J'ai osé, au mépris de toute prudence et de vérité, tenter cette dernière chance, et lui jeter la mort dans l'âme à elle . . . elle que vous chérissez et que je hais ! . . .

Elle répéta presque férocement :

— Oui, je la hais ! et cela dès le premier jour où je la connus ! Quand je l'aperçus avec vous, à bord du Duquesne tandis que vous la suiviez partut, ensuite au Tumulus lors de cette scène idiote, puis chaque fois que je vous rencontrais ensemble à la plage ou chez des amis ! Je voyais bien l'empire qu'elle prenait sur vous, et je la détestais ! Le destin nous a séparées, oh, pas pour bien longtemps, puisque l'autre jour il m'a fallu la revoir, me contraindre à lui parler quand j'avais la rage au cœur !

— Mais que vous a-t-elle fait pour que vous l'abhorriez ainsi ?

— Ce qu'elle m'a fait ? Mais elle s'est emparée de votre cœur ! . . . Par quel sortilège ? c'est ce que je me suis demandée bien souvent ! Elle vous a pris à moi . . . moi qui vous aimais !...

Cette déclaration à laquelle il ne s'attendait pas parut plutôt désagréable à Caddnon. Il voulut vainement imposer silence à l'Américaine ; elle reprit plus véhémente :

— Ah ! laissez-moi vous le dire puisque le mal que j'ai fait n'a pu parvenir à vous séparer tous les deux ! Oui, j'ai maladroitement mené ma barque, j'ai joué le dernier enjeu, et je sais que la partie est perdue ! Ne pensez pas que le remords m'accable ! Le remords n'existe pas quand le péché reste impuni et le bonheur appartient à tout le monde, qu'importe si pour en jouir il faut le voler à quelqu'un ! Si au moins j'avais pu vous désunir ! Pourquoi ai-je manqué mon coup ! Mon plan était si

bien organisé ! J'avais entendu parler de votre acte de charité envers Villard, et c'est ce qui m'a donné l'idée de falsifier la nouvelle afin que le trait portât plus droit au cœur réjà averti . . .

Sans comprendre cette dernière allusion Serge contemplait avec horreur la superbe créature, de ses lèvres sortirent seulement ce mot :

— Misérable !

Elle se cabra sous l'affront :

— Mais ce que j'ai fait c'était pour vous ! cria-t-elle. Serge, êtes-vous donc sourd et aveugle que vous ne lisiez en moi ce qui s'y passe ! Je vous aime, ayez pitié de moi ! Pourquoi vous acharner à une conquête que vous ne poursuivrez peut-être pas selon votre gré tandis que je suis là, moi, moi, qui vous aime.

Il la regarda avec un indicible dédain :

— Je vous méprise !

Elle tordait ses beaux bras avec un air tragique et désespéré, se tenant maintenant dans une attitude humiliée et repentante :

Non, non ! ne m'accablez pas ainsi ! Si j'ai mérité votre colère je veux obtenir votre pardon ! Il n'est pas possible que vous ne vous laissiez attendrir ! Ne me méprisez pas ! Oh, c'est trop dur ! après avoir rêvé votre amour ! Votre amour ! . . . acheva-t-elle dans un gémissement.

Serge n'éprouvait qu'un insurmontable dégoût pour cette comédie :

— Malheureuse ! Vous n'avez pas honte de me parler ainsi lorsque vous portez encore le deuil de celui que vous prêtendiez aimer !

— Mais je l'aimais ! Je l'ai rendu heureux ! Pourquoi, parce qu'il n'est plus, ne recommencerais-je pas ma vie ? J'ai tout l'avenir devant moi, je me sens encore au cœur un tel désir d'être aimée, et je veux l'être n'importe à quel prix ! La raison du plus fort est la meilleure, je ne veux pas être une éternelle dupée, j'en ai assez d'avoir souffert, je ne suis pas faite pour la douleur, je la hais ! . . . Moi, il me faut du bonheur comme aux autres du soleil, du pain, de l'air, de la lumière ! Vous n'auriez qu'un mot à dire pour combler tous mes vœux, êtes-vous donc de fer pour me résister !

Elle s'exalte à chaque minute davantage. Ce n'est plus une créature civilisée, respectueuse, à défaut d'autres, des lois du code mondain, mais une femme affolée, qui, presque sauvagement, a lancé son dernier atout et sent la partie perdue. Elle essaie encore de se raccrocher à un dernier espoir :

— Je me disais : « l'amour appelle l'amour, il se laissera peut-être toucher, il aura pitié de ma solitude ! » Et je demeurais ici, ne pouvant me résigner à partir, à ne plus vous voir, vous que je voulais à tout prix nommer mon mari !

A la fin, la patience de Caddnon se lassa, il se leva et dit d'un ton glacial :

— Tout ce que vous venez de me conter, Madame, est sans doute très intéressant. J'admire le brio avec lequel vous jouez le rôle de grande coquette, mais votre confidence ne change rien à ma décision : j'aime Mademoiselle de Marignargues et n'épouserai jamais qu'elle !

Elle essaie alors de ricaner :

— Tous mes souhaits de bonheur! Soyez heureux !

— Je l'espère bien, malgré tout ce que vous avez fait pour nous en empêcher.

Maintenant, Madame nous allons nous séparer, je désire pour ma part n'avoir jamais l'occasion de vous rencontrer . . .

Gladys lui jette un regard noir.

— Mais comme le monde est petit et que je suis payé par expérience pour savoir quelle foi on peut ajouter à vos propos, je vais vous demander une chose . . .

— Et si je ne veux pas ?

— Alors je l'exigerai, tout simplement !

Vaincue, elle a un geste de dépit.

— Vous allez donc avoir la bonté de m'écrire une lettre dans laquelle vous reconnaîtrez que tout ce que vous avez avancé, devant témoins, à mon sujet est faux.

Elle railla encore :

— Quelle fin de roman-feuilleton !

— Le roman le plus invraisemblable est parfois dépassé par la réalité! Vous m'avez donné une arme contre vous, je m'en sers.

Elle s'assied devant son bureau et, toujours en furie, écrasant la plume d'oie sur le lourd papier gris, signe ce court billet qui consomme la preuve de son iniquité. Serge le serre précieusement dans son portefeuille et sort, saluant à peine Madame Bucy. Il n'a pas besoin de feindre un respect qu'il ne peut plus ressentir. Cette femme a failli briser à tout jamais sa vie, il lui pardonne, mais ne saurait oublier.

CHAPITRE XXVI

CET APRÈS-MIDI d'octobre avait la douceur d'un jour de printemps. Sur la route qui mène au Portzic la seconde floraison des ajoncs d'or éclairait encore la lande. Si Mayotte, malgré le bavardage de Toto et de Nénette, n'eût été absorbée par ses tristes pensées elle eût trouvé en ce rajeunissement de la terre bretonne un réconfortant symbole. Elle avait aimé jadis au printemps, dans la juvénile ardeur d'un cœur tout neuf. Plus tard l'orage et la tempête avaient bouleversé son âme, déraciné son amour, et voici qu'en son être mûri par la douleur s'opérait le renouveau d'un autre amour, comme l'automne refleurit les genêts de la lande après le soleil en feu de l'été, et les ravages de l'équinoxe. Eternelle image de la nature qui semble mourir et ressuscite toujours plus belle.

Mayotte regardait avidement ce paysage qu'elle ne reverrait plus, qu'elle ne voulait plus revoir . . . Lorsque la voiture arriva près de la chapelle, Marie-Jeanne, la gardienne s'avançant curieusement reconnut ses anciens petits maîtres qui lui faisaient mille démonstrations d'amitié. Comme l'avait prévu Renée elle dit :

Vous ne venez pas souvent au Portzic, mes chéris. Il faut aller jusqu'à la maison, « Mam » va nous faire des crêpes !

Les enfants témoignèrent leur satisfaction en une danse quelque peu Canaque, et suivirent leur bonne.

Mayotte entra seule dans l'humble sanctuaire où de naïfs et touchants ex-votos célèbrent la reconnaissance de cœurs fidèles dont les prières ont touché le cœur de la bonne Mère Sainte-Anne. Elle en a tant et tant exaucé, la grande patronne chérie des Bretons ! Que de femmes en pleurs, de fiancées inquiètes, de mères angoissées étaient venues se prosterner ici sur ces dalles de pierre, usées et polies par les genoux de celles qui imploraient le retour d'un père, d'un promis, d'un mari, perdu là-bas sur quelque mer lointaine !

Que de larmes avaient coulé sur ces vieux bancs cirés par l'usage ! Que de mains pieuses s'étaient trempées dans le rustique bénitier, avaient suspendu devant l'autel ces fragiles bateaux aux mats pavoisés, allumé ces pauvres chandelles d'un sou dont le suif jaune pleurait lentement sur le plateau vert-de-grisé qui les supportait !

"Par simple politesse – elles auraient pu, au moins, m'inviter à luncher !"



Même un soupçon d'odeur peut offenser.
Prévenez toute odeur des aisselles en utilisant MUM chaque jour.

La personne qui dégage une odeur provenant des aisselles ne s'en aperçoit que rarement. Les jeunes filles "bien" savent que le bain seul n'assure pas une protection durable. Voilà pourquoi elles ont recours à Mum — onctueux et efficace — pour s'assurer contre tout risque d'odeurs pendant la journée ou la soirée. Pour être propre, attrayante et populaire, faites usage de Mum chaque jour — et surtout, avant chaque rendez-vous.

Vous aimerez Mum parce qu'il est :
Rapide — 30 secondes suffisent pour appliquer Mum sous les aisselles.
Inoffensif — Mum n'irrite pas les peaux sensibles, ni ne détériore les tissus les plus délicats.
Sûr — Mum permet une transpiration normale, mais neutralise toute odeur offensive. Son action dure plusieurs heures.



Pour les serviettes sanitaires — Mum est tellement sûr, tellement agréable, que des milliers de femmes l'emploient de cette façon.

MUM

Un produit de Bristol-Myers—Fabrication canadienne

CHASSE L'ODEUR DE LA TRANSPIRATION

L'HISTOIRE MERVEILLEUSE DE LA DÉCORATION



Demandez aujourd'hui par lettre votre **EXEMPLAIRE GRATUIT**

● Une maison doit, pour constituer un foyer, incorporer les sentiments de ceux qui l'habitent . . . les intérêts, les goûts, les enthousiasmes et les affections de ses occupants.

Meubles, carpettes, draperies, gravures, livres et accessoires utiles ou d'ornementation s'unissent pour aider à donner cette expression. L'auteur de "L'histoire merveilleuse de la décoration", M. Lionel Scott, dit : "Le papier-tenture est une partie — *mais la plus importante* — des garnitures de la pièce . . . il constitue le fond de scène de votre intérieur familial". Vous pouvez obtenir, sur demande, un exemplaire de ce livre, "L'histoire merveilleuse de la décoration". Il contient des trésors d'idées sur la Décoration Intérieure et est abondamment illustré. Demandez-nous aujourd'hui par lettre un exemplaire gratuit et un questionnaire sur les caractéristiques de vos pièces. Puis entrez au plus proche magasin Empire et voyez les dessins Empire. Ou bien demandez à votre décorateur d'apporter chez vous son livre d'échantillons Empire.

Ecrivez à Dépt. 40

EMPIRE WALL PAPERS *Limited*

3455, avenue du Parc, Montréal

Montréal, Toronto, Kitchener, Winnipeg, Régina
Distributeurs exclusifs à :
Hamilton, London, Ottawa et St-Jean, N.-B.

LA PLUS GRANDE MAISON DE PAPIERS-TEINTURES AU CANADA

La GLACE CONSERVE



La rareté et le rationnement des denrées rendent les aliments plus précieux que jamais! Il convient donc d'en utiliser sagement jusqu'à la dernière once. La *glace* devrait être votre protection constante contre la détérioration et le gaspillage—l'assurance journalière que les mets que vous servez n'ont rien perdu des vitamines et minéraux indispensables à la santé et à la vigueur de votre famille. Ménagez aliments, santé, argent—avec la *glace!*



Modèle construit au Canada par Renfrew Electric & Refrigerator Co. Ltd., Renfrew, Ont.

Si votre présente glacière est inefficace, ou si vous n'en avez pas, examinez maintenant les jolis modèles 1943. Ménager les aliments à l'aide d'une bonne glacière, c'est une nécessité nationale — un devoir patriotique!

E. A. BOURKE LIMITEE,
339, rue St. Andrew, Ottawa
H. BRUNELLE LTEE.,
1464, rue Préfontaine, Montréal
LA GLACE FRONTENAC LTEE.,
150, Avenue Renaud, Québec, Qué.
ICE MANUFACTURING COMPANY LIMITED,
4093 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal
NAPOLEON LEDUC
1325, rue LeClaire, Verdun, Qué.
ADRIEN RIVERIN,
129, rue St-Georges, St-Jérôme, Qué.
J. C. ROBERT
27, rue Central, Granby, Qué
J. A. THIBAULT,
2671, rue Reading, Montréal

MEMBRES DE L'ASSOCIATION CANADIENNE DES INDUSTRIES DE LA GLACE
Servant le Canada d'un Océan à l'autre

Et Sainte-Anne qui aime tant ses Bretons, Sainte-Anne la patronne vénérée des maris, avait séché les larmes des femmes et rendu à leur foyer ceux dont on n'osait plus espérer le retour!

Mayotte, la tête dans ses mains, s'agenouilla sur la pierre.

— Mon Dieu, disait-elle, vous l'aviez conduit sur mon chemin, je croyais que mon bonheur était en lui et que je pouvais le rendre heureux! Vous me retirez cette consolation et je ne veux pas, au jour de l'adversité, être moins généreuse qu'autrefois en repoussant l'épreuve que votre sainte volonté m'impose! Mais mon cœur se brise! S'il est indigne, pardonnez-lui, Seigneur! Ne faites pas retomber sur lui le poids de sa faute, mais donnez à son âme la grâce du repentir, et si le sacrifice que je fais de son amour peut vous servir d'holocauste, acceptez-le Seigneur! Que moi je souffre seule et que lui, du moins, soit sauvé!

Elle regarde pieusement la vieille statue de Sainte-Anne :

Et vous, ma bonne Mère, vous que je comptais venir prier lorsque les exigences de sa carrière l'auraient séparé de moi, implorez Dieu pour lui, ayez pitié de sa faiblesse, de son égarement, de sa misère, et demandez au Seigneur qu'en vertu des célestes promesses « il lui soit beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé! »

Elle continue longtemps ces ardentes prières; son âme ne se révolte pas, elle est étonnée de sentir une telle paix... Soudain elle a l'impression de n'être plus seule dans la chapelle, il lui semble qu'on la regarde... Elle s'efforce de n'être pas distraite, puis se lève pour aller acheter un cierge. Près du bénitier, profondément incliné dans une prière aussi fervente que la sienne, Caddnon se relève presque en même temps qu'elle, et la rejoint au moment où elle allait s'enfuir.

— C'est un guet-apens! dit-elle, Renée m'a trahie!

— Elle m'a simplement prévenue que vous seriez ici cet après-midi et que vous vouliez partir!

Mayotte ne sait plus à quel saint se vouer! Elle avait tant redouté de revoir Caddnon! Elle marche pendant un instant et se laisse tomber épuisée sur un vieux banc placé là pour le repos des pèlerins fatigués. Serge l'a suivie. Il s'assied auprès d'elle sans qu'elle ose protester et lui demande avec une tendresse infinie :

— Alors?... C'est bien?... vous partez demain!

Oh! la douceur de cette voix qu'elle ne voulait plus entendre!... Elle baisse la tête affirmativement.

— Vous n'avez donc pas songé que votre départ me briserait le cœur?

Elle a un sursaut de colère.

— Vous brisez bien le mien!

Il veut lui prendre la main.

— Mayotte, chère petite, écoutez-moi...

— Oh! laissez-moi, je vous en conjure! Ne me tentez pas, je suis à bout de forces, et lasse, oh si lasse! de me combattre moi-même!

— Est-ce pour cela que vous fuyez?

— Oui, je m'en vais parce que je sens ma faiblesse! parce que je sais bien que si je restais, si je continuais à vous voir, à vous parler, je ne pourrais plus résister à votre appel et vous n'ignorez pas que... que... cela ne se peut pas, que nous avions fait un rêve impossible!...

— Pourquoi serait-il impossible. Moi je me sens, au contraire si capable de vous rendre heureuse, de remplacer par mon amour les affections que vous ne possédez plus, de vous entourer à chaque heure, à chaque minute, de tant de tendresse que près de moi vous n'auriez plus rien à souhaiter ni à craindre! Un rêve impossible celui d'être tout à vous, rien qu'à vous, de n'avoir aucune pensée qui vous soit cachée, par un projet d'avenir auquel vous soyez étrangère? Non, c'est un bonheur permis que celui que j'appelle de tous mes vœux, pourquoi y seriez-vous rebelle alors que je ne vous demande rien en retour, rien que de vous laisser aimer!

— Ah! dit-elle, je ne peux plus lutter contre moi-même! Il me semblait que loin de vous je serais forte, que je serais sévère, impitoyable, mais je ne puis pas vous repousser toujours! Qu'importe, au surplus, l'opinion du monde, ce qu'on vous reproche et le blâme que j'encourrai sans doute en vous épousant! J'ai ma conscience pour moi et ne puis plus vous croire coupable!... Vous!... me mentir?... Mais non, c'est impossible! Ce sera le remords de toute ma vie de l'avoir supposé un seul instant! Serge, Serge, je ne peux pas vivre sans vous!

— Vous m'aimez donc?

— Si je vous aime!

Une telle émotion anime ses traits, la transfigure, qu'il ouvre tout grands ses bras et qu'elle s'y réfugie, éperdue.

Et là, tout près de ce cœur loyal et généreux dont elle peut compter les battements, elle se sent protégée, aussi en sécurité que dans un abri inviolable où la méchanceté humaine ne pourra plus jamais l'atteindre. Elle sait bien que désormais Serge la gardera comme un précieux trésor et elle se demande si elle ne va pas mourir de joie.

Ils sont restés ainsi, sans parler, un long moment, enfin Serge l'interroge :

— Alors, ma chérie, vous m'avez cru capable de cette... affreuse chose?

Elle se cache la figure dans ses mains :

— Ah! je vous en prie, ne me rappelez pas mon erreur!

— Vous étiez bien excusable! Jacques Brûlier m'a édifié sur le compte de Madame Bucy qui a réellement joué à notre égard le rôle de femme fatale!

— N'en parlons plus, ami! Il me semble que nous avons fait un mauvais rêve et que le souvenir de cette femme me hantera toujours! Ne cherchera-t-elle pas à nous nuire encore?

— Rassurez-vous, j'ai là de quoi la museler! et, en riant, Caddnon sort la fameuse lettre de son portefeuille.

— Ah mais... on dirait! ah mais! c'est par trop fort!... j'ai également un document intéressant dont l'adresse ressemble étrangement à ce billet! et Mayotte tire de son corsage le papier qui lui a causé tant d'émoi. Caddnon compare l'enveloppe assortie à la feuille qu'il possède, les deux écritures dont l'une, malgré un inhabile déguisement, est évidemment de la même main que l'autre : il hausse les épaules.

— Cette pauvre Gladys se croyait bien rusée! Elle aurait encore besoin de parfaire sa science et d'apprendre que lorsqu'on envoie une lettre anonyme la première précaution est de ne point user de son papier habituel!

Mayotte soupire.

— Elle peut se vanter de m'avoir torturée! Ai-je été assez troublée par cette fatale accusation!

— Ma chérie! comme il faudra que je vous aime pour vous faire oublier ces mauvais jours!

— Et moi j'ai été cruelle car, enfin, j'aurais dû avoir plus de confiance en vous! Me pardonnerez-vous, Serge?... *(Lire la suite page 62)*

VOS SOULIERS, PAPA!



JE LES AI POLIS *au*



NOIR, BLEU et TOUTES les TEINTES de BRUN



ANTALGINE

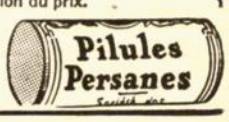


Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

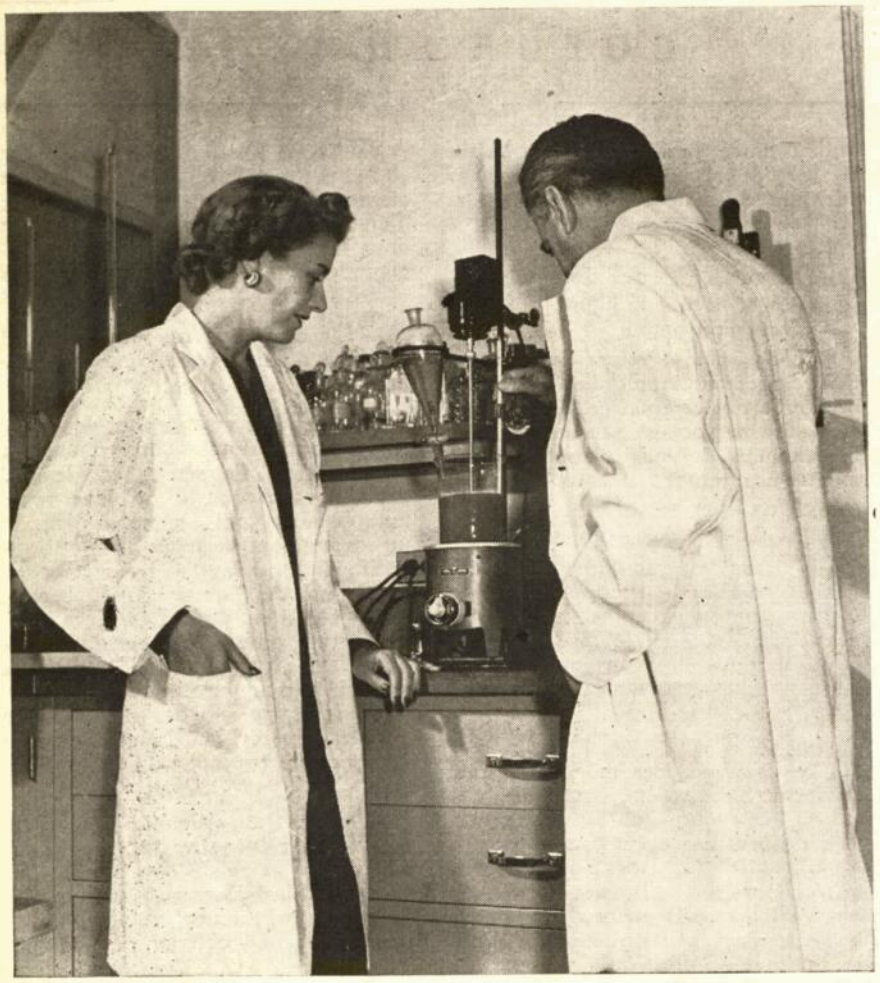
Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal



Lisez chaque mois...

LE FILM

Chez tous les dépositaires : 10 cents



CONSTANCE LUFT HUHN DANS SON LABORATOIRE.

Propos sur la Beauté

par Constance Luft Huhn

La mode du maquillage varie comme celle des robes et sait s'adapter aux circonstances et aux époques.

Actuellement, alors que pour nous tous rien n'importe sauf la victoire, il va de soi que les soins de beauté ont relégué à l'arrière-plan tout ce qui n'est pas indispensable ou qui pourrait occasionner une trop grande perte de temps.

Dans un passé encore tout proche de nous, on s'amusait à faire l'essai des crèmes et des lotions nouvelles, à changer de rouge à lèvres chaque fois qu'on changeait de toilette, à varier la nuance des poudres et des polis à ongles. On passait une demi-journée à se maquiller ou à combiner une coiffure en vogue. Les femmes qui avaient des loisirs pouvaient se permettre de pareilles fantaisies. Seulement, aujourd'hui, personne n'a de loisirs.

C'est pourquoi on met de côté les cosmétiques accessoires pour ne conserver que ceux qui jouent dans les soins de beauté un rôle essentiel. On ne voit plus sur les coiffeuses des femmes élégantes un encombrement de boîtes et de bocaux, mais seulement les produits dont elles ont besoin pour protéger leur figure et leurs mains contre le froid ou de durs travaux, adoucir leur peau, conserver à leur chevelure sa souplesse et son brillant. Ces cosmétiques essentiels, quels sont-ils au juste? Voilà ce que chaque femme doit apprendre à discerner par elle-même si elle veut savoir mettre en valeur les attraits d'une personnalité originale.

Mme Huhn qui nous donne à ce propos de sages conseils est mieux qu'une autre qualifiée pour le faire. Elle est jeune et charmante. Elle mène à la fois la vie des femmes qui travaillent en dehors de leurs foyers et y rentrent ensuite pour veiller au bien-être de leur famille. C'est dire qu'elle a une idée précise des soins de beauté nécessaires dans toutes les conditions sociales et pour toutes les occasions.

ÊTES-VOUS NÉ ENTRE

le 22 mars et le 20 avril?



Votre vie sera probablement très active, mais couronnée de succès. Vous demandez le mieux pour votre argent et

C'est pour cela que vous fumez les Cigarettes

SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

SOUFFREZ - VOUS D'INDIGESTION ?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO
(Se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.



EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.

Casier Postal 2134
(Place d'Armes)

3686, rue Saint-André
Montréal, P. Q.

Le placement le plus avantageux :
les Obligations de la Victoire



UNE FAMEUSE RÉCLAME "BOVRIL"



"Hélas! mon pauvre Frère." 43-4F

Des MILLIERS de GENS DÉGUSTENT le RICHE et SAVOUREUX BOVRIL

Ne souffrez plus grâce au

Traitement Médical F. GUY

C'est le remède connu contre les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines,* etc., etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Bureau : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 6901, Avenue de Chateaubriand
Boîte Postale 2353 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

COEUR EN FETE

(Suite de la page 60)

Il l'enlace tendrement, un baiser lui sert de réponse. Alors, enhardie par tant de générosité, elle veut lui dire ce qui la préoccupe depuis si longtemps :

— Serge . . . je vous dois un aveu. Savez-vous que j'ai aimé Philippe ?

— Oui, mon amour.

— Vous comprendrez donc pourquoi, le cœur rempli d'un autre, je ne pouvais vous épouser. Il me fallait être sûre de moi et savoir que si je me donnais à vous c'était entièrement, sans retour !

— Mon cher trésor !

— Vous n'êtes pas jaloux ?

— On ne l'est pas d'une amitié devenue surnaturelle. Philippe était mon meilleur ami, en m'épousant vous répondez à son vœu le plus cher qui était de nous voir un jour unis, et c'est moi que vous aimez maintenant, dites, ma chérie ?

— C'est vous !

Elle prononce ces mots avec tant de fermeté, d'absolue confiance, que s'il en eût encore douté il serait certain désormais de cet amour qu'elle reniait jadis et qui, triomphant, s'élève aujourd'hui librement de son cœur. Il lui redit encore son amour à lui, si constant, si puissant, si fidèle ! Et fort du droit qu'il possède dès à présent de la protéger, de la défendre, de l'aimer, il lui parle longuement de son infinie tendresse, il brode sur ce thème inépuisable d'exquises variations, et elle, heureuse et ravie, l'écoute sans se lasser. Pourtant, la première, elle se ressaisit. Dans sa joie débordante elle oubliait ses responsabilités de jeune mère de famille par occasion. Elle pousse un cri de terreur :

— Ciel ! Serge ! Je ne me souvenais plus que Renée m'avait confié les enfants ! Eh bien ! s'ils se sont bourrés de crêpes pendant tout ce temps, quelle catastrophe !

Serge la regarde de ses yeux rieurs et tendres.

— Vous n'y pouvez plus rien !

Mayotte s'agite, Caddnon veut la retenir, Toto et Nénette sont bien le cadet de ses soucis ! A ce moment même Marie-Jeanne et les enfants apparaissent. Les petits ont des exclamations d'étonnement :

— Monsieur Caddnon ! Qu'est-ce qu'il est venu faire !

— Un pèlerinage à Sainte-Anne, mes amis !

— Ah ! vous aviez une grâce à demander ? interroge Nénette.

— Une très grande !

— Et vous serez exaucé, sûrement !

— Je le suis déjà au-delà de mes désirs ! et Caddnon regarde Mayotte qui lui sourit.

— Ben ! vous avez dû en mettre des cierges ! . . . interrompt Toto qui ne comprend pas mais veut paraître au courant.

— Justement nous allions le faire ! nous n'y pensions pas !

— Mais nous allons réparer notre oubli !

Suivis de Toto et Nénette, Serge et Mayotte dévalisent la réserve de cierges de Marie-Jeanne, enchantée d'une pareille aubaine ! Ils entrent dans la chapelle et allument dévotement leurs petites chandelles dont la clarté illumine bientôt le sanctuaire.

— On dirait un vrai feu d'artifice ! dit Toto à haute voix. Nénette, scandalisée le fait sortir.

Serge et Mayotte se sont agenouillés devant l'autel. Unis dans une même prière ils remercient le ciel d'avoir enfin écarté de leur route les obstacles qui les séparaient, et lui demandent ardemment de bénir leurs jeunes amours. Ils sortent au bras l'un de l'autre, profondément émus, et si heureux ! Les jours mauvais sont passés, l'aube d'une vie nouvelle, rayonnante de beauté, se lève enfin pour eux. Que leur importe le reste du monde, rien ne peut plus les séparer, et ils marchent dans l'inconscient triomphe d'une apothéose.

A les voir ainsi, tendres et recueillis, Toto et Nénette ont prit un air désinvolte et s'abstiennent de réflexions. Marie-Jeanne leur a demandé si « la jolie dame en noir était *la dame* du grand officier de marine ».

— Non, a répondu Nénette.

— Alors, ça ne tardera pas ! affirme leur bonne avec autorité.

Les voici tous devant la voiture. Mayotte y installe les petits, puis y prend place elle-même. Serge va les quitter, sa tête s'encadre à la portière. Mayotte prend son air malicieux d'autrefois :

— Si ce n'était les convenances . . . je sais bien ce que je dirais . . .

— Que diriez-vous, mon trésor ?

— Je dirais : « Montez ! mon cher fiancé ! »

— Pour une fois, j'ai bien envie d'envoyer promener les convenances . . .

— Non, non ! je vous le défends ! Allons, il faut nous dire adieu, notre fringant attelage s'impatiente !

A regret Serge ferme la portière. Avant de relever la glace Mayotte se penche encore pour un dernier « au revoir ». Elle sait bien que ce soir elle retrouvera Caddnon chez Madame Dozier qui présidera officiellement à leurs fiançailles, mais déjà la séparation, si courte soit-elle, lui pèse, et au chagrin qu'elle ressent à le quitter elle comprend combien elle aime ce cher fiancé que Sainte-Anne vient de lui donner.

Serge s'est rapproché : un tout petite baiser fugitif et rapide s'envale de ses lèvres et va effleurer la tête blonde de Mayotte que dorent les rayons d'un dernier soleil d'automne. Elle lui sourit :

— A bientôt, Serge !

Et lui, dans la plénitude de son bonheur reconquis, murmure très bas, si bas qu'elle seule l'entend :

— A toujours, ma bien-aimée !



Donnez de l'attrait a vos repas de temps de guerre

Maintenant qu'une alimentation convenable est si importante, et que le temps de la préparation des repas est si limité, les ménagères canadiennes apprécient de plus en plus le pouvoir magique qu'ont les "aide-appétit" Heinz de donner de l'attrait et du goût aux menus de temps de guerre.



AU FUR et à mesure que les dures conditions de temps de guerre font diminuer le choix des aliments, et appuyer sur l'importance d'une bonne alimentation, il devient de plus en plus difficile chaque jour de savoir "quoi servir ensuite". Mais les menus de temps de guerre n'ont pas besoin d'être monotones ou sans attrait. Les bons "aide-appétit" Heinz rendront n'importe quel repas plus alléchant. Ils ajoutent, même aux plats simples et vite préparés, une saveur qui fait que l'on en redemande.



Servez les aliments de base—oeufs, fromage, fruits, légumes, poisson—en salades que vous rendez alléchantes au moyen de sauces sans égales faites avec les Vinaigres Heinz vieillis dans des fûts en bois.

Ou bien, servez ces aliments en sandwiches enrichis d'un peu de Ketchup aux Tomates Heinz, de Sauce Chili Heinz, ou de Chutney aux Tomates



Heinz—les condiments les plus renommés au monde, faits avec des tomates de race, rouges et mûres, qui sont cueillies, cuites et embouteillées le même jour.

Même les restes et les morceaux de viande à meilleur marché seront délicieux si vous les servez avec de la Sauce Bifteck "57" Heinz, de la Sauce Worcestershire Heinz ou de la Moutarde Heinz. Et, bien entendu, servez aussi des Marinades Heinz pour rehausser le tout.

Par les temps qui courent, vous ne trouverez peut-être pas *toujours* la 'variété' Heinz que vous préférez sur les étagères de votre épicier. Dans ce cas, nous vous suggérons de choisir parmi les autres 'variétés' Heinz qu'il a en stock. Quelle que soit celle que vous choisissiez, vous lui trouverez la même qualité parfaite et le même goût satisfaisant qui ont fait la renommée mondiale des produits Heinz depuis plus de 70 ans.

H. J. HEINZ COMPANY OF CANADA LTD.

57



Où l'on se rafraîchit le dimanche soir . . .

Accueillez les soldats chez vous. Laissez-les, le dimanche soir, prendre possession de votre maison et de votre cuisine. Leur efficacité vous décidera peut-être à suivre ce cours de cuisine dont vous avez entendu parler. Décorez votre table d'une façon attrayante en y plaçant l'un de vos plus jolis surtouts orné de fleurs. Achetez d'avance des aliments simples et tout le Coca-Cola nécessaire. Ensuite, laissez les gars s'en tirer tout seuls. Vous pouvez varier le menu chaque semaine, mais n'essayez pas de changer la boisson rafraîchissante car, pour nos combattants, le goût du Coca-Cola et la façon dont il rafraîchit ne peuvent être égalés.





"Délicieux et rafraîchissant" . . . pétillant et alléchant . . . le Coca-Cola glacé fait partie des heureux moments que l'on passe chez soi. Les qualités agréables du Coca-Cola glacé . . . son goût qui charme et ne rassasie jamais . . . la façon complète et satisfaisante dont il rafraîchit . . . en font la boisson idéale pour toutes les occasions.



Il vaut toujours mieux acheter ce qu'il y a de meilleur!

THE COCA-COLA COMPANY OF CANADA, LIMITED